



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

ÉTUDES
ET
SÉANCES SPIRITES

MORALE.
PHILOSOPHIE. MÉDECINE.
PSYCHOLOGIE.

PAR
LE DOCTEUR L.-T. HOUAT

« Ces idées sont appelées à prouver à l'homme
combien il est petit quand il se croit grand, et
combien il est grand quand il voit qu'il est
petit. »

(Communication par coups frappés, p. 306.)

PARIS
LEDOYEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
GALERIE D'ORLÉANS, 31, PALAIS-ROYAL,
ET RUE DU MONT-THABOR, 24.

1863

76-11-21

ÉTUDES
ET
SÉANCES SPIRITES

Paris. — Typographie HEINRICHS, rue du Boulevard, 7.



ÉTUDES
ET
SÉANCES SPIRITES

MORALE.
PHILOSOPHIE. MÉDECINE.
PSYCHOLOGIE.

PAR
LE DOCTEUR L.-T. HOUAT

« Ces idées sont appelées à prouver à l'homme
combien il est petit quand il se croit grand, et
combien il est grand quand il voit qu'il est
petit. »

(Communication par coups frappés, p. 306.)



PARIS
LEDOYEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
GALERIE D'ORLÉANS, 31, PALAIS-ROYAL,
ET RUE DU MONT-THABOR, 24.

1863

Tous droits réservés.



EXTRAIT DE LA SÉANCE DU 8 NOVEMBRE 1862.

D. Veux-tu bien, cher Esprit, nous donner une préface pour ce petit livre que nous allons publier et auquel tu as tant participé ?

R. Je ne dois rien donner pour engager le public à entrer en matière. Tout doit venir

de ton opinion, que tu as le courage de manifester, malgré les rigueurs de ceux pour lesquels cependant ton affection consent à braver les sarcasmes les plus cruels, en essayant de leur envoyer quelques rayons de cette douce clarté de la foi en Dieu. Le petit nombre te saura gré de ton dévouement, et la généralité sera étonnée de te voir affronter ainsi les hommes, en dépit du matérialisme qui règne en souverain sur leurs cœurs et sur leurs âmes. De cet étonnement il résultera pour plusieurs le désir de voir par eux-mêmes. Que ce soit par curiosité ou par tout autre motif, nous n'en aurons pas moins atteint notre but de nous faire entendre de nos frères, qui sont nos bien-aimés, quoique plongés dans l'erreur, et auxquels nous souhaitons,

**après la lecture de ce modeste ouvrage, un
complet retour sur eux-mêmes, qui par suite
les amènera à devenir les enfants de Dieu.**

(Communication typtologique.)



ÉTUDES
ET
SÉANCES SPIRITES

I

Je me promenais un soir ; deux jeunes enfants, en compagnie de leur mère, cheminaient gaiement près de moi : c'était à la campagne ; l'air était pur, et la voûte céleste se découvrait toute chatoyante de constellations.

— Oh ! regarde ! se prit à dire avec admiration le plus âgé à son frère, regarde comme il y a de belles étoiles au ciel !

— C'est vrai, reprit le plus jeune en contemplant aussi le firmament ; mais, ajouta-t-il au bout de quelques secondes, — ces étoiles où vont-elles le jour ?...

Poursuivant mon chemin, je ne pus en-

tendre ce qui lui fut répondu ; mais cette question me frappa ; car, à côté de la plus charmante naïveté, se révélait ainsi cette grande et noble faculté donnée à l'homme seul sur la terre, faculté complexe, embrassant la curiosité, la réflexion, le besoin de savoir, toutes idées qui impliquent l'horreur de l'ignorance et du doute, la poursuite du vrai, de la foi, de la perfection, en un mot quelque chose qui dépasse la vie terrestre et nous fait voir le Créateur.

Nul ne peut donc se taxer d'athéisme ; c'est une prétention vaine, autant qu'une injure gratuite à Dieu comme à l'homme. Celui qui se l'applique réagit contre sa propre pensée ; il est victime de la plus triste des aberrations. En niant Dieu, il se dénie à soi-même sa plus belle puissance et se range au niveau de la brute, qui ne saurait élever son esprit jusqu'à une intelligence supérieure.

Et pourtant combien d'hommes, se piquant de sens et de savoir, vous arrêtent au premier soupçon de cette idée, et, dans le but de vous embar-

rasser, vous demandent : — Qu'est-ce que Dieu? L'avez-vous vu? Où est-il? — Et cela d'un air railleur et triomphant, comme si rien ne signalait un être suprême au monde, et comme s'il n'y avait que ce qu'on peut voir, saisir, analyser, qui existe!

Mais en ce cas, tous les principes et les choses dont nous ne pouvons déterminer la composition intrinsèque sont des fictions! La vie, la pensée, les sentiments, la raison, et tout ce qui y a rapport, comme toutes les causes ou agents physiques qui nous sont impénétrables, sont des mensonges!

Comment donc les acceptons-nous? Rien que par le témoignage de leurs phénomènes et de leurs effets; car leur nature intime ou leur essence sont pour nous lettres closes; ce sont des mystères qui nous arrêtent et nous étonnent à chaque pas, qui même servent de bases, quoique dites hypothétiques, à nos sciences exactes, que nous ne pouvons analyser ni définir, mais qui nous frap-

pent par des résultats et des signes tellement évidents, que nous ne pouvons nous empêcher de croire à leur existence. Eh bien ! voilà aussi comment la Divinité se dévoile à nos yeux ; et, sollicités par les merveilles de la création, nous sommes bien forcés de remonter à une cause et de reconnaître un Dieu. Nous ne poussons pas l'ingénuité apparemment jusqu'à supposer que l'homme se soit fait lui-même, supposition encore moins admissible pour tous les êtres que nous voyons et qui lui sont inférieurs, comme pour la masse terrestre elle-même.

La science nous apprend sa formation et sa vie, nous initiant aux différentes phases et révolutions qu'elle a traversées avant d'arriver à son état actuel ; c'est nous démontrer également, qu'elle aussi bien que tous ses habitants ont eu un commencement, et par conséquent un créateur. Est-ce le hasard, ainsi qu'on a voulu l'insinuer, qui est ce créateur ? Mais le hasard, si extraordinaire qu'il fût, exigeait des auxiliaires et

supposait du moins une matière, un milieu, et des circonstances quelconques. Qui les a fait naître ? qui les a créés ? Est-ce encore le hasard ? Alors, c'est la puissance éternelle et suprême par qui tout existe et qui, dominant tout, féconde l'immensité sans bornes, règle le mouvement des mondes qu'il crée, relie la terre au ciel et tous les astres entre eux, préside au concert général de l'univers ; distribue à chacun ses facultés particulières ; dicte à chacun sa tâche, au soleil comme à la fourmi ; donne l'invisibilité à l'air et l'impondérabilité à la lumière, fait que le même sol produise des êtres différents, et la même nourriture des sucres dissemblables, que l'hirondelle, sans boussole, retrouve son nid, sans baromètre, prévoit le mauvais temps, sans arme, pourchasse l'oiseau de proie ; que l'homme enfin, le roi de ce globe, recherche sans cesse le bonheur, la perfection, la raison de toutes choses, affirmant ainsi Dieu lui-même.

Mais ce ne sont que des lois, nous répond-on

pour récuser ces témoignages, lois inhérentes à la matière elle-même ; elles sont constantes, et, Dieu, s'il existe, est tel et si loin, qu'il ne s'inquiète guère de notre chétive planète perdue dans l'espace, et encore moins de ce que nous y faisons : aussi ne voyez-vous pas que le méchant prospère, tandis que l'honnête homme, malgré tout, reste courbé sous le poids du malheur !

Ce raisonnement, quoique très-employé par beaucoup, n'en est pas moins fort peu digne. Comprend-on, en effet, un édifice bâti de soi-même et des lois sans auteur ? Ou la matière est Dieu, et alors il faut être conséquent et n'adorer qu'elle seule, répudiant tout ce qui regarde la pitié, la délicatesse, l'honneur et la vertu ; ou les lois qui la régissent émanent d'un être supérieur, et, dans ce cas, leur constance et leur régularité mêmes, loin de servir d'argument contre la Providence, devraient au contraire nous porter à la bénir ; car, que dirions-nous donc s'il en était autrement ? Voilà aussi pourquoi Dieu

nous parait si loin et si peu soucieux de nous. Mais rentrons un instant en nous-mêmes, dégagés du système et de l'égoïsme qui nous obsèdent, la vérité comme la raison nous éclairant, nous comprenons sans difficulté que Dieu, étant tout-puissant, peut bien être partout à la fois, et que, comme il est aussi la justice et la bonté infinies, il ne saurait délaisser ce qu'il a créé, ne fût-ce qu'un atome.

Sous ce nouveau jour qui luit à la pensée heureuse, notre cœur a plus de tendresse et de joie, et notre esprit plus d'espace et de ravissement ; libre des étreintes horribles du doute, et de cette mortelle aridité qu'entraîne avec soi le matérialisme, tout notre être enfin se transforme, et l'homme rentre en possession de tous ses privilèges ; il se sent alors plus qu'un corps périssable, il se sent une noble portion de la vie éternelle ; et, concevant mieux ce qu'il est, de même que tout ce qui l'entoure, la nature lui sourit plus douce, plus belle et plus vraie ; car, en l'admi-

rant, il admire en même temps la sollicitude et la magnificence de celui qui l'a faite; et c'est alors aussi qu'il a la force de souffrir et d'espérer; sa foi est là qui l'instruit et l'encourage, et les sombres idées de l'envie ou de suicide n'osent plus venir l'assaillir à chaque douleur physique ou morale. Restreint et limité encore par les nécessités de son existence matérielle, il ne saurait pénétrer tous les secrets de son créateur; mais il peut déjà s'expliquer bien des faits mystérieux, et si le juste pâtit, tandis que le méchant prospère, il ne voit dans ces anomalies que des accidents passagers qui n'ont pour cause et pour soutien que nos propres défauts; il sait que la vraie vertu est aimée et respectée quand même, et que d'ailleurs cette terre n'est pas le séjour des récompenses, mais bien un lieu de luttes et d'épreuves, ce qui lui donne encore le bon esprit de restreindre ses désirs, et par conséquent ses déceptions.

II

Une croyance qui apporte à l'homme de tels bienfaits, qui l'éclaire, le console et l'élève, et qui seule peut le conduire à ses fins heureuses ; cette croyance n'est-elle pas digne de son amour et de sa vénération ? Comment se fait-il donc qu'on la dédaigne, et même qu'on la combatte avec acharnement ? C'est le fait de nos travers. On veut se montrer plus grand qu'on ne l'est, et être son Dieu soi-même, car il n'appartient, dit-on, qu'aux gens ineptes et vulgaires d'avoir de la foi ; on veut aussi se faire une vie plus agréable, plus facile, ne se régler que d'après ses penchants et ses opinions. Alors, il faut bien repousser cette croyance importune ; et, quand on ne peut pas la nier, on l'accuse, et, pour la faire détester, on la dépeint hypocrite, superstitieuse, et même

1.

despote. Mais quelle inconséquence ! c'est se leurrer soi-même. On oublie d'abord que cet esprit d'orgueil et de licence qui nous porte à agir ainsi contre la foi, loin de nous faire plus grands, plus libres et plus heureux, nous rend au contraire plus petits et plus esclaves, nous fait éprouver plus d'échecs et de mortifications que lorsque nous nous laissons guider par elle. On oublie ensuite que l'hypocrisie, comme la superstition et le despotisme, ne sont que des abus provenant d'une croyance en Dieu nulle, fausse ou menteuse, qu'ils touchent ainsi à cet incrédulisme même dont on se pare, et que, conséquemment, on ne doit pas confondre avec ces détestables abus la vraie foi, qui n'est qu'amour, droiture et charité. Et d'ailleurs, jusqu'où ne vont pas les écarts de l'homme Y a-t-il rien de si précieux qu'on sache au monde qui ne soit en même temps pour lui un sujet d'excès de tous genres ? Et que deviendrait-il, si on le privait de l'usage de tout ce dont, par son libre arbitre, il peut abuser ?

Mais aussi, avec ce libre arbitre qui l'expose constamment à des excès, Dieu lui a-t-il donné un frein pour le retenir et le guider, et ce frein n'est pas seulement cet ensemble de nos facultés plus ou moins heureux, plus ou moins capricieux et changeant, qu'on nomme la raison ; mais bien plutôt cette idée même de l'existence d'un être à tous supérieur, idée aussi vieille que l'homme et qui le domine à la fois par la crainte, le respect et l'amour. Oui, voilà son frein comme son bouclier le plus vrai ; et, quand on veut soutenir que l'homme peut s'en dispenser et rester néanmoins vertueux, se contentant de sa seule raison pour loi, on expose ainsi une prétention qui n'a de sérieux que sa tendance malheureuse, car sa base est fautive ; la raison elle-même a besoin d'un critérium, d'un guide supérieur, et ce guide ne peut être autre que l'idée d'un Dieu. En vain des hommes honnêtes et probes, mais sceptiques, se montreront à nous, comme exemples, pour appuyer cette thèse erronée, nous ne verrons en

eux que des enfants ingrats et inconséquents qui renient le lait qu'ils ont sucé, et frappent l'abri qui les protège. Et, en effet, d'où leur viennent les principes de vertu dont ils s'honorent? C'est des idées d'ordre et de justice prêchées dès le bas âge et développées de celle de Dieu. Nulle tribu, nulle nation n'a pu se policer ni vivre sans elle; et comment des hommes civilisés et même savants peuvent-ils la nier, surtout quand ils s'efforcent d'en pratiquer les enseignements? Les anciens, quoique moins éclairés, étaient plus conséquents que nous; leurs philosophes ne séparaient pas la vertu de la divinité. De nos jours, on professe la vertu par pure convenance, et l'on en parle sans se soucier de Dieu. Il est vrai que beaucoup aussi parlent de Dieu sans s'inquiéter de la vertu; mais un excès, quelque grand qu'il soit, justifie-t-il l'excès contraire? Qui voudrait faire suivre à son fils une doctrine si peu sensée, si dangereuse? Qui voudrait lui dire que la terre avec tout ce qu'elle porte, et l'espace avec tous

ses astres, se sont produits d'eux-mêmes et fortuitement? que l'entité suprême appelée Dieu n'existe pas? que c'est un être tout à fait imaginaire, et qu'on ne doit régler ses actions que d'après soi-même, et suivant certaines raisons sociales? Que l'homme n'étant que matière, sa pensée n'a aucun besoin de s'élever au ciel; que tout finit pour lui en même temps que son corps, et qu'au résumé, son seul et unique but est de donner à sa courte vie la plus grande somme de jouissances matérielles? Le sceptique lui-même, assurément, hésiterait, nous le pensons, à inculquer de tels principes à son fils; car il s'en trouverait le premier puni. Il en ferait un être qui, d'après la logique de ses leçons, n'aurait pour lui ni amour ni déférence véritables et qui ne le considérerait que selon son utilité actuelle; qui, se moquant de la justice divine, se moquerait aussi bien de celle des hommes, toutes les fois qu'il s'en croirait à l'abri, pour augmenter sa fortune et son bien-être, quelque dommage que pussent

en éprouver les autres ; qui n'aurait que les dehors de l'honneur, de la probité, du courage, ne recherchant au fond de tout que sa satisfaction personnelle ; qui faillirait sans consolation à chaque épreuve de la vie, armerait sa main contre lui-même à la première déception venue, ou se cramponnerait à la terre, se débattant dans les angoisses de la peur, à l'aspect de la mort, d'autant plus horrible qu'il la croirait éternelle et peut-être même vengeresse.

III

Voilà l'homme que l'on ferait, et comme on en rencontre malheureusement tous les jours. On se plonge dans l'incrédulisme par insouciance et commodité, et souvent même par esprit d'orgueil ou d'imitation, et l'on ne prend pas garde aux terribles dangers qu'il entraîne avec soi ! On ne

comprend pas que plus on oublie Dieu, plus il s'éloigne et nous abandonne, tandis que plus on le recherche, plus il se rapproche et nous éclaire ; que la foi est la pierre angulaire de l'édifice humanitaire. Mais on ne veut pas voir la lumière qui brille ; on dédaigne ce qui fait sa gloire, pour se complaire dans les ténèbres et les mirages perfides de la matière. Aussi, de chute en chute, de méprise en méprise, on s'affaisse dans un précipice sans fond, gouffre où vit seul le désespoir. On compromet ainsi, non-seulement sa vie présente, mais encore une série d'autres plus certaines qu'on ne le pense, et surtout le perfectionnement de son être comme l'instant de ce bonheur éternel et suprême qui n'existe qu'en Dieu !

Que l'homme est donc peu conséquent, et combien il s'épargnerait de douleurs et d'angoisses, s'il faisait un meilleur usage de sa raison, s'il était plus docile enfin à cette aspiration naturelle qui le porte vers son Créateur ! La terre elle-même en serait toute bénie et heureuse, car son

sein ne serait plus profané par la violence et la guerre, par le meurtre et la rapine, et chacun y aurait son droit, sa subsistance, son refuge, sa famille, sa place large et tranquille ! Avec la vraie foi qui fait comprendre le ciel, le vieil homme s'en irait en lambeaux ! La vaine gloire et les richesses inutiles ne trouveraient plus d'adorateurs empressés, comme la liberté et l'égalité ne seraient plus des fantômes perturbateurs de l'ordre et de la hiérarchie ! On se sentirait les enfants d'un même père, d'un même Dieu ; on s'aimerait au lieu de se haïr, de même qu'on s'aiderait au lieu de se nuire, car ce règne de la foi serait aussi celui de ses compagnes inséparables, de la justice et de la charité.

Qui peut rester indifférent à une telle perspective ? Rois, peuples, grands et petits, qui ne serait désireux de vivre sous ce règne ? Appelons-le donc de toute l'énergie de notre âme ! oui, convions tous les hommes à cette divine et bienfaisante croyance, sans laquelle il n'y a au monde, ni di-

rection, ni règle possible, ni vertu solide, ni bonheur véritable ; sans laquelle tous les mouvements et révolutions ne sont que des crises désordonnées, plutôt funestes que salutaires au corps social, n'y faisant que changer la position de quelques-uns pour accroître la misère générale, ainsi que toutes les tendances mauvaises. Ce règne heureux et souhaité n'est pas impossible. Le bonheur de l'homme, il est vrai, ne saurait être parfait ici-bas. Il y aura toujours des passions, des peines et des douleurs, épreuves inhérentes à sa nature. Mais l'idée d'un Dieu actif, vigilant et sévère, en même temps qu'ordonné, juste et bon, dominant plus complètement l'humanité, la guidera, la consolera ; le matérialisme, les instincts et, par conséquent, les souffrances de toutes sortes diminueront d'intensité pour elle ; et, plus elle marchera dans cette voie de salut, plus heureuse elle sera sur la terre, et plus vite aussi elle atteindra cette félicité suprême à laquelle elle est destinée.

Déjà le scepticisme perd de son orgueil et de sa fougue. On voit les rangs de ses adeptes s'éclaircir chaque jour ; et, en effet, il pouvait avoir une certaine raison d'être, alors que le saint nom de Dieu servait de prétexte à d'abominables forfaits ; c'était une sorte de protestation contre des hommes sacrilèges ; mais aujourd'hui que les tortures et les bûchers religieux ont cessé, que chacun peut, sans crainte, en plein air, dans un antre, ou dans un temple, enfin comme il l'entend, adorer ou non son Créateur, le scepticisme n'a plus de sens ni d'excuse : c'est un anachronisme et un excès dont notre siècle même fera complètement justice, comme de beaucoup d'autres, et ce encore, grâce à la puissance de la foi. Car, que ne peut-elle ? Voyez seulement ! Dès qu'elle apparaît, partout la barbarie fond, pour ainsi dire, sous elle ! L'homme, relevé de sa bestialité native, s'illumine et marche vers le bien. La charité, comme la justice et l'espérance s'épanouissant avec elle, tous les hommes sont frères !

Les coutumes immondes et les sacrifices humains disparaissent ! Les mœurs, les lois comme les visages changent de caractère, s'adoucissent ; l'esclave sort de ses chaînes, la femme devient une amie, une moitié de l'homme, et les rois prient à genoux comme les plus petits ! On ne craint pas d'affronter la mort pour elle, et avec elle on livre sa vie pour sauver d'autres vies ! Elle donne l'intelligence aux simples, le courage et la force aux faibles ; elle fait d'ignorants pêcheurs les propagateurs de la plus haute science donnée à l'homme ; elle fait d'une humble villageoise un ange armé, dégageant la France de l'invasion ! Elle fait, enfin, des choses si surprenantes, que ceux qui ne les connaissent pas les traitent de fables ! Mais, sans parler de la personne trois fois sainte et hors ligne du Christ, quelles fables merveilleuses et divines restées ainsi vivantes dans le vaste tableau de l'histoire ! Par exemple cette autre villageoise sauvant deux fois Paris et contribuant à la conversion comme au triomphe

du fondateur de la monarchie française, ainsi que toutes ces figures admirables et qu'on ne saurait compter, qui, depuis Jésus, ne rappellent au monde que foi, prodiges et bienfaits, et au nombre desquelles brille d'un si vif éclat celle de l'ancien pâtre des Landes, Vincent de Paul ! Y a-t-il un seul grand parmi tous les grands de la terre qui ait fait autant pour l'humanité que ce pauvre prêtre, cette sublime fable de la foi ? Enfin à qui devons-nous tout ce que nous sommes, en fait de décence, d'urbanité, de politesse et d'humanité, toutes choses dont nous sommes si fiers, de même que toutes nos plus grandes découvertes modernes en astronomie, en chimie, en médecine comme en physique, si ce n'est à des hommes tout pleins de cette croyance qui fait jaillir l'étincelle divine ? Nos philosophes, nos libres penseurs n'eussent été rien sans elle. La foi est le commencement et la fin de l'homme ; c'est son guide, sa lumière, sa vie, c'est Dieu lui-même l'élevant à sa hauteur ! Il ne reste plus à l'humanité qu'à

la bien comprendre, et les étapes parcourues jusqu'à ce jour la rassurent d'ailleurs sur ses progrès futurs, comme certains signes présents lui révèlent déjà son entrée dans une nouvelle ère de foi mieux comprise, touchant toutes les hautes questions qui s'y rattachent.

IV

La plus haute question qui puisse occuper l'homme, après celle de son créateur, est celle de son être lui-même, ou plutôt ces deux questions se tiennent et s'enchaînent d'une manière si intime, qu'on ne saurait aborder l'une sans toucher l'autre. Aussi la même faculté qui nous porte à rechercher le premier, tout en le prouvant, nous révèle et nous prouve en même temps l'existence du second.

Et, en effet, s'il est évident qu'il existe en nous

quelque chose, une pensée, un principe quelconque qui nous élève à la recherche et à la connaissance de Dieu, ce principe doit avoir une certaine affinité avec celui qui l'éveille et qui l'attire, et par conséquent, l'être pensant, intelligent, l'être essentiel en nous, l'âme, tenant ainsi du principe éternel, est impérissable : elle tend à l'immortalité, au bonheur suprême, comme elle tend à toutes les perfections divines.

L'âme est donc distincte de la matière périssable, et ceux qui demandent, pour croire à cette essence de l'homme ainsi qu'à celle de Dieu, qu'on les leur démontre scientifiquement, c'est-à-dire comme on démontre un corps tangible et visible, une plante ou une pierre, demandent nécessairement une chose absurde : Dieu ni l'âme ne sauraient être mesurés, pesés, analysés et reconnus ainsi que des solides, des liquides ou des gaz; ils ne sauraient changer de nature, surtout pour complaire au plus grand défaut du siècle, au matérialisme. Mais Dieu se prouve

surabondamment par ses merveilles, et l'âme, par ses manifestations, comme l'air et l'électricité par leurs effets.

Cependant l'être humain tient à la matière, comme il tient à la terre, ainsi qu'à toute la nature, et nous ne pouvons expliquer tout ce qu'il est, à moins aussi de nous rendre compte de tout ce qui l'entoure. Essayons donc de nous éclairer : la vérité nous sera utile, et si nous tombons dans quelques erreurs, du moins, d'après nos intentions, ces erreurs ne porteront nul préjudice à l'humanité.

Or, pour trouver la vraie lumière, il faut remonter à celui qui en est la source, l'invoquer, le comprendre et le bénir dans ses œuvres.

Dieu, nous le répétons, ne peut être mis en doute ; c'est la grande voix de vérité qui domine et qui nous parle en toutes choses ; bien malheureux qui ne l'entend pas !

Et comment nier aussi ses divins attributs ? N'est-ce pas ce qu'il y a de plus visible et de plus

saillant dans le monde ? Bien malheureux également qui ne les remarque pas !

Dieu, parmi toutes ses qualités suprêmes, nous offre l'unité dans la variété, la simplicité dans le complexe, l'ordre et la perfection dans tout.

Il est aussi la vie, l'activité incessante, éternelle ; et cependant comment expliquer toutes ces merveilles qui nous frappent dans l'univers, et qui paraissent n'avoir pas toujours existé ?

C'est que Dieu pouvait vivre et agir tout spirituellement en lui-même, avant comme après leur création, et ainsi qu'il en sera lorsqu'elles auront disparu avec la tâche imposée à la matière.

Et puis le chaos existait, mais dominé par Dieu ; et, quand il lui a plu de le fondre et de le convertir ainsi pour le purifier, sa pensée seule a suffi pour l'exécution matérielle de son œuvre.

Car, avec cette pensée même, le mouvement, le principe actif, intelligent, l'esprit, en un mot, s'élançait de son sein ; et, broyant aussitôt l'espace, y a fait jaillir le feu, c'est-à-dire avec d'au-

tres soleils, notre soleil, corps simple et pur, mais composé divin du chaos en ignition, agent générateur en même temps que purificateur des mondes.

Alors du feu, ou du soleil, agissant sur les ténèbres, sont nés l'air par qui tout respire, et l'eau où tout semble avoir été plongé et fécondé en son temps, comme dans le sein d'une mère, avant d'exister chacun selon sa vie spéciale.

Et du fluide à la fois simple et complexe du soleil, combiné avec l'air et l'eau par le mouvement ou le principe actif, se sont formées la terre et les différentes planètes, qui, mues par une même loi, tournent et retournent vers l'astre de la lumière, comme pour retrouver et saluer la vie dans ce foyer radieux, d'où lancées, en effet, d'abord à l'état de gaz, elles ont parcouru l'espace, toutes légères et aériennes; puis elles se sont montrées comme des nuages ou des corps lumineux, et à mesure qu'elles se sont refroidies et condensées, elles se sont aussi éloignées de leur

point de départ, tant en raison de leur projection primitive et de la pression exercée sur elles qu'en raison de leur volume et de leur densité, tout en s'arrondissant par ce même mouvement rotatoire qui les domine, et en flottant dans l'immensité, chacune selon sa tendance spéciale.

Ainsi toutes, elles ont la même origine, comme tout ce qu'elles renferment émane des mêmes principes, quels que soient d'ailleurs la couleur, la forme et le caractère des individualités ou des substances combinées dans ce qu'on appelle les trois règnes de la nature, minéral, végétal et animal, qui ne sont que des modifications de la matière première, modifications qui se sont opérées par degrés, successions et métamorphoses, selon la divine loi du progrès, depuis les gaz de l'intérieur du globe qui l'allègent, jusqu'au granit de la charpente qui le supporte, et depuis la terre que nous foulons sous nos pieds, jusqu'aux arbres, aux animaux, et partant jusqu'à nous-mêmes.

On peut contester ces appréciations; mais, pour nous, elles sont vraies. Les phénomènes primordiaux de la formation des mondes se reproduisent encore en partie chaque jour par les volcans et les météores; et ces comètes qui, de temps à autres, viennent se montrer à nos regards, et quelquefois nous effrayer, ne sont-ce pas de nouvelles planètes en voie d'organisation? Mais elles ne sauraient nous atteindre; car, ainsi qu'il a été dit, vaporeuses et peu denses, quoique brillantes, elles sont chassées du roulement des autres planètes, comme une mouche d'une roue qui tourne, et alors, elles se délayent dans le fluide général, où elles vont à leur tour s'arrondir et se fixer à leur place, en dehors du libre mouvement des autres mondes.

Quant à l'unité ainsi qu'à la combinaison et à la filiation des éléments comme des espèces dans la nature, elles ne nous sont pas moins démontrées par l'homme même, qui en est le type par excellence, en même temps que le résumé le plus

complet ; car, sans parler de ses instincts et de ses besoins, et faisant abstraction de son intelligence toute privilégiée, nous le voyons naître dans un état tel, qu'il touche à la vie végétative ; son incapacité est complète ; il ne peut même se retourner pour prendre le sein de sa mère ; et si, de plus, on examine sa forme et sa constitution, on lui trouve des points de contact et d'analogie avec chacune des subdivisions de la nature ; et, si l'on analyse la substance de son corps, on y retrouve toutes les substances du globe, et, si l'on décompose ces mêmes substances, on arrive, de degré en degré, de l'argile jusqu'au feu ; et, si l'on veut aller plus loin, c'est *le chaos* ! Nous répétons et nous soulignons avec intention ce mot, qui parait ne rien signifier, mais qui renferme en soi les plus grandes vérités ; car c'est là que se trouvent le motif de notre reconnaissance envers Dieu, celui de notre existence actuelle, et enfin celui de la répression de notre plus grand ennemi, cet orgueil qui étouffe toutes nos qua-

lités, qui nous rend si égoïstes, si injustes, si impérieux, si colères, parfois si barbares et même si blasphémateurs ; qui nous fait pleurer et mourir de dépit du succès ou du bonheur relatif de l'un de nos frères, qui nous fait enfin acquérir de la matière, de l'air, de l'eau et du soleil plus que tout le monde ! Et pourquoi faire ? pour les restituer presque aussitôt à la mère commune, et n'en être que plus confus et plus accablés devant le grand juge, notre Créateur !

IV

Oui, il faut bien le reconnaître, nous ne sommes que la scorie du chaos, élément de ténèbres et de mal, que Dieu a cru devoir dompter, et qu'il dompte tous les jours ; ce qui explique, d'ailleurs, ces sublimes paroles de l'Oraison dominicale : —
Que votre volonté soit faite !... Que votre règne

2.

*arrive !... Et qui ne voit pas, d'ailleurs, que le soleil est la grande roue de feu qui broie la matière impure, et que les mondes sont les grandes roues de Dieu pour purifier les âmes ! Si le Christ nous a dit d'appeler Dieu *notre père*, ce n'est qu'à cause de ses immenses bontés pour nous ; mais dans toute l'acception du mot, nous ne sommes pas ses enfants, car autrement nous serions plus sages et moins malheureux. Nous sommes ses sujets, ses créatures, des êtres qu'il a tirés du chaos rebelle ; il pouvait nous anéantir ; il a mieux aimé nous transformer pour nous corriger, et dans sa grande miséricorde, il s'est fait notre Père, en nous donnant une âme pour le comprendre et progresser, c'est-à-dire marcher dans la voie du bien, et arriver même jusqu'à partager sa félicité suprême. Mais il a voulu, en même temps, nous purifier par nous-mêmes, d'après notre origine, et, puisqu'il a dompté cette origine et qu'il est la perfection même, il veut aussi que nous le domptions à notre tour et devenions parfaits. Si sa*

bonté est grande, sa justice l'est aussi, et il eût failli à cette justice en nous réservant un bonheur dont nous ne nous serions pas rendus dignes et que nous n'aurions pas mérité.

Voilà la raison de notre vie de travail, de peine et de douleur. Voilà aussi l'explication du péché originel. Elle est d'autant plus fondée que, dans la nature, tout travaille, tout souffre, tout doit progresser, l'homme, la bête, la plante, même la pierre brute qui paraît inanimée. C'est qu'encore une fois Dieu est juste ; il n'y a pas que l'homme seul qui a péché ou doit se purifier, c'est tout ce que le Créateur a retiré du chaos.

Et ce chaos a existé, comme le mal qui en provient existe aujourd'hui, sans pourtant affaiblir la haute idée de Dieu, qui, étant la puissance dominatrice, est nécessairement aussi la puissance supérieure. Si l'on admet d'ailleurs que la création a eu un commencement imperceptible ou grandiose, en tous cas irrécusable, il faut bien admettre aussi qu'il y avait

quelque chose avant elle comme le chaos ou le néant. Mais ce qui provoque le doute et qu'on admet difficilement, c'est l'idée du péché originel restreint à l'humanité seule, quand, non-seulement l'homme, mais tout dans la nature est sujet à la souffrance ; c'est aussi l'idée que des esprits supérieurs et purs, tels que des anges, qui devaient tout savoir et participer au bonheur de Dieu, aient dû ou pu se révolter contre lui, ou plutôt contre eux-mêmes, et devenir des esprits malfaisants, enfin des démons. Il est évident, au contraire, que la matière est quelque chose d'asservi, n'importe le nom qu'on veuille lui donner, puisque autrement elle eût été immuable et pure, et nous, qui en dépendons, des êtres, même en naissant, aussi parfaits que notre père et notre Créateur. Cet asservissement de la matière se montre dans tout ce qui existe, dans cette destruction des êtres entre eux, ou par la maladie, être multiple toujours vivant dans d'autres pour les détruire, et surtout, comme pour

mieux en consacrer le souvenir, dans la reproduction, cette autre création continue et incessante des êtres, et où la femelle, malgré sa faiblesse, est condamnée à tant de charges et de douleurs.

Mais, s'il n'y a pas que l'homme seul qui soit entaché du péché originel et qui souffre de la soif, des intempéries, du travail, de la perte d'un ami, de l'amour et de l'enfantement, comme de l'esclavage et des maladies; il n'y a pas que lui seul non plus à qui ait été octroyé des jouissances terrestres et un rayon immortel de la Divinité. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi? N'a-t-elle pas donné à chacun sa forme, sa vie propre, ainsi que son plaisir et sa souffrance? Elle n'a donc pu refuser à aucun une part relative de ce rayon dans la distribution de sa justice unie à sa miséricorde. Est-ce par pur hasard et fantaisie ou pour les besoins et l'amusement de l'homme seul qu'il a ainsi rempli le ciel et la terre de tant de prodiges et de merveilles? Est-ce pour l'homme seul que

la pluie tombe, ou que le vent souffle, ou que le soleil se montre, ou que la nuit arrive avec ses globes scintillants? Est-ce enfin pour lui seul aussi que la terre tourne, que l'herbe pousse, que la fourmi butine, que le lion épouvante la forêt, que l'insecte bourdonne au ciel et que la baleine lance en fusées l'eau de la mer? Assurément non; tout vit, tout s'agite, chacun a son labeur et sa mission dans ce grand mouvement de l'univers, et il nous faut reconnaître, dans cette besogne particulière, comme dans cette activité générale, le principe inséparable de toutes choses, principe qui anime aussi bien que l'homme le plus petit atome de la création, et nous devons voir aussi, dans cette forme, cette tendance, cet instinct ou cette âme (qu'il ne faut pas confondre avec la vie, puisque celle-ci est générale chez tous), une partie proportionnelle, une individualité de la grande famille spirituelle du monde.

Seulement l'homme, étant le plus haut placé dans l'immense échelle de successions et de pro-

grès des êtres visibles, a acquis aussi plus de besoins, plus de sensibilité, plus de souffrance et partant une portion plus grande que tous de la divine étincelle ; de sorte qu'il a le privilège de comprendre son Créateur, et que s'il ne méconnaît pas cette haute faveur, en s'inclinant vers la matière ou la brute, au lieu d'élever sa pensée noble vers le ciel, il peut même toucher à Dieu. Différemment il lui faut revivre dans ces épreuves de purification qu'il a quittées, cent ans, mille ans, toute une éternité, jusqu'à ce qu'il se soit rendu digne de participer au bonheur suprême auquel il a été appelé ; car son esprit n'est qu'un principe ou un agent plus ou moins purifié de la matière, et il doit l'être selon la tendance et la perfection de Dieu, pour pouvoir remonter à sa source et à son essence, en gravissant encore les degrés d'autres mondes, degrés non interrompus de la matière brute à l'homme et de l'homme perfectionné à l'Eternel.

Et, comme la terre également ne s'est pas faite

et constituée tout d'un coup, mais lentement et progressivement, et que, suivant la même loi, chaque être de la création y est venu, par succession et révolution, à sa place et en son temps; de même aussi l'homme n'y a pu prendre naissance que le dernier, étant le complément et le résumé le plus élevé de tous les esprits antérieurs à lui, esprits des gaz, des minéraux, des plantes et des animaux, réincarnés et perfectionnés en lui; ce dont on a le témoignage par l'analogie qui se fait voir dans les caractères et les types des hommes et ceux des autres créatures qui l'avoisinent le plus, c'est-à-dire des animaux. Notre corps n'est, d'ailleurs, que la forme matérielle et sensible de notre âme, comme celle-ci n'est qu'une suite de la même âme ayant animé d'autres corps avant nous, et qui, étincelle sortie imperceptible de la création primitive, est venue en augmentant d'éclat jusqu'à nous, pour s'élever grande et radieuse vers l'éternité. Il suit de là aussi que tout n'est pas corps et machine en nous,

car, abstraction faite de toute autre considération, une machine, quelque merveilleuse que nous la fissions, ne pourrait recevoir de nous la pensée, surtout cette pensée qui porte l'homme à rechercher le principe des choses, et à adorer son Créateur.

VI

L'espèce humaine étant donc ainsi venue sur la terre après beaucoup d'autres, il faut croire que bien des révolutions et des transformations, comme bien des milliers de siècles, ont dû s'y passer aussi avant son apparition. Mais, à part ces commencements et préparations nécessaires à son existence et à sa conservation, la nature n'a pas eu plus de préférence et de douceur pour sa mise au monde que pour celle des autres espèces, pas plus qu'elle n'en a aujourd'hui, quand il

s'agit de leur reproduction, les germes de chacune d'elles ayant été incorporés dès le principe dans la matière, en vue de la transformer et de la spiritualiser. Elle n'a eu qu'à attendre un concours favorable de circonstances, et ce concours, amené par le régulateur de toutes choses, s'est offert aux abords des hautes montagnes, les premières portions du globe refroidies et dégagées des grandes eaux qui l'environnaient ; et c'est là, en effet, ainsi que tout le révèle, que le genre humain a pris naissance. Mais il faut ajouter, en même temps, que le premier sein dans lequel l'homme a germé, comme presque tous les animaux, a été celui d'un lac bourbeux où, comme un enfant dans le ventre de sa mère, il est resté longtemps attaché à un placenta formé de limon et des détritns de tout ce qui l'avait précédé, vivant ou plutôt végétant ainsi jusqu'au point où, assez développé pour en sortir, il a pu pourvoir lui-même à sa subsistance, qui, d'abord, n'était rien autre que ces mêmes limons et détritns d'où

il était venu. Et ce n'est pas en un seul endroit, ni en une seule fois qu'il est ainsi sorti au monde, mais en plusieurs et à différentes époques, selon la marche du refroidissement de la terre et de son dégagement des eaux. Ses premières souches se sont fait jour d'abord en Asie, puis en Europe, et enfin en Amérique et en Afrique, ainsi que le prouvent, d'ailleurs, la différence si tranchée des races, de même que les progrès acquis des premières venues et l'état d'enfance encore où se trouvent les dernières.

Sans doute, l'idée d'une pareille naissance choque infiniment notre orgueil; mais elle ne blesse nullement cette justice divine, qui, dominant la matière, a voulu que rien de ce qui la concerne ne se fit sans préliminaire, incubation, transition, métamorphose, enfantement et progrès, et l'homme a dû être soumis à la loi générale, comme tout ce qui naît, vit et meurt. Il ne faut pas non plus prendre l'homme des premiers temps pour celui de la civilisation actuelle; car,

bien différent de ce dernier sous tous les rapports, il ne se distinguait guère des autres animaux par sa constitution comme par son ignorance. Il était sans doute, grand, vigoureux ; mais il avait aussi le front déprimé, l'œil hagard et les traits farouches et repoussants ; c'était la terreur des plus faibles ; il tuait et dévastait tout. Sans pudeur ni retenue ni pitié, il allait nu, mangeait de la chair vivante et faisait plus que les plus grands carnassiers connus, il massacrait son semblable et le dévorait ; c'est ce qui se voit, même de nos jours, parmi les malheureuses peuplades qui, en Afrique et en Amérique, sont encore dans cette première période d'existence humaine, si justement nommée sauvage ou barbare.

Or, l'homme des premiers temps est resté ainsi jusqu'au moment où, sous la pression incessante de ses besoins et de ses épreuves, ainsi que de tous les phénomènes de la nature, son cœur s'est élevé vers une puissance inconnue, devant laquelle il s'est senti bien faible et bien petit. Tremblant de

crainte, il s'est interrogé lui-même; il s'est défié de chacun de ses mouvements, en se demandant en toute chose s'il faisait bien ou mal aux yeux de cette puissance supérieure, qui lui paraissait vengeresse et terrible. Alors il a commencé à se discerner, à se retenir, à s'amender; et, quand plus tard il l'a mieux comprise, tout son être s'en est ressenti; il s'est dépouillé de sa rudesse, il a eu honte de sa nudité, sa physionomie a changé de même que ses mœurs, et ainsi, peu à peu, la parole, l'écriture et les sciences lui sont venues. C'est l'idée de la Divinité qui l'a fait sortir de la barbarie, c'est aussi cette même idée qui doit le faire de plus en plus progresser, rendant la terre plus douce, plus belle et plus heureuse pour lui, et sa marche vers la félicité de Dieu plus assurée et plus prompte.

Et, en effet, cette idée bien comprise, que lui découvre-t-elle? Une puissance unique en même temps que multiple, infinie, active, ordonnée, harmonieuse, bonne et juste, appelant, excitant

tout vers sa perfection; travaillant, modifiant dans ce but la matière; ne donnant aussi rien sans combat, ni peine, ni labeur, et ne récompensant ainsi que le mérite; ne faisant trouver l'amour que par la réciprocité, c'est-à-dire que par l'amour même, le respect que par le respect d'autrui, la tranquillité que par la paix et la bonté du cœur, enfin la jouissance pure que dans l'accomplissement d'une bonne action envers les autres, comme d'un progrès à l'égard de soi-même. Avons-nous rien de plus clair et de plus instructif que cette seule idée? Or, si Dieu se fait ainsi comprendre à notre esprit, que devons-nous faire pour être heureux et dignes de ses bontés? N'est-ce pas de suivre les enseignements qu'il nous donne, en combattant chez nous les écarts et les vices originels de la matière, et en nous efforçant, par nos pensées et nos actions, à nous élever jusqu'à lui?

Ceux donc qui pensent que les passions nous ont été données, non pour être combattues et

domptées, mais pour être nourries et développées, s'abusent complètement. S'il en était ainsi, où seraient l'ordre dans le monde et notre mérite aux yeux du Créateur? Les passions sont des tendances malades que nous devons combattre; elles nous servent d'épreuve autant que nos peines, et d'ailleurs, plus nous les écoutons, plus ne sont-elles pas exigeantes et cruelles? N'est-ce pas là leur condamnation par elles-mêmes et la parole divine accusant le mal? Aussi toute société bâtie sur les passions n'a jamais qu'une vie tracassée, éphémère; elle peut vaincre tous ses ennemis, à l'exception d'un seul, et du plus terrible, sa base formée par ces mêmes passions, qui, à moins d'être chassées et désavouées, finissent tôt ou tard par l'engloutir; tandis qu'une société édifiée sur l'amour et le respect selon Dieu, s'adhère, se solidifie toujours, tant qu'elle ne s'écarte pas de son fondement indestructible. Cette société est difficile à établir, et pourquoi? Parce que nous avons la triste faiblesse de ne pas vain-

cre nos passions, de ne pas aimer et respecter les autres comme nous devrions le faire.

Le séjour d'ici-bas est pour nous un creuset de perfectionnement, et la vie un continuel devoir, où chacun a sa part de besogne, de douleur et de combat à supporter. Croire que l'on n'y est seulement que pour des joies et des satisfactions personnelles et terrestres, c'est oublier sa tâche et sa nature et se fourvoyer dans une voie pleine de retards, de mécomptes et de dangers. C'est cependant l'illusion qu'on se fait et le chemin que l'on suit constamment. Voilà ce qui fait aussi tant d'égoïsme chez les uns, tant d'envie chez les autres, et partant, le malheur de tous.

Ce qui contrarie également les progrès du bien, c'est la crainte ou la fausse honte qu'on a souvent de le faire, et surtout cette triste habitude où l'on est de se moquer de quiconque, revenant de ses erreurs, se montre plus vertueux qu'auparavant. Pourquoi cela ? est-ce que l'homme est parfait, infaillible et ne doit jamais se repentir,

jamais changer, progresser? On le traite de fourbe, d'hypocrite! Hélas! qu'en sait-on? Cet homme peut être franc et de bonne foi dans sa conduite; alors n'est-il pas mieux de s'abstenir plutôt que de le juger fausement? L'hypocrisie sans doute est une chose détestable; mais, à tout prendre, nous croyons qu'il vaut mieux encore le masque de la vertu que l'effronterie et la nudité du vice. On ne moralise pas avec le scandale et les mauvais exemples; et les romans et les pièces de théâtre où le vice nous est donné en grand étalage vont à l'encontre de la mission de nous corriger; le vice y est toujours puni, dit-on; mais on le fait si beau, si grand, et on le drape si bien, qu'on le rend plus intéressant que la vertu.

Celui qui dit au pauvre que ses misères sont intolérables n'est pas assurément son ami, bien qu'il le pense; car l'excitant ainsi au désespoir, il le porte à la révolte contre Dieu et contre la société, et le rend encore plus malheureux. Le véritable ami du pauvre n'exagère pas son mal;

au contraire, il le calme, sinon par des secours matériels, du moins par des paroles de paix et de consolation. Dégageant son esprit de ses fausses idées sur la vie et le bonheur terrestres, il relève sa force, son courage et ses espérances; la vraie félicité n'est qu'au ciel, et la peine et la douleur ne sont pas que pour lui seul en ce monde; c'est le lot de tous. Le riche et le puissant mêmes souffrent bien souvent plus que lui; car ce n'est pas la fortune et les grandeurs qui donnent la santé, le repos, la liberté, la paix et la tranquillité, mais tout le contraire. L'envie qu'il peut en avoir est son plus cruel ennemi; elle dessèche et abrutit son cœur. L'égalité qu'il désire, tout en existant devant la loi commune, ne peut l'être dans les fortunes et les positions, pas plus qu'elle n'existe dans les forces, les dimensions, les types, les physionomies, les intelligences et les aptitudes. Enfin ce n'est pas en supputant les défauts des autres qu'on diminue les siens; c'est en tenant compte des qualités qui nous manquent, et c'est

par la foi en Dieu, l'amour et le respect d'autrui, le travail, l'ordre, l'économie, la modération dans ses désirs, la résistance à ses passions, toutes choses aimées du Créateur, qu'on améliore sa position dans ce monde aussi bien que dans l'autre.

Et n'est pas non plus l'ami du riche et du puissant, qui leur dit que la terre et les hommes leur appartiennent ; car bientôt les hommes et la terre leur manquent, et, restés seuls avec l'égoïsme et l'orgueil, tout dominant chez eux, ils n'ont même plus cette douce pensée du Maître suprême qui console les malheureux. Comme la pauvreté, la richesse et la puissance ont leurs épreuves et leurs obligations ; l'homme n'est pas fait pour lui seul, de même qu'il ne peut vivre sans le secours d'autrui ; il n'a pas été créé aussi que pour entasser métaux sur métaux, pierres sur pierres, et, en s'en allant d'ici, que fera-t-il de cette matière pour laquelle il a tout oublié, même Dieu ? Il y laissera donc son esprit pour y

être attaché et y languir éternellement? Non, sa mission est plus noble et plus heureuse; il a à faire gravir à son âme les régions célestes où l'appelle le bonheur, et à recueillir sur la terre l'amour et les bénédictions de ses frères. Alors, modéré dans sa possession, il ne cherche pas à agrandir sa fortune en faisant du tort aux autres; au contraire, il aide ceux qui n'ont rien, en partageant avec eux l'honorable fruit de ses peines, et, joyeux, il remercie le ciel de lui avoir ainsi donné le privilège de secourir son semblable. Oh! que l'égoïste et l'avare sont malheureux de ne pas comprendre cette joie si pure et ce divin privilège de soulager les autres! Ils sont d'autant plus malheureux qu'après avoir souffert ici-bas, ils auront encore à souffrir dans bien des existences, et ce jusqu'à ce qu'ils changent. Voilà ce qui fait dire que les peines sont éternelles.

Au résumé, ce n'est pas en se comblant d'or et de pierreries que les hommes se rendront plus heureux; ce n'est pas également en effectuant des

découvertes et des prodiges scientifiques qu'ils seront meilleurs; ce n'est pas non plus en faisant des révolutions et des changements de gouvernement qu'ils seront plus avancés et plus tranquilles; c'est en comprenant Dieu, en réprimant les écarts de la matière, autrement dit leurs passions, en s'aimant et en s'obligeant les uns les autres. Leurs constitutions sociales se réglant sur leurs propres défauts et qualités, peu importe les noms qu'ils peuvent leur donner; seulement, il ne faut pas oublier ce qu'on oublie trop souvent, que là où chacun veut être maître, il n'y a pas d'ordre possible, et que là où il y a beaucoup de maîtres, toute la société est esclave. La puissance qui dirige doit être une comme celle de la divinité, et celui qui la tient doit aussi donner l'exemple à tous, en se montrant par ses vertus l'image de Dieu sur la terre.

VII

Les vérités que nous venons d'effleurer ne sont pas les seules qui dérivent du principe d'où nous sommes partis : régissant l'ordre matériel autant que l'ordre moral, l'existence future aussi bien que la vie présente, il embrasse tout notre être, et s'applique, non-seulement à la santé de notre âme, mais encore à celle de notre corps. Arrêtons-nous-y un moment, la science médicale en retirera-t-elle peut-être quelque profit.

Et d'abord, d'où viennent les maladies? Jusqu'à présent cette question capitale a été résolue en médecine par l'empirisme; on a remarqué que certaines causes provoquaient certains effets morbides, et l'on s'y est attaché comme à des causes fondamentales. Cette manière de procéder, nous ne le contestons pas, peut avoir son côté pratique

et même vrai ; mais elle a aussi le grand inconvénient de restreindre le cercle de notre intelligence et, par conséquent, celui de nos découvertes.

La question des maladies échappe aux investigations de ce système trop étroit pour l'embrasser ; car elle touche à la haute question même de notre origine. La vie et la maladie sont inséparables ; partout où il y a vie, il y a maladie ; ce qui donne la vie donne aussi la maladie et la mort. Que signifient donc cette union et cette similitude si patentes, sinon que la vie et la maladie viennent de la même source, et que ce qu'on appelle l'agent morbide n'est autre que l'agent vital ? Le chaud, le froid, le sec, l'humide, etc., ne sont, comme on le voit, que des causes secondaires et accessoires ; la cause principale, la vraie cause des maladies, c'est donc, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, ce principe même venant de Dieu et formateur de l'univers, qui, comblant le néant, actionne la matière, la transforme et la

purifiée par la vie et la maladie, deux manières d'être qui se confondent au point de n'en faire qu'une seule.

Or, de cette appréciation nouvelle, ou plutôt de cette évidence aussi vieille que le monde, il ressort naturellement ceci :

D'abord, que là où la vie afflue, les chances ou les causes morbides augmentent en proportion de cette affluence, et que toute partie de l'organisme où l'action vitale se porte avec plus d'énergie est aussi la partie la plus sensible et la plus vulnérable, et par conséquent la plus digne d'intérêt ;

Ensuite, que cette analogie qui s'offre entre la vie et la maladie annonce un agent médical, un spécifique unique, ou du moins réclame une sorte d'analogie entre les effets reconnus du remède à employer et ceux de la maladie à combattre ; d'autant qu'une force donnée ne saurait être maîtrisée ou annulée que par une force de même nature.

Maintenant, s'il s'agit de chercher cet agent unique en médecine, nous dirons, appuyé sur le même principe, qu'il se trouve dans l'électricité (de laquelle nous ne séparons pas le magnétisme), attendu que c'est le fluide analogue au fluide solaire et vital.

Les maladies peuvent se distinguer et se classer suivant la genèse même de la formation des mondes; c'est-à-dire selon les influences du feu, de l'air et de l'eau, ou leur privation; mais, au demeurant, la cause première et dominante y est toujours le principe actif, dont le véhicule ou l'agent matériel est l'électricité. Dans l'hypnotisme et le somnambulisme, c'est le rayonnement électrique d'une surface brillante ou d'une personne agissant sur une autre et y annulant le rayonnement semblable, qui produit les phénomènes nerveux de sommeil et d'insensibilité. L'unité et l'analogie se montrent partout : le même remède ou poison qu'on découvre dans un règne de la nature se retrouve également dans

tous les autres règnes ; et, à part quelques différences, il doit en être de même des maladies.

On le reconnaîtra bientôt davantage, à mesure que la science parviendra à découvrir les secrets de l'électricité dans chaque maladie et dans chaque substance, et leur application médicale. En attendant, il est certain pour nous que ce n'est pas la masse du remède qui guérit, mais bien l'effet, pour ainsi dire, de son électricité opposée à l'électricité de même nom de la maladie. Celui qu'on appelle le père de la médecine, Hippocrate, n'avait-il pas déjà entrevu cette vérité, quand il inséra dans un de ses aphorismes *qu'on peut guérir les maladies par les remèdes qui les produisent* ? Et Théophraste Paracelse, en tête de plusieurs autres, qu'il est inutile de citer ici, que fit-il ? Non-seulement il proclama cette loi médicale avec plus de fermeté, mais il signala encore les mystères de la posologie, en disant que le même médicament opère des effets contraires, selon la dose administrée, et que, parvenu à sa dernière exigüité ou

finesse, il devient *arcané*, qu'il agit d'une manière *occulte*, ce qui signifie à la façon de l'esprit ou de l'électricité. Si Cabanis l'avait plus médité et s'était moins voué au matérialisme, il ne serait pas vainement consumé à se demander, avec tant d'autres, la raison si bouleversante pour eux qui fait que le même médicament agit tantôt d'une manière et tantôt d'une autre. Mais il était réservé à Samuel Hahnemann le bonheur de mettre au grand jour de la pratique la loi d'unité et de similitude des fluides avec la subtilité des doses. Il n'y est pas arrivé, ainsi que nous venons de le faire, par des déductions théoriques ; mais il avait la foi spirituelle et l'amour de ses semblables, et, avec ces deux si puissants leviers, il a soulevé et secoué le voile épais de la matière ; il a saisi la vérité la plus éthérée par la voie grossière même de l'expérience, et c'est ainsi qu'il est parvenu, non sans force labeurs et veilles, à faire profiter l'humanité d'une découverte qui, lettre morte avant lui, peut être regardée aujourd'hui

comme la plus considérable qui soit en médecine. N'avait-il donc pas raison de l'appeler une *dictée divine* ¹. Il se sentait si petit devant une telle œuvre, qu'il pouvait bien en rapporter la gloire au dispensateur de toutes choses : on bénit le chef de l'État pour tout le bien qui se fait dans l'empire, pourquoi ne rapporterait-on pas à l'Être suprême tout ce qu'on fait de méritoire? Y a-t-il moins d'orgueil à se croire indépendant de Dieu et plus savant que personne qu'à se croire inspiré du ciel dans l'accomplissement d'une grande œuvre humanitaire? Nous ne sommes pas maîtres de nos idées heureuses ; elles nous viennent, comme on dit, par hasard ou d'inspiration, et nous ne voyons pas où serait la folie de les attri-

¹ Nous notons ici sans commentaire ces étranges paroles : « Il n'avait que colère et mépris pour ceux qui méconnaissaient son œuvre, qu'il en vient à appeler une *dictée de Dieu*. Cette aberration orgueilleuse, voisine de la folie, ne peut-elle s'expliquer par un certain *illuminisme* et par des doctrines *judaïco-talmudiques*, dont on retrouve les traces dans la vie et dans les idées d'Hahnemann? » (P. Tessier, *Cours de médecine générale*.)

buer à l'esprit supérieur plutôt qu'à nous-mêmes. Comment expliquer le fait de ces inspirations et découvertes naissant en même temps dans différents pays de la terre? Dieu peut, d'ailleurs, selon sa volonté souveraine, se révéler à qui bon lui semble, et sa révélation n'est pas seulement d'une époque; elle est de tous les temps, servant d'aiguillon et de guide au perfectionnement de l'homme.

Si Hahnemann était orgueilleux, du moins il avait la foi, la capacité, le courage persévérant de l'apôtre, et, plein de l'idée de Dieu, il avait compris que la maladie touchait à un principe qui en rendait l'essence immatérielle, impalpable, et il a trouvé la vérité. Cependant il ne se doutait pas qu'en étudiant les effets de tant de médicaments sur l'homme sain, il faisait aussi l'étude des symptômes pathogénésiques d'un seul fluide, de l'électricité. Mais peu importe; il les a mis en lumière, et il arrivera un jour peut-être où le génie de l'homme, aidé de Dieu, apprê-

ciera les tendances morbides et vitales de ce fluide avec d'autres instruments que le corps humain, et qui peut dire alors jusqu'où iront la simplicité et l'exactitude de la médecine? Déjà le polarimètre et l'optochimie semblent lui ouvrir la voie; mais pour que cette science marche avec succès, il faut qu'elle suive cette loi d'analogie sus-mentionnée, qui tient à l'ordre comme à l'unité de Dieu.

Si l'on avait dit au vieillard de Ferney qu'il ne se passerait pas un demi-siècle, qu'on franchirait l'espace aussi vite qu'un habitant de l'air, qu'on irait, par exemple, de son château à celui de Sans-Souci en quelques heures et comme par enchantement, il eût souri, assurément, de son air le plus sardonique, et sa réponse eût été une épigramme aussi pleine de finesse et d'esprit que bourrée d'incrédulité. Combien ce scepticisme assaisonné de raillerie ne se fût-il pas montré plus grand encore, si on lui avait parlé de toutes les merveilles qui se voient de nos jours en fait

d'électro-magnétisme, et surtout si, allant jusqu'à la psychologie, on avait osé lui dire, entre autres, que l'homme a, non-seulement une âme, qui ne meurt pas, mais que cette âme conserve son moi individuel au delà de cette vie; qu'on peut en acquérir la certitude, de même que converser avec ceux qui n'y sont plus!... Et cependant toutes ces choses qui eussent fait bondir d'incrédulité le plus grand esprit du siècle passé, sont acquises au nôtre; et, pour nous particulièrement, nous avouons aujourd'hui que nous ne trouvons pas plus extraordinaire la communication d'une âme dégagée de son enveloppe visible avec celle qui s'y trouve encore que la communication télégraphique se faisant d'un pôle à l'autre, la photographie saisissant et conservant nos traits, la vue ou la pensée d'un objet bouleversant tout notre être, ou la passe magnétique ou le globule homœopathique guérissant un malade; car, pour ce qui concerne ce rapport de l'être invisible avec nous, il peut s'expliquer par

le moyen de la même hypothèse qu'on admet en physique pour les phénomènes de l'aimant, et l'on peut dire aussi que la faculté qu'a l'homme de se mettre en relation avec les esprits provient, ainsi que nous avons pu le remarquer, des fluides bons conducteurs qu'il possède d'électricité, intermédiaire entre l'esprit et la matière ; aussi cette relation ne s'établit que par une sorte de surexcitation, et plus une personne aura le cervelet développé et d'abondance en fluides vitaux et morbides, plus elle aura la faculté d'attirer à elle les esprits, au point même d'en être obsédée, comme plus elle sera aussi sujette aux maladies nerveuses et humides, aux excitations insolites, de même qu'aux chocs des agents électriques.

Nous aussi, nous avons été incrédule sur ce point de la science psychologique ; nos idées y étaient tellement rebelles, que, quand on nous en parlait, nous haussions les épaules et nous regardions avec attention la personne qui voulait nous convaincre, afin de bien nous assurer si elle avai

toute sa raison. Mais enfin, de guerre lasse, nous voulûmes voir par nous-mêmes ce dont on nous parlait si souvent, et nous assistâmes à des expériences devant lesquelles nos doutes ne purent tenir, et nous dûmes nous rendre à l'évidence.

Le premier fait qui nous ébranla fut la communication toute spontanée d'un de nos cousins, mort à l'île de la Réunion, en 1841; c'était chez M^{me} H^{***}. Il dirigea la table vers nous et se désigna par ses deux noms, *Jolimont*, *Bonhomme*, que ni le médium, ni les autres personnes de la société ne pouvaient connaître; et, quand on lui demanda de nous alléguer quelque chose pour établir son identité, il dicta : *J'aime son esprit, son caractère*. Tout d'abord, ces mots nous parurent vagues, insignifiants; mais bientôt nous en fûmes tout surpris, nous rappelant que, pendant sa vie terrestre, il en faisait son compliment favori.

Cependant cette preuve, quoique saisissante, ne fut accueillie par nous qu'avec réserve, tant ces sortes de phénomènes nous paraissaient en-

core sortir des lois ordinaires ; et, pour obéir à nos défiances et mettre notre conviction à l'abri de toute supercherie, nous voulûmes voir les faits se passer dans notre propre demeure. A cet effet, nous eûmes recours à l'un des meilleurs médium de Paris, M^{me} R^{***}, et, avec son assistance, nous fîmes chez nous des études aussi suivies que fructueuses. Nous les avons écrites et conservées dans toute leur vérité ; nous les donnons ci-après avec le vif désir qu'elles soient utiles à d'autres autant qu'elles l'ont été à nous-même, le manque de croyance étant un si grand malheur pour l'homme. Aussi pensons-nous devoir recommander à ceux qui voudraient, comme nous, s'en occuper, d'y mettre cet esprit religieux que demande tout ce qui a trait à l'âme et à Dieu, afin d'éviter les mauvaises suggestions et de marcher sûrement dans la voie du bien ¹.

¹ Voir, pour plus amples instructions, les ouvrages de M. Allan Kardec sur le spiritisme.

SÉANCES¹.

—

3 JANVIER 1862.

La réunion est composée de six personnes, dont deux médecins. Il est neuf heures du soir. On se place autour d'une table toute neuve, les mains légèrement appuyées dessus. On se recueille et l'on prie. Quelques minutes après, un certain mouvement se fait sentir dans le meuble, et l'on demande s'il y a un esprit qui veut se communiquer?

R. Oui.

D. Est-ce Rodrigue? (esprit familier du médium.)

R. Non.

D. L'esprit qui est présent veut-il se commu-

¹ Nombre de personnes ont assisté à ces séances et ont pu, comme nous, en retenir tous les détails.

niquer en nous indiquant, par des coups frappés, les lettres composant les mots de la communication ?

R. Oui.

Alors on suit les lettres de l'alphabet, et l'esprit dicte, en frappant, ces mots :

« Ami, c'est ton ami qui est déjà venu te renouveler son affection, ou qui, pour mieux s'exprimer, est déjà venu t'assurer qu'il était très-souvent auprès de toi. JOLIMONT. »

Bientôt la table se remue, se dresse et se porte sur moi.

D. Veux-tu nous dire ton autre nom ?

R. Bonhomme.

D. Dis-moi donc pourquoi, quand je te vois dans mon sommeil, je suis toujours indisposé ?

R. C'est-à-dire, ami, que, quand je te vois malade, j'accours vers toi pour te prouver qu'un ami veille à ton chevet ; et, quand tu te réveilles, ton esprit est plein de mon souvenir.

D. Quel est l'esprit qui s'est présenté ici l'autre jour?

Pas de réponse.

D. Est-ce un membre de ma famille?

R. Oui.

D. Est-ce du côté maternel?

R. Oui. Prie pour elle.

D. Les prières que j'ai déjà faites pour elle lui ont-elles été favorables?

R. Oui, très-favorables.

D. Qui se trouvait auprès d'elle au moment de sa mort?

R. Ta sœur.

D. Vois-tu ma mère?

R. Oui.

D. Mon père?

R. Non.

D. Brahaut?

R. Non.

D. Emile?

R. Oui.

D. Emile est-il heureux ?

R. Oui.

D. Ma mère ?

R. Oui.

D. Connais-tu Pierre-Louis ?

R. Oui, c'est mon père.

D. Ma mère peut-elle venir ?

R. Non.

D. Que faut-il faire pour devenir médium

R. T'exercer et prier.

D. Puisque tu m'es si attaché, veux-tu aller à Pétersbourg pour y voir mes proches ?

R. Oui.

Il part en battant la prière dans la table, dans le parquet et dans la cloison successivement.

Après son départ, nous demandons quel est l'esprit qui se trouve présent.

R. Rodrigue.

D. Êtes-vous plusieurs ?

R. Oui, trois.

D. Nomme-les !

R. Charles, Eu***, il ne peut aller plus loin.

Désirant nous entretenir avec l'esprit d'Hahnemann, nous prions Rodrigue de vouloir bien l'en prévenir.

Au bout de très-peu de temps, un esprit se fait entendre :

D. Est-ce Rodrigue ?

R. Non.

D. Est-ce Hahnemann ?

R. Oui.

D. Veux-tu te communiquer à nous ?

R. Oui.

D. Par la main du médium ?

R. Non.

D. Par des coups frappés indiquant toi-même les lettres qui doivent composer tes phrases ?

R. Oui.

Alors, il dicte ceci, lettre par lettre :

« Ne sois pas étonné, ami, de me voir répondre si vite à ton appel ; je viens souvent assister

à tes consultations : je me plais infiniment avec ceux qui, comme moi, n'ont en vue que le progrès des sciences et le bien de l'humanité. Tu es un de ceux qui comprennent combien il faut être dépouillé d'idées préconçues et d'orgueil scientifique en matière médicale, surtout alors que la vie de milliers d'êtres est confiée à vos lumières.

« Etudiez donc sans cesse, amis dévoués au soulagement de cette pauvre humanité souffrante ! Faites-lui du bien, quand même ; car on ne cesse de l'empêcher, ce bien que vous êtes appelés à faire ! Marchez toujours, la vérité est une ; Dieu veut le progrès, et votre ami conduira vos pas dans vos rudes travaux ! Ne craignez pas vos ennemis acharnés, les médecins allopathes ; beaucoup professent votre doctrine ; mais, en dessous, n'ayant pas le courage d'avouer hautement qu'il peut y avoir des idées moins encroûtées que les leurs !

« Au revoir, chers amis. » (Voir plus loin.)

Après cette communication, qui n'est pas sans produire une vive sensation, par l'individualité frappante qu'elle retrace, on demande si l'esprit de Jolimont est revenu de Pétersbourg.

R. Oui.

D. As-tu vu l'esprit d'Hahnemann qui était ici?

Il fait tressaillir la table et répond affirmativement.

D. Etait-on couché chez moi, à Pétersbourg?

R. Non.

D. Comment se porte ma femme?

R. Bien.

D. Ma fille?

R. Non, un peu indisposée, mal à la tête.

D. Que faisait-elle?

R. Elle lisait.

D. Ma femme?

R. Dormait.

D. Viendras-tu quand je t'appellerai étant seul?

R. Oui.

Ayant enfermé séparément dans deux enve-

loppes de papier le portrait de ma femme et celui de ma fille, je lui demande, en plaçant sur la table l'une des deux enveloppes :

D. Peux-tu me dire quel est le portrait que j'ai enveloppé dans ce papier ?

R. Ta fille.

On enlève l'enveloppe, et c'est en effet le portrait de ma fille.

D. Et cet autre enveloppé également ?

R. Ta femme.

Même exactitude.

D. Quel est le caractère de ma femme ?

R. Froide, mais bonne à l'extrême et dévouée, souffrant du chagrin d'autrui, elle est excellente épouse et mère.

L'heure étant avancée, on veut cesser les évocations, et on fait servir le thé sur la table même employée pour les expériences. Il y a sur cette table, lampe, carafe, plateau, verres, tasses, etc. On demande à l'esprit de Rodrigue s'il veut bien lever la table, sans rien faire tomber. Au bout de

quelques secondes, la table se lève, à l'admiration de tous, se balance dans l'air et retombe sans que rien y ait été dérangé.

8 JANVIER.

Après quelques instants d'évocation, un esprit se fait entendre.

On lui demande son nom ; il répond :

Jolimont.

D. Etais-tu à la soirée de M^{me} H***?

R. Oui.

D. As-tu pu me répondre en toute liberté ?

R. Non.

D. Un autre esprit a donc répondu pour toi ?

R. Oui. (Les réponses manquaient en effet de justesse).

D. Dans quelle rue avons-nous demeurés ensemble étant à Paris en 1839 ?

R. Rue Coquillière.

D. Voudrais-tu me dire ce qu'on a voulu me

faire dans une circonstance que j'ai maintenant dans la mémoire ?

R. T'assassiner et te voler.

D. Où ?

R. A Hambourg.

D. A qui dois-je d'avoir été sauvé ?

R. A un bon esprit.

D. Quel est-il ?

R. Lovely.

D. Mais il est encore en ce monde ?

R. Oui, c'est ta nièce. C'est un ange auquel vous devez bien des bonheurs. Puisse le ciel la laisser longtemps sur la terre ! Malgré sa faiblesse, elle est pleine de courage. Priez Dieu pour elle !...

D. As-tu fini ?

R. Non, ami, je ne te quitterai pas sans t'assurer que ton ami Jolimont t'est toujours dévoué, comme tu l'as été pour lui sur la terre. Crois-le bien, tout ce qui sera demandé par toi et que Dieu me permettra de t'accorder, sera un bonheur pour moi.

D. Es-tu assez élevé pour aller chercher Hahnemann, quand je te le demanderai ?

R. Oui (trois fois).

D. Que dois-je faire pour l'appeler à moi et pour que tu viennes ?

R. Te mettre près d'une table, te concentrer et élever ton cœur vers Dieu.

D. Le pourrai-je dans peu de temps ?

R. Oui.

10 JANVIER.

La réunion est composée de onze personnes.

On prie l'esprit qui se fait entendre de vouloir bien se nommer.

R. Jolimont.

D. J'ai besoin de m'assurer de ton identité ; excuse-moi donc si je te demande le nom de ma sœur. Peux-tu le dire ?

R. Oui.

Alors nous allons l'écrire.

L'esprit dicte Fur... Il ne peut aller plus loin.

D. Je crains que tu ne sois pas Jolimont ?

R. Je suis un ami qui vient vous visiter.

D. Veux-tu nous dire ton nom ?

R. L'incognito a quelquefois son charme, quand ce ne serait bon qu'à exciter la curiosité des dames.

D. Si tu veux dire ton nom, dit le docteur Ol***, nous ferons des prières pour toi.

R. Tu es adroit, docteur, tu m'offres un appât, c'est pour toi !

On prie cet esprit de ne pas nous interrompre, et quelques moments après, le croyant parti, on demande :

D. Y a-t-il un esprit ici ?

R. Oui, Jolimont.

D. Si c'est toi, dis-nous à qui appartient l'écriture qui est sur cette enveloppe ?

R. D'Athalie, ta femme.

D. Tu n'es pas Jolimont. Pour qui donc viens-tu ?

R. Pour le docteur Ol^{***} ; tu as l'esprit farceur, je viens m'amuser à tes dépens ?

D. Dis-nous ton nom ?

R. Tu veux mon nom terrestre : *le père la Joie*.

Enfin, cet esprit qui voulait nous faire dévier de la voie sérieuse est forcé de nous quitter ; il est remplacé par Rodrigue. On lui demande s'il est vrai qu'il s'est montré en chat, il y a longtemps, ainsi que l'atteste M^{me} R^{***}.

R. Oui.

D. Les esprits peuvent donc prendre la forme d'animaux ?

R. Oui.

D. Comment pouvez-vous lever une table, vous qui n'avez ni muscles ni corps ?

R. La force vient de vous absolument comme quand votre esprit dit à votre main de lever ce papier qui est sur la table ; seulement, par une faculté qui nous est propre, nous concentrons votre volonté sur le bois ou la table.

D. Faut-il que notre volonté s'accorde avec la vôtre ?

R. Oui.

D. Si notre volonté ne s'accordait pas avec la vôtre, le phénomène manquerait-il ?

R. Non.

D. Pouvez-vous nous expliquer comment il se fait que notre volonté puisse aller vous chercher dans l'espace et vous attirer à nous ?

R. Les liens du monde invisible qui se rattachent au vôtre sont plus nombreux que vous ne le pensez ; nous sommes toujours en rapport avec votre esprit ; et, quand vous pensez à l'un de nous, s'il se trouve éloigné, nous sommes avertis les uns par les autres, et nous accourons, à moins que Dieu ne nous le défende, ou que ceux que vous appelez ne voient un danger pour vous.

D. Le bruit, le froid, la chaleur, la lumière, l'électricité font-ils quelque chose sur vous ?

R. Oui.

D. Avez-vous quelque pouvoir sur les éléments avec la permission de Dieu ?

R. Oui.

D. Qui est-ce qui a fait partir Jolimont ?

R. Il a craint quelque esprit brouillon ; il a vu de la peine pour toi, il est parti affligé.

D. Ami, veux-tu aller chercher l'esprit d'Hahnemann.

R. Oui, et il part en battant la prière.

Un instant après, on entend quelques coups dans la table ; on demande si c'est Rodrigue.

R. Non, c'est Hahnemann.

D. Es-tu venu avec moi rue de la Sourdière où il y a une jeune fille malade ?

R. Oui, assurément.

D. Veux-tu que je te fasse le tableau de sa maladie ?

R. Non.

D. Veux-tu m'indiquer le médicament qui convient à cette malade ?

R. Ce que tu as donné jusqu'à présent..... Je crains de ne pas comprendre de quelle personne tu veux parler?

D. En effet, il y a deux personnes malades dans la même maison : une petite fille de neuf ans, atteinte de la fièvre typhoïde, et une autre de seize ans, affectée d'hystérie ; c'est de cette dernière que j'ai voulu parler : l'as-tu vue ?

R. Non.

D. Veux-tu que je te décrive la maladie ?

R. Oui.

Après cette description, l'esprit indique le médicament suivant :

Aconit, faible dose, trentième dilution.

D. On fait remarquer que ce médicament ne semble pas couvrir tous les symptômes... Y en a-t-il d'autres ?

R. Puls. faible dose, vingtième dilution. — Après l'aconit certaines précautions sont à observer ; éviter l'humidité et cet air malsain où se

trouve la personne ; les émotions et le travail lui sont défavorables. »

D. Je vais te donner le tableau de la maladie d'une femme de trente-cinq ans (squirrhe au sein droit)... Quel est le médicament le plus approprié à ce cas ?

Pas de réponse.

D. Pourquoi ne veux-tu pas répondre ?

R. Je ne puis rien prescrire, par la raison qu'il y a hérédité et que le mal date de sept ans.

D. Mais, sans la guérir, ne peut-on pas calmer, arrêter le mal dans ses progrès ?

R. Oui.

D. Veux-tu indiquer un médicament ?

Pas de réponse.

D. Tu veux donc la voir auparavant ?

R. Oui.

D. Veux-tu ajouter quelque chose à ce que tu as dit ?

R. Ami, du courage dans ta carrière médicale, comme dans la nouvelle religion dans la-

quelle tu es entré, je parle du spiritualisme ¹ ; tu y puiseras de consolantes vérités, tout comme tes malades guéris donneront des jouissances à ton cœur. Mais quelques épines se trouveront sur ta route ; que cela ne t'empêche pas de marcher toujours ; les quelques vérités qui vous sont accordées ont un charme qui vous dédommagera des erreurs qui se glissent dans tout et partout. Ami, dans tes déceptions, adresse-toi à moi, mon amitié ne te fera pas défaut ; et, chaque fois que ton appel sera fait en vue de la gloire de Dieu et du bien de l'humanité, j'accourrai vers toi avec bonheur.

12 JANVIER 1862.

On adresse à Jolimont la question suivante :
Comment se fait-il qu'un esprit brouillon puisse vous empêcher de vous communiquer à nous ?

¹ Il y a des esprits qui préfèrent le mot *spiritualisme* à *spiritisme*, nous avons dû nous conformer à leur dictée.

R. Il mêle ses réponses aux nôtres, de là confusion ; et, en ce cas, nous aimons mieux céder la place ; de plus, il y a un autre danger, celui d'initier l'esprit malheureux à vos affaires, et alors il en profite pour vous tromper ; par ces raisons nous nous en allons.

D. Pouvons-nous, pauvres humains, y obvier ?

R. Priez ! et même ce moyen ne réussit pas toujours.

D. Quel est l'esprit qui t'a empêché l'autre jour de me répondre ?

Pas de réponse.

D. Veux-tu me faire le plaisir d'aller à Pétersbourg, pour me donner des nouvelles de ma famille.

R. Oui.

Il part en battant la prière. Au bout d'une dizaine de minutes, il se fait entendre de nouveau, et dit :

— Ta fille était sortie ; ta femme, un peu indisposée, chagrine de ton absence ; elle donnait des ordres à une jeune fille.

13 JANVIER 1862.

Sept personnes réunies.

On se recueille comme de coutume, et l'on prie.

Un bruit très-faible se fait entendre sous la table.

C'est Rodrigue.

On le prie d'aller chercher Hahnemann.

Peu après, un autre esprit se fait entendre.

On lui demande son nom, il répond :

— Vive la joie.

D. Puisque c'est toi et que tu es très-aimable, tu voudras bien nous dire ce qui est enveloppé dans ce paquet déposé sur la table ?

L'esprit indique la lettre C, puis s'arrête tout court.

D. Veux-tu dire ce qui est dans ce paquet ?

R. Non.

Malgré maintes demandes réitérées, il est impossible d'obtenir aucune réponse sur le contenu

du paquet. On demande alors à cet esprit s'il veut bien lever la table.

R. Oui.

Au bout de quelques minutes, en effet, il la lève à une très-grande hauteur et à plusieurs reprises ; mais lorsqu'on l'interroge sur le contenu du paquet, il s'en va aussitôt.

On évoque Rodrigue ; il revient, battant la la prière.

D. As-tu été chercher Hahnemann ?

R. Mon ami, j'ai rempli ta mission auprès de cet excellent esprit d'Hahnemann ; mais il est auprès de sa femme malade, et il ne veut pas la quitter encore, je pense néanmoins qu'il répondra à ton appel.

On interroge de nouveau Rodrigue sur le contenu du paquet déjà mentionné, mais il garde le silence ; enfin, après bien des instances, il indique la lettre T, puis il part. — On le prie de revenir, et on lui demande s'il veut dire ce qui est dans le paquet.

R. Non.

D. Peux-tu le dire?

R. Oui.

D. Nous répondras-tu plus tard?

R. Oui, et il part de nouveau.

Un esprit se fait entendre, on demande son nom.

— Hahnemann.

D. Aie la bonté de nous instruire sur la maladie de la jeune personne atteinte d'hystérie?

R. Le siège principal de la maladie de cette jeune personne est dans le cerveau; les symptômes utérins ne sont que la réaction. Ce n'est donc pas ce qui doit vous préoccuper le plus. Agissez sur le cerveau, en affaiblissant le système sanguin, qui, par suite, affecte le cerveau.

L'esprit, après avoir dicté ces lignes, sans attendre d'autres questions, nous quitte comme si quelque chose le gênait.

Rodrigue étant revenu, on lui demande pourquoi il ne veut pas dire ce qu'il y a dans le paquet.

R. Parce que Dieu ne nous le permet pas.

D. A tous les esprits ?

R. Oui, et il continue : « Sans vous en douter, amis, vous avez attiré ici des légions d'esprits malheureux ; tous vos amis ont dû s'éloigner, et, seul, je suis ici pour vous protéger. Adieu. »

Le paquet contenait une pièce anatomique, un crâne humain.

15 JANVIER 1862.

*Communication spontanée à la suite
d'une bonne œuvre.*

« Amis, je suis heureux de ces élans du cœur, ces actions sont agréables à Dieu ; car le cœur est le reflet de la divinité. Oh ! aimez-vous et secourez-vous les uns les autres : c'est la morale la plus douce, celle qui donne de vraies jouissances à vos âmes ici-bas et le bonheur éternel. Allez, amis, soulagez les douleurs physiques et morales ! Oh !

la belle mission que celle de tarir les larmes et d'aimer son semblable ! Jésus a dit : *Il vous sera beaucoup pardonné, à vous qui avez beaucoup aimé sur la terre.*

« Ami, tu peux toujours compter sur toute l'affection que je t'ai promise. Evoque-moi quand tu seras auprès d'un malade, et je viendrai parler à ton âme, et lui inspirer ce que tu dois donner. Dieu aime ton cœur, et il m'accordera la faveur de venir à ton aide.

« Ton ami, HAHNEMANN. »

19 JANVIER 1862.

Réunion de huit personnes chez M^{me} R***.

Après une petite allocution tendant à caractériser le but religieux et moral de la réunion, on prie les esprits qui frappent dans la table et dans les murs de vouloir bien donner leurs noms.

Vingt-deux se nomment et désignent les per-

sonnes pour qui elles viennent et qui les reconnaissent.

On demande à l'un des esprits pourquoi on n'a pu obtenir de réponse au sujet du crâne enveloppé qui était sur la table l'autre soir.

R. Dieu nous défend de nous occuper de ce qui a trait à la mort.

D. Etait-ce une sorte de profanation de notre part ?

R. Oui.

On demande à l'un des esprits s'il veut nous éclairer sur la mort violente d'un ecclésiastique ; il donne, à cet égard, des détails assez longs et qu'il est inutile de rapporter ici.

Communication.

« Chers amis, vous nous avez apporté des sentiments religieux ; aussi n'est-il venu à vous que des esprits élevés, qui ont porté à Dieu l'impression de vos cœurs ; il nous a accordé la faveur

d'éloigner de vous les esprits malheureux, pour permettre à nous seuls, vos amis, de vous protéger et de vous inspirer dans les affaires de la terre. Courage donc, pour suivre ce temps d'épreuves ; vous voyez que nous sommes en grand nombre pour vous soutenir, car beaucoup de ceux que vous avez aimés sont venus entretenir vos âmes. Priez, amis, pour ceux qui, moins heureux que nous, se sont fait entendre dans les murs ; ils me chargent de vous exprimer leur désir d'être auprès de Dieu, et, pour cela, ils réclament vos prières.

« AUGUSTE. »

21 JANVIER 1862.

Réunion de douze personnes, la plupart russes.

Une des dames, pendant qu'elle pense à l'empereur Nicolas, sent des battements sous ses pieds, on en demande la cause ; un esprit veut se communiquer, et il dicte ces mots :

« Mes chers amis et bien-aimés sujets de la terre, je suis bien heureux du souvenir affectueux que vous avez pour le grand qui n'est plus, et qui occupe aujourd'hui une place bien inférieure ! Oh ! mes enfants ! chacun ici est jugé et récompensé, non d'après le luxe et le prestige qu'il avait parmi les humains, mais bien par ses actions et ses œuvres ; j'ai trouvé quelque grâce par mon cœur, qui parfois a été bon, mais mon orgueil l'a souvent emporté ; voilà ce qu'il faut que j'expie, et ce dont je voudrais bien prémunir ceux qui me sont chers et qui sont, comme moi, éblouis par les grandeurs du trône. Merci de m'avoir évoqué ! J'éprouve du soulagement à vous avoir confessé mes erreurs ; pardonnez-moi. Je revois ici des amis ; qu'ils veuillent bien ne se souvenir que de leur ami Nicolas et non de l'empereur de Russie.

« Priez pour moi¹. »

¹ Dans un des mots de cette communication, on avait mis une lettre pour une autre. Nicolas s'est présenté au médium,

31 JANVIER 1862.

Huit personnes.

L'esprit d'Hahnemann s'étant désigné, on lui adresse les paroles suivantes :

Cher ami et guide vénéré !

Ta position dans la hiérarchie des esprits doit être élevée et bien heureuse. Ce qui nous le fait croire, c'est cette intelligence, ce courage, ce labeur, cette foi, cet amour du progrès et cette vive charité dont tu as fait preuve pendant ton passage bienfaisant sur cette terre, et encore plus ces communications si pleines de rayonnements divins que tu as bien voulu nous faire depuis que, par la science spiritualiste, nous avons le bonheur d'être en rapport avec toi. Dis-nous, sans chercher, par modestie, à diminuer ton importance, et pour

la nuit même, et le lui a reproché, en l'invitant à se rendre chez nous pour corriger la faute.

éclairer notre religion, comme pour l'intérêt que nous te témoignons, quel est le bonheur dont tu jouis au ciel ?

Quelle est à peu près la région que tu habites dans l'infini ? Est-ce dans une planète quelconque ou dans l'espace éthéré ? Si tu dois encore te réincarner, et si tu n'étais pas envoyé en mission sur la terre ?

Enfin, quels sont les esprits, s'il y en a qu'on ait connus ici-bas, avec lesquels tu te trouves maintenant en rapport et en équivalence ? Tu comprends le fond de notre pensée, ami, daigne nous répondre ?

R. Ami, les questions que tu m'adresses te sont dictées par de nobles pensées et par un vif désir d'apprendre que celui que tu aimes est heureux. Dieu ne nous laisse pas toujours le pouvoir de vous découvrir tout le tableau de la vie céleste. Pourtant, avec sa divine permission, et comme ta demande n'a pour but que de le glorifier, je vais essayer de soulever un coin du voile. Per-

mets-moi, ami, de te dire que je n'ai pas été aussi éminemment vertueux que tu veux le dire. J'ai commis des fautes qui m'ont empêché d'être aussi près de Dieu, auquel il faut la perfection. Je dois te signaler mes fautes puisque je m'accuse. Eh bien, j'ai été orgueilleux, et quand on avait blessé cet amour-propre, dont l'homme se détache difficilement, j'ai été jusqu'à rejeter la pauvre humanité, et plusieurs fois j'ai mis de côté la science médicale, science qui avait été le rêve de ma vie entière, et à laquelle j'appartenais corps et âme; car Dieu me l'avait donnée pour mission. Je suis revenu de mes erreurs, grâce à un pauvre abandonné par les autres médecins, que j'eus le honneur de rendre à une famille, et qui me fit comprendre que j'étais appelé à soulager l'humanité. Dieu se sert de tous les moyens pour ramener les brebis égarées! et aussitôt que je reconnus l'orgueil dans mon cœur, j'en demandai pardon à Dieu, et fus plus que jamais dévoué à mes malades, que (ici l'esprit s'absente pendant quelques

instants, puis continue) j'avais eu l'indigne faiblesse de sacrifier à un sot amour-propre ; j'insiste, chers amis, sur ma faiblesse terrestre ; car de là mon bonheur dans le ciel n'a pas été aussi parfait que Dieu me l'aurait accordé. La mission que j'ai eu le malheur d'interrompre, j'ai dû la reprendre ici ; car je l'ai préférée à une autre incarnation. C'est pour cela, ami, que je viens avec toi chez tes malades, que je suis toujours au chevet du moribond. Souvent, quand Dieu rappelle une âme à lui, je soutiens ses derniers moments et l'accompagne près de son juge. Tout n'est pas encore fini pour moi ; il me reste à revenir près des familles que le départ d'un de ses membres a plongées dans le désespoir : ne faut-il pas que je les console, que je leur inspire la résignation aux volontés de Dieu ? Vous voyez, amis, que ma tâche est bien grande et bien belle ; mais je ne suis pas auprès de Dieu, et quand, par mes soins et mes assiduités, je parviens à lui ramener quelque âme, je demande si c'est la dernière, et si, enfin,

j'ai mérité ce repos dans le sein de Dieu ; je ne l'ai point encore gagné , mais grâce à la vive affection que me portent beaucoup de personnes, sans vous oublier, mes très-chers amis, j'espère arriver bientôt près de Dieu. Ce que je viens de vous révéler vous prouve que je n'habite aucune planète : je ne suis pas non plus esprit errant, car j'ai le bonheur d'approcher Dieu, et, comme depuis que j'ai quitté la terre, je n'ai point failli à mes devoirs, je recevrai bientôt ma récompense. C'est là que je penserai à tous ceux qui m'auront aidé par leurs prières à y parvenir. Courage donc ! ne vous lassez jamais, et souvenez-vous qu'après une grande fatigue, il y a un immense repos au sein de Dieu¹. »

¹ Cette communication, composée de plus de 2,400 lettres, a été faite entièrement par coups frappés, comme toutes les autres ; l'esprit d'Hahnemann n'ayant pas voulu se communiquer à nous autrement, afin d'obvier aux erreurs et aux doutes.

2 FÉVRIER 1862.

A l'excellent esprit d'Hahnemann.

Ta dernière communication a été pour nous un sublime sujet de méditation et d'enseignement. Elle nous a suggéré des pensées de la plus haute morale et des leçons de conduite et de résignation des plus chrétiennes. Nous t'en remercions de tout notre cœur. Nous travaillerons chaque jour, ami, dans l'intention de glorifier Dieu et d'augmenter tes mérites; car c'est grâce à toi que la médecine a fait ce progrès immense auquel tu as donné le nom d'homœopathie, de même que, si j'accomplis quelque bien dans sa pratique, c'est aussi grâce à toi, comme c'est à toi également que je dois en grande partie, par tes communications si instructives, cette foi que j'ai acquise dans la révélation spiritualiste. Oui, nous tâcherons, cher ami, autant par nos vœux et nos

prières que par nos actions et nos œuvres, de t'aider à gagner ce repos, ce bonheur auxquels tu dois arriver bientôt au sein de Dieu.

Nous te prions de vouloir bien répondre à de nouvelles questions que nous allons t'adresser, questions toujours dans un but élevé et digne de ta mission.

D. Dis-nous d'abord (s'il n'y a aucune indiscretion) quelle est la raison qui t'a fait t'absenter quelques moments pendant que tu nous dictais ta dernière réponse ?

R. Je me sentais aller au désir de vous instruire et au bonheur que j'éprouvais de vous parler de moi, sans avoir obtenu la permission de Dieu ; et, comme je ne veux point retarder mon avancement, j'ai été chercher l'autorisation de poursuivre.

D. Je vais te prier, cher ami, de m'aider de tes conseils pour un cas d'hydropisie. Ce n'est pas par paresse et pour m'épargner des recherches que je recours ainsi à toi, mais je crains, malgré

tous mes efforts et mes soins, de me trouver impuissant devant ce cas, d'autant plus que la médecine ne me semble encore présenter que de faibles ressources pour le combattre. Il est vrai que cette maladie est toujours consécutive à une autre, et provient le plus souvent d'une lésion chronique et grave de l'organisme; mais s'il arrive qu'on parvienne quelquefois à la guérir, il peut se faire que j'ignore et que je n'emploie pas le traitement voulu. Es-tu venu avec moi chez cette femme hydropique?

B. Non.

D. D'après les symptômes, je crois qu'elle est atteinte d'un hydrotorax avec hypertrophie du cœur; je lui ai administré d'abord : métal. alb., trentième; elle s'est trouvée un peu mieux; mais ce mieux n'ayant pas continué, je lui ai donné alternativement : dig. à la première, et squil. à la troisième. Depuis deux jours il s'est établi une sueur assez abondante, et les urines sont devenues plus claires et plus copieuses; mais

il y a toujours grande faiblesse et étouffement. Quel traitement dois-je prescrire ?

R. Le traitement rationnel est celui que tu as suivi. Cependant je crois que tu dois augmenter la dose, surtout de la digitale. Cette hydropisie est grave du côté du cœur (Ici l'esprit s'absente pour aller voir la malade). Il y a presque obstruction du ventricule gauche, ce qui fait craindre une asphyxie. De plus, l'air respiré n'est point changé ; il faut moins de chaleur dans la chambre, et renouveler l'air plus souvent, précaution très-nécessaire. Je demanderai à Dieu la faveur de te suggérer ce qu'il lui faudra ; je t'accompagnerai près d'elle. Prie...

On dépose sur la table un petit flacon dans lequel se trouve des blattes ou cancrelats avec de l'alcool, et l'on demande à l'esprit d'Hahnemann de vouloir bien dire avec quelle substance médicamenteuse celle-là a le plus d'analogie.

R. Je ne puis vous renseigner sans permission.

D. Pourquoi y a-t-il tant de rapports entre les enseignements du Christ et ceux des esprits supérieurs qui veulent bien se communiquer à nous? Le Christ était donc bien le pur esprit de vérité, de justice, de bonté, fait chair pour notre amélioration et notre avancement. (A chaque mot de cette phrase l'esprit frappe un coup affirmatif.)

R. L'esprit de Dieu était tout entier en Jésus-Christ, et il y résidait d'autant plus que le mal n'avait jamais pénétré son cœur; il ne pouvait donc prêcher que la morale la plus pure, puisqu'elle était divine.

D. Ai-je tort de croire que la race juive a été l'objet de faveurs célestes toutes particulières?

R. En quoi trouves-tu que la race juive a été privilégiée? est-ce parce que Jésus descend d'elle?

D. D'abord pour cette raison, et puis parce qu'elle a eu Moïse et les autres prophètes pour la guider.

R. C'est, en effet, celle qui, par ses lois et par ses coutumes, se rapprochait le plus de Dieu, à

l'époque de la venue du Sauveur. Depuis, cette race est devenue bien ingrate, car elle s'obstine à attendre le Messie promis, et se refuse de reconnaître Jésus. Aussi Dieu lui a retiré ses faveurs, et, au lieu d'être la race la plus éclairée, c'est la moins avancée, comme toutes celles où la nouvelle parole de vie n'a pas été entendue.

L'esprit d'Hahnemann étant parti, on le rappelle pour le prier de faire devenir son ami médium.

R. Je reviens vers vous avec plaisir, amis, car les sentiments qui vous animent sont tous de charité et d'amour pour Dieu. Je ne puis te promettre de te rendre médium, ce n'est pas en mon pouvoir; mais il y a près de toi de très-bons esprits; ils sont disposés à développer en toi cette faculté. Pour ma part, je viendrai à ton aide chaque fois qu'il me sera possible, et ton appel me trouvera disposé à te prêter mon concours pour le soulagement de l'humanité et l'avancement de la science médicale et la gloire de Dieu.

Au revoir, bonne santé à tous ici et à tous ceux qui sont au loin. Ne négligez pas, chers amis, le service de Dieu.

8 FÉVRIER 1862.

C'est l'esprit de Rodrigue qui bat la prière et qui se nomme.

D. Que fait Jolimont?

R. Il a une mission dans sa famille.

D. Doit-il se réincarner.

R. Oui.

D. A-t-il besoin de prières?

R. Oui.

D. Viendra-t-il me visiter?

R. Oui.

On remercie Rodrigue de la complaisance avec laquelle il se prête à nous être utile, et on le prie d'aller chercher Hahnemann. Celui-ci étant venu, on lui adresse ces paroles :

— Salut, ami, et sois toujours le bienvenu !

Ta présence et tes communications nous sont si profitables et si précieuses, que nous t'évoquons souvent, au risque même de te devenir importuns. Tu voudras bien nous excuser, n'est-ce pas, ami, en voyant combien nous t'aimons et combien l'intention qui nous porte à t'interroger est louable. Pour mon compte, je serais bien privé si tu me refusais ton bienveillant concours. Cependant, nous ne voudrions pas, en quoi que ce soit, t'entraîner à retarder ton avancement céleste; les vœux et les prières de notre cœur tendent, au contraire, à ce que tu mérites et obtiennes au plus tôt ce bonheur suprême auquel tu aspiras. Si donc, dans nos demandes, nous te paraissons trop indiscrets, dis-nous-le vertement : notre seul but est d'apprendre ce qui nous est utile et de faire le bien sans nuire à personne. Nous avons à te poser plusieurs questions ; veuille bien y répondre, si Dieu te le permet. Nous les avons un peu étendues, pour mieux expliquer nos pensées et pour abrégéer tes réponses.

(Pendant toutes ces paroles, l'esprit d'Hahnemann battait la prière.)

D. Dans les questions que je t'ai adressées et qui ont provoqué la révélation d'une partie de ta vie céleste, je t'ai demandé quels étaient les esprits connus de nous avec lesquels tu étais en rapport et en équivalence. Tu ne nous as pas répondu sur ce point. Es-tu avec quelques-uns de ces esprits : Fourrier le phalanstérien, Chateaubriand, Racine, Humboldt, Lamennais, J.-J. Rousseau, Jobard, Broussais, Buffon, Hippocrate, Vincent de Paul, Affre, Lacordaire, Platon, Socrate, etc.? Ta réponse pourra nous faire apprécier la conduite des hommes qui ne sont plus, et régler en conséquence la nôtre.

R. Chers amis, pour venir près de vous, j'ai quitté un enfant malade et une mère éplorée; que votre première action soit une prière! Ma position d'esprit ayant des devoirs à remplir pour achever d'être digne d'arriver près de Dieu, me met en rapport avec presque tous les esprits; plusieurs

même suivent, comme je le fais, les mêmes familles, car ils inspirent à chacun ce qui... (Il garde le silence et ne veut plus continuer sur ce sujet.)

D. Un de tes anciens clients et bons disciples, le docteur L..., à qui j'ai fait part de ta communication relative à ta vie céleste, prenant à la lettre le mot *repos*, employé dans cette communication, combat l'idée d'un repos absolu au sein de Dieu. Il croit que ce repos ne doit pas être inactif, comme nous l'entendons ici-bas. Nous pensons que tu voulais dire *bonheur, félicité suprême*, et que si tu as employé le mot *repos*, c'est par opposition aux peines et aux fatigues que demande la perfection, et pour nous donner en quelque sorte un encouragement matériel dans la poursuite du bien. Juges-tu nécessaire de nous fournir quelques mots d'explication sur ce point?

R. Tes pensées sont très-justes. Nous ne pouvons nous servir que d'un langage figuré; vous ne

comprendriez pas si nous vous racontions les choses du monde invisible telles qu'elles nous impressionnent. Le repos n'existe pas ici, car Dieu ne se repose jamais ; de même ses enfants travaillent sans cesse. Mais il y a une grande différence d'occupations, de celles qui sont obligatoires pour accomplir notre mission, ou de celles qu'une fois arrivés à la gloire, nous entreprenons dans le but de ramener des âmes à Dieu, et par amour pour nos semblables. Vincent de Paul, par exemple, a sollicité la faveur de continuer encore la recherche des brebis égarées, tout comme sur la terre ; pourtant cet esprit avait rempli sa tâche ; et, comme son amour pour Dieu est infini, il ne se reposera que quand il n'y aura plus de pécheurs sur la terre... Amis, je ne sais si je me fais comprendre ; je tâche de vous développer tous nos mystères, toujours et autant que Dieu le permet.

D. As-tu la permission de me dire à quelle substance médicamenteuse peut être assimilée celle

de ces insectes que je t'ai exhibés l'autre jour ?

R. Non.

D. Pourquoi ?

R. Parce que Dieu veut que vous travailliez.

D. Tu as bien voulu me promettre, cher ami, que toutes les fois que je t'évoquerai dans un but louable, tu ne feras pas défaut à mon appel ; je t'en remercie bien sincèrement. Or, quand je suis auprès d'une personne gravement malade, et qu'ayant à choisir le médicament qui peut lui être favorable, je t'évoque, je t'appelle à mon aide, la pensée de mon cœur arrive donc jusqu'à toi ? — R. Oui. — Et je puis être certain que tu viens près de moi m'instruire ? — R. Oui. — Me fortifier ? — Oui. — M'inspirer ce qu'il faut que je fasse ? — Oui. — Mais, d'un autre côté, — excuse ma contradiction et ma faiblesse, — mes idées quelquefois se combattent, et je n'ai rien alors qui me dît ostensiblement si j'ai bien ou mal choisi mon remède. Puis-je mériter que tu m'indiques par un signe quelconque quand Dieu

permet de rétablir le malade, et quand j'agis bien ou mal?

R. Dieu, je l'espère, me permettra de plus en plus de venir à ton aide. Rends-toi digne de ses bontés et je te guiderai. Pour le moment, borne-toi à m'appeler, en élevant ton cœur vers Dieu. Je lui porterai tes supplications; et, si je suis écouté, je poserai ta main sur le remède favorable.

D. Je t'annonce avec bonheur que, grâce à tes conseils, la jeune fille atteinte d'hystérie, pour laquelle je t'ai consulté, le 10 janvier dernier, se porte mieux; maintenant elle est à Asnières, où elle respire un air meilleur. La jeune enfant de neuf ans, affectée de la fièvre typhoïde, est rétablie aussi par le traitement homœopathique. On en est émerveillé. Il en est de même d'un autre enfant atteint de la scarlatine, et d'un jeune homme attaqué d'une maladie de consommation. Mais mes efforts ne paraissent pas aussi heureux auprès de la femme hydropique de la rue, etc.

Elle semblait aller mieux, mais ce mieux n'a pas continué.

Il est bon de dire aussi qu'il y a longtemps que cette pauvre femme est malade. Sa maladie a commencé par une affection du cœur, puis est survenue l'hydropisie. Elle était traitée par l'allopathie, jusqu'au moment où, perdant tout espoir, on s'est adressé à moi.

Depuis deux jours, je suis revenu à mét. alb.; la nuit dernière a été plus tranquille, et le sommeil aussi meilleur. On dit que c'est une femme bonne, charitable, sa famille paraît beaucoup l'aimer. Si donc elle a quelques mérites aux yeux de Dieu, et si son rétablissement, je ne dis pas complet, à cause de l'affection organique, mais momentané, peut servir à l'extension de la nouvelle médecine et à la gloire de notre Père céleste, indique-moi, je t'en prie, ce que je dois faire. J'ai été tenté de lui administrer une mixture que j'ai vu réussir dans un cas à peu près identique; mais, d'une part, la crainte de fatiguer la ma-

lade, et de l'autre, l'aversion de sortir d'un système que je reconnais vrai, m'ont empêché jusqu'ici de mettre en usage ce remède composé. A cet égard, j'ai à te faire aussi une question. Le principe, établi par toi, qui tend à rejeter les mélanges de médicaments, est un principe excellent, en ce sens qu'il nous porte à étudier les effets de chaque médicament en particulier, et nous garantit contre les errements du passé; car les médicaments mélangés, ou se neutralisent entre eux, ou forment des composés dont on ne peut pas toujours connaître la portée dans l'organisme. Cependant un composé de remèdes dont les bons effets ont été reconnus par une longue expérience, n'est-il pas digne de considération? Seulement resterait à savoir si c'est tout le composé qui possède la vertu spécifique, ou si ce n'est qu'un seul des médicaments réunis qui agit spécifiquement et rétablit le malade. — On donne le détail de la mixture, puis l'esprit répond :

Outre le cœur gravement affecté, il y a aussi

plusieurs organes atteints ; ce que tu appelles mixture peut, par conséquent, lui être utile, puisque chaque médicament frappera chaque partie affectée ; mais elle n'est pas forte, la pauvre femme, et tes doses, réunies ainsi, doivent être minimales ; je la trouve bien malade. Va, ami, Dieu nous aidera !

D. Je t'ai posé l'autre jour, cher ami, une question sur la race juive, à laquelle tu as répondu de la manière la plus orthodoxe comme la plus complète.

Veux-tu me permettre de t'en poser une autre sur la race noire, pas la race noire asiatico-indienne, mais la race noire dont les différentes tribus peuplent l'Afrique, ainsi que la plupart des îles de l'Océanie ; dont les cheveux, les traits, comme la couleur et l'intelligence diffèrent généralement de ceux des autres races, et de laquelle je descends moi-même en partie, car je suis ce qu'on appelle métis ou mulâtre, tenant de la race noire de l'indienne et de la blanche à la fois.

Beaucoup pensent que c'est une race tout à fait à part et déshéritée. Des prélats mêmes, pour soutenir le fait de son asservissement, ont dit et écrit que c'étaient les descendants de Cham, maudit par son père, et que c'est pour cela qu'ils étaient noirs, laids, ignorants, sauvages, poursuivis par la colère céleste et indignes de tout autre position que celle d'être les esclaves des autres. Pour moi, j'ai pensé que, si la terre a été une masse incandescente, et si plus tard l'homme est né aux abords des montagnes, à mesure que l'écorce terrestre se refroidissait et devenait propre à son existence, le nègre a dû naître le dernier, puisque c'est l'Afrique qui est la contrée la plus chaude de la terre, et où l'on voit encore des arbres et des animaux disparus des autres contrées où ils existaient autrefois. Or, né dans un climat brûlant, et venu le dernier dans ce monde, il n'est pas étonnant que l'Africain soit noir et qu'il soit encore dans l'ignorance et la barbarie, comme l'ont été les autres races.

Aie la bonté de nous éclairer sur ce point; c'est-à-dire sur l'origine des noirs, sur la cause de leur état d'ignorance et d'infériorité et sur leur perfectibilité.

R. Ceci est une question grave et qui demande du temps pour la résoudre. Qu'il te suffise, pour ce soir, de savoir qu'en effet toute la différence provient du climat; car les hommes sont les mêmes, et n'ont de différence que la peau : ils sont, à part cela, organisés de la même manière.

DU 15 FÉVRIER 1862.

Sur notre évocation, l'esprit d'Hahnemann se fait connaître. On lui adresse ces paroles :

Très-cher ami, la dernière fois que nous avons eu la faveur d'être en communication avec toi, nous t'avons distrait d'une occupation bien sainte, et nous t'avons en outre retenu longtemps près de nous. Cependant avec quelle bonté n'as-tu pas

répondu à toutes nos fatigantes questions ! En te remerciant aujourd'hui, nous te prions de nous continuer ta bienveillance et de pardonner à notre égoïsme ; nous avons tant de plaisir à te savoir près de nous et à recueillir tes enseignements, que nous oublions le temps qui passe et toutes les exigences de la mission que tu as à remplir.

D. Comment se porte l'enfant malade que tu as quitté l'autre jour pour répondre à notre appel ?

R. Grâce à vos prières et à celles de bonnes âmes, Dieu a eu pitié de la douleur de la mère, et j'ai la joie de la voir remercier du fond de son cœur la bonté divine qui lui a laissé son trésor.

D. Tu dois savoir que la femme hydropique pour laquelle je t'ai consulté, a rendu, il y a quelques jours, son âme à Dieu ?

R. Nous ne pouvons pas, amis, vous prévenir quand il n'y a plus d'espoir ; pourtant nos répon-

ses doivent vous le faire comprendre. Je voyais bien que cette pauvre femme allait venir parmi nous. Priez pour elle !

D. Beaucoup de personnes disent ceci : L'homœopathie n'est employée que par certaines gens ; les plus hauts personnages, les princes de la science la rejettent comme une imposture : si elle était, comme vous le prétendez, une vérité, pourquoi la répudieraient-ils ? Nous ne voyons pas quel est leur intérêt à se complaire dans l'erreur, eux qui aiment la science et auxquels on ne saurait refuser aussi la conscience et le bon sens ?

R. Ne vois-tu pas tous les jours les plus grandes vérités rejetées tout d'abord par ceux-là mêmes qui devraient en être les propagateurs ? Voilà justement ce qui retarde les progrès de l'homœopathie, c'est qu'il n'y a guère que la classe pauvre qui consente à se laisser traiter simplement ; ce qui est encore une plus grande difficulté pour nous, c'est que cette classe a des

habitudes et suit un régime tout à fait contraires à nos médicaments. La société ne nous tient pas compte de toutes ces difficultés ; il lui faut des miracles quand même ; et lorsque nous sommes parvenus à triompher, on dit : *C'est la nature ! que pourrait faire un petit grain de sucre ? Puis, c'est-il la peine d'en parler ? ce n'est qu'un malheureux !* Il nous faut cent voix de pauvres pour qu'on entende que nous sommes susceptibles de faire du bien, tandis qu'un seul riche produirait cent fois plus d'effet. Ceci a causé mon désespoir pendant les années que j'ai passées sur la terre, et cette horrible injustice me mettait en colère. Ne suivez pas mon exemple ; donnez au contraire celui de la sagesse et de la modération..... Notre cause n'est pas encore près de triompher de ses ennemis, mais vous êtes appelés à lui faire faire un pas immense, et plus on cherchera à enrayer sa marche, et plus vite son triomphe éclatera.

D. Voici quelques questions auxquelles nous

te prions de répondre simplement par oui et par non, afin de tout abréger.

La terre au commencement était-elle une masse incandescente ?

R. Oui et non.

D. Peux-tu t'expliquer ?

R. Non.

D. Est-elle une agrégation de molécules réunies par une force quelconque ?

Pas de réponse.

D. Toutes les races d'hommes des différentes parties de la terre sont-elles nées de la même souche ?

R. Non.

D. Les premiers couples humains sont-ils venus au monde tout adultes et virils ?

R. Oui.

D. Les différentes langues parlées ont-elles plusieurs origines ?

R. Oui.

D. Y a-t-il eu une langue toute faite, toute sa-

vante, telles que la sanscrite, la chinoise, la grecque, l'hébraïque, venue avec l'homme et à lui donnée par Dieu sans travail ?

R. Non.

D. La race noire est-elle venue après les autres ?

R. Oui.

D. Cet état d'ignorance et d'infériorité intellectuelle où elle se trouve en Afrique se modifiera-t-il après un certain temps d'épreuves ?

R. Oui.

D. Sera-t-elle civilisée ?

R. Oui.

D. Sera-t-elle affranchie de son esclavage ?

R. Oui.

D. Juges-tu nécessaire d'ajouter quelques mots d'explication sur ces points ?

R. Non.

D. Parmi les maladies qui affligent l'espèce humaine, il en est qui présentent des phénomènes tellement étranges, qu'on a été porté à y attacher une idée religieuse. De ce nombre se trou-

vent les différentes névroses, et c'est ainsi qu'on a nommé la chorée *danse de Saint-Guy*; l'épilepsie, *maladie sacrée, mal saint, mal divin*, etc. Veux-tu avoir la bonté de nous éclairer sur ces maladies?

R. Il y a un grand nombre de maladies dont la cause vous est inconnue; il y en a beaucoup qui sont en effet causées par une possession d'esprit : votre savoir en ce cas devient impuissant. Pourtant, maintenant que vous voilà prévenus, vous arriverez facilement à distinguer ce genre de maladie. Vous savez bien que Jésus-Christ chassait les démons et qu'à l'instant même les malades étaient guéris; souvent même les esprits passaient dans d'autres corps.

D. Deux esprits peuvent-ils être dans le même corps?

R. Non. L'un obsède l'autre.

D. Certaines chorées, éclampsies, hystéries, épilepsies et folies proviennent donc de cette cause?

R. Oui.

D. Quel traitement faut-il faire ?

R. Prier.

DU 22 FÉVRIER 1862.

Les esprits qui se présentent sont :

Louis,

Auguste,

Emile;

On prie un de ces esprits de vouloir bien dire s'il y a des jours néfastes ?

R. Certainement qu'il y a des jours et même des heures néfastes ; ceci dépend des esprits brouillons qui se rapprochent de vous à époques fixes. Pour toi, c'est le vendredi ; pour d'autres, c'est un autre jour.

D. Ces esprits s'attachent-ils à vous selon le jour et l'heure de la naissance ?

R. Oui.

D. On peut les conjurer en priant, n'est-ce pas ?

R. Oui ; de même qu'il y a de bons esprits qui vous sont attachés et qui souvent pallient le mal que vous feraient les mauvais. Vous pourriez conjurer le mal ; mais vous y portez toujours trop d'attention, et, par ce fait, vous attirez à vous les esprits qui ont besoin de prières.

On évoque l'esprit d'Hahnemann, qui répond bientôt à l'appel :

Cher ami, lui dit-on, nous allons de nouveau mettre à contribution les ineffables trésors que tu possèdes ; et, comme nos demandes te sont faites dans le but de nous instruire et en vue de la gloire de Dieu et du bien de l'humanité, nous avons toute raison de croire que tu voudras bien les accueillir et y répondre avec cette bonté à laquelle tu nous as habitués.

D. En relisant la réponse que tu nous as faite précédemment, au sujet de l'opposition que rencontre, dans la société, la médecine homœopa-

thique, nous avons cru y remarquer une lacune, laissée par toi, soit à dessein, soit par manque de temps, et nous aurions désiré qu'elle fût remplie. (Ici l'esprit interrompt.)

R. Je sais, ami, que j'aurais dû, d'abord, te dire que la plus grande difficulté, dans l'adoption de l'homœopathie, viendra des médecins qui, certainement, abandonneront difficilement leurs idées quelquefois remplies d'erreurs; mais n'importe, ils ont goûté ces erreurs avec les études de la faculté, et pour rien ils n'accorderont à ...

(L'esprit garde un moment le silence, puis il reprend) :

« Mon ami, la première fois que je suis venu vers toi, j'ai été un peu violent contre les allopathes¹, c'est pour cela que je n'en ai rien dit depuis; car, sans vouloir vous affliger, j'ai été puni de mon emportement; tout à l'heure encore j'allais m'oublier aussi. Pardonnez-moi, je vous prie; remplissez vous-même la lacune que j'ai

¹ Voir p. 72.

laissée. Mais soyez indulgents; il y a d'excellentes choses dans l'allopathie et de parfaits honnêtes hommes qui la pratiquent. Avec le temps et la grâce de Dieu, ils arriveront tous à comprendre que la science médicale est un sacerdoce et non un métier et qu'il faut rechercher le vrai par amour seul de l'humanité.

Après ces paroles, nous avons cru devoir anéantir ce qui avait été écrit, pour combler la lacune en question.

D. A la fin de ta communication sur les maladies causées par une possession ou obsession d'esprit, nous avons été si impressionnés de ce que tu nous apprenais, qu'il y a eu parmi nous distraction, conversation et interruption. Aie donc la bonté, ami, de revenir sur ce point si important pour nous, et de compléter ta réponse, s'il y a lieu. Je la relis...

Est-ce possession ou obsession, c'est-à-dire le fait d'un esprit malheureux qui s'attache à un autre et occasionne la maladie ?

R. C'est cela.

D. Cette obsession est-elle due à un vice corporel ou à un défaut de l'esprit du patient?

R. ▲ un défaut de l'esprit.

D. Est-ce l'esprit qui fait le moule du corps, ou bien est-ce celui-ci qui l'emprisonne, le limite, et fait ses qualités bonnes ou mauvaises?

R. C'est l'esprit qui moule; où serait la culpabilité de l'esprit si c'était l'inverse, s'il était obligé d'obéir à la matière?

D. Plus une personne possède telle complexion plutôt que telle autre, plus aussi n'est-elle pas disposée à ces sortes d'obsessions?

R. Oui.

D. De même aussi qu'à être médium?

R. Oui.

D. La faculté médianimique tiendrait donc pour ainsi dire à un état morbide?

R. Oui.

D. Par quoi peut-on distinguer une maladie d'obsession de celle qui ne l'est pas?

R. Par l'intermittence du mal qu'éprouve le malade. En général, un organe affecté n'a pas d'absence complète de douleur, tandis que l'esprit obsédé a des intervalles quelquefois très-long^s¹.

D. Y a-t-il des maladies de l'âme comme celles du corps ?

R. Ce ne sont pas des maladies, ce sont des défauts, des aberrations, des souffrances morales.

D. Nous avons remarqué que les défauts, comme les qualités de l'esprit et du corps, sont, à peu d'exceptions près, héréditaires dans les familles. — R. C'est vrai.

D. Cette loi ne régit pas seulement l'espèce humaine, mais aussi tous les êtres, plantes et animaux, qui ont la faculté de se reproduire sur la terre. — R. C'est vrai.

D. Ainsi le corps et l'esprit de l'enfant héritent des vices et des vertus de ses parents ?

¹ Nous tâcherons plus tard d'élucider cette importante question, de même que celle où la science matérialiste ne voit que des hallucinations.

R. Oui.

D. L'esprit suivrait donc les mêmes phases de reproduction et d'hérédité que le corps?

R. Oui.

D. Et il serait procréé ou conçu pour et avec le corps?

R. Non..

D. Comment expliquer le système de la réincarnation qui dit que l'esprit vient prendre possession du corps à la naissance de celui-ci?

R. La réincarnation est positive. Mais beaucoup d'esprits ne doivent pas revenir...

Ce que tu viens de dire concernant l'hérédité est plein de justesse d'observation; mais également vous avez dû remarquer qu'un grand nombre d'enfants n'ont hérité de rien de leurs parents.

Il y a une foule de points qui resteront toujours obscurs pour vous, parce que nous ne pouvons vous faire connaître bien des choses qui appartiennent à Dieu, et de même nous ne pouvons souvent nous faire comprendre.

Par exemple, c'est presque toujours la même famille qui se réincarne successivement ; cela donne un peu de jour à votre hérédité ; comme aussi l'esprit, avant de rentrer dans un corps, reste près de la famille, quelquefois un temps très-long, et il a comme un reflet de toutes les sensations et impressions des divers membres qui ont composé cette famille, lesquelles se développent quand il prend corps.

D. Dans la conception l'esprit agit-il ?

R. Non, comme vous pourriez l'entendre.

D. C'est la matière qui procréé la matière ?

R. Oui.

D. C'est la vie animale ?

R. Oui.

D. A quel moment l'esprit prend-il possession du corps ?

R. Au moment de la naissance.

D. Pas auparavant, pendant qu'il est dans le sein de la mère ?

R. Non.

D. Dieu a-t-il fixé d'avance le moment où une personne doit mourir?

R. Non.

D. Alors ce moment n'a rien d'absolu ; il peut être avancé ou retardé, selon notre conduite, nos prières et les vues de Dieu?

R. Assurément !

DU 1^{er} MARS 1862.

A l'excellent esprit d'Hahnemann.

Cher ami, si tu lis dans nos cœurs, tu dois être heureux de ces émotions de bonheur que nous éprouvons chaque fois que tu nous dévoiles une vérité, comme chaque fois que tu nous débarrasses d'un doute. Nous n'avons pas à faire ton éloge ; mais, si tu as été puni d'un emportement causé par nous, Dieu, qui est la justice même, voudra bien, nous le pensons, te tenir

compte également de tout le bien que tu nous fais, en venant ainsi répondre à nos questions et t'appliquer à nous instruire. Nous le prions donc, avec autant de respect que d'amour et de reconnaissance, de daigner jeter un regard paternel sur ton avancement, tes intentions et les nôtres, et te permettre de nous continuer la faveur des bonnes grâces dont tu nous a rendus l'objet jusqu'ici; et, comme d'après la parole sainte, *plus on a, plus il accorde*, nous espérons que plus nous aurons de vérités acquises et de désir d'en acquérir, plus aussi il te donnera le pouvoir d'augmenter le rayon de nos faibles lumières.

Plus éclairés, nous avons abandonné l'idée de combler la lacune laissée par toi dans ta réponse, au sujet des difficultés que rencontre l'homœopathie dans le monde, et cela grâce à tes conseils, d'autant que nous aimons à reconnaître que c'est au moral comme au physique, par la voie de la douceur et des atténuations, si je puis m'exprimer ainsi, que tes disciples sont appelés

à faire accepter les bienfaits de ta doctrine et à dompter le mal.

Nous avons plusieurs nouvelles questions à t'adresser. Si tu veux répondre quelque chose au sujet de ce que je viens de dire et que tu veuilles te servir de la main du médium pour aller plus vite, tu pourras ensuite rectifier et confirmer, par des coups frappés, ce qui aura été écrit. Le veux-tu ?

R. Non.

D. Par des coups frappés ?

R. Oui. — « J'approuve ce que tu viens de me communiquer. Reste toujours, ami, dans le système de la modération ; c'est, en effet, le moyen qui réussit le mieux et que Jésus-Christ a prêché, sa vie entière, en sublimes paroles comme en actions. »

D. Voici l'objection que j'ai entendu faire : Vous avez donc toujours les esprits à votre disposition ? Vous les appelez, vous les questionnez, quand il vous plaît, et ils vous répondent

et vous obéissent ; ils sont donc vos esclaves ?

Voici la réponse qui m'est venue à l'idée : —
Otez, s'il vous platt, de votre esprit, le chevron de l'orgueil, et cette objection, qui n'a pas d'autre base, tombera aussitôt d'elle-même.

En effet, si l'esprit que nous appelons, pensait comme vous et se disait : « Qu'ai-je besoin de quitter ma haute sphère et de me déranger de mes nobles occupations, pour me confondre avec ces êtres infimes de la terre, et répondre à leurs questions aussi oiseuses qu'indifférentes pour moi ? » Assurément, se disant cela, il ne viendrait pas à notre appel ; mais il pêcherait doublement, d'abord par orgueil, et puis par manque de charité ; tandis que l'esprit qu'on évoque pense autrement et doit se dire : « Ces pauvres humains m'appellent, ils souffrent, ils ont besoin de progresser, hélas ! j'ai été comme eux ; ils peuvent être ennuyeux, indiscrets, exigeants même, mais ils désirent le bien, la lumière, je puis leur être utile et les instruire, je dois m'y prêter. » Alors,

il est tout simple qu'il vienne à notre appel et réponde à nos questions. Il est d'autant plus bienveillant qu'il nous aime et qu'il est élevé et méritant. Quand nos demandes sont inconvenantes, il ne s'y prête pas ; et, s'il y en a qui y répondent, c'est qu'ils sont malheureux. Dieu est-il notre esclave, quand nous nous écrions : « Mon Dieu ! écoutez ma prière ! » et qu'il y condescend ?

L'esprit bat la prière, puis répond ceci :

« Vous êtes parfaitement dans le vrai et j'ai peu de choses à ajouter. Nous ne sommes nullement vos esclaves ; nous venons souvent à votre appel, mais non pas toujours ; et, nous vous l'avons dit, plusieurs d'entre nous ont accepté et même choisi la mission de vous faire suivre la route du bien. Dieu, dans son amour infini pour vous, vous a encore donné nos avertissements, afin de réveiller dans vos cœurs les liens qui se rattachent à sa divinité. »

D. Aie la bonté de nous dire pour notre instruction quel est le genre de punition dont tu

as été affecté, pour ce que tu appelles ton *empor-
tement* ?

R. J'ai le bonheur d'approcher Dieu ; mais s'il m'arrive de commettre une faute, je suis privé de ce bonheur pendant un certain temps, et mon avancement est retardé. Vous comprendrez facilement ce que je vous dis. Dieu, étant la perfection même, ne peut être approché par la plus légère faute.

D. Peut-on cacher la vérité alors qu'elle peut nuire à une personne, sans aucun avantage pour d'autres ?

R. Oui.

D. Peut-on la remplacer par un prétexte, c'est-à-dire par un déguisement quelconque, dans l'intérêt d'autrui, ou dans le sien propre, quand ce déguisement ne porte préjudice à quiconque ?

R. Oui.

D. Puisque c'est toujours la même famille qui se réincarne successivement, il peut donc arriver que l'enfant qu'on abandonne à toutes les épreu-

ves de la misère possède en soi l'esprit réincarné de l'un de nos aïeux de qui nous tenons peut-être aussi fortune et considération.

R. Oui.

D. Si nous ne nous sommes pas trompés, certains esprits suivraient donc de préférence certaines personnes et familles, plutôt que telles autres, et cela à cause de leur ressemblance et de leur conformité de caractère ?

R. Oui.

D. A notre demande, si c'est la matière qui procrée et reproduit la matière, tu nous as répondu : Oui. Mais dans le rapprochement qui fait la reproduction, dans cet acte qui remue si fortement nos sentiments, l'esprit reste-t-il inactif ? S'il est absorbé ou dominé par la matière agissant seule, à qui attribuer alors les pensées et les sentiments ? Quand le bras, poussé par la colère, frappe et tue, c'est l'esprit qui est coupable. Sans doute, dans certaines fonctions animales, il peut rester indépendant de la matière, mais il y préside pres-

que toujours, et si, dans l'acte de la reproduction, c'est la matière qui procrée, du moins l'esprit y prend une part quelconque. Voilà notre pensée, cher ami, nous te l'avons développée avec franchise pour que tu veuilles bien nous éclairer.

R. Certainement que l'esprit prend part à toutes vos actions. Quelquefois c'est lui qui domine la matière; d'autres fois, au contraire, la matière domine l'esprit, tel que dans l'acte de la génération. L'esprit, en ce cas, prête son concours avec satisfaction, puisque la matière doit former une réincarnation.

Le docteur Ol..... fait observer que si c'est l'esprit qui moule la matière, il doit aussi mouler le corps de l'enfant, et cette idée semble faire contradiction avec d'autres.

On répond que la matière ayant un germe et des attributs spéciaux, procrée, et l'esprit y donnant son concours, d'autant qu'il s'agit d'une réincarnation, il en résulte que l'enfant se forme et tient des deux à la fois. A sa naissance, un es-

prit destiné et analogue à lui prend possession de son corps, développe ses organes et ses facultés et progresse ainsi.

D. Ce qu'on appelle l'*œuvre de chair* est-il dans la même catégorie que les autres besoins de la vie animale, c'est-à-dire pas plus répréhensible que le boire, le manger, etc.

R. Dieu vous a donné le droit d'user de toutes vos facultés, mais non d'en abuser. L'abus conduit aux vices et quelquefois aux crimes : c'est en ce sens que l'Eglise a mis des conditions à l'œuvre de chair.

D. La définition qu'a faite l'Eglise du péché ou du mal est-elle juste ?

R. Oui.

D. Nous venons de relire une partie de la vie de Vincent de Paul. Nous avons été confondus de nos faiblesses autant que remplis d'admiration en présence de cette charité, de cette humilité et de cette résignation qu'il a montrées pendant sa vie terrestre. Nous comprenons aussi son élévation

au sein de Dieu et nous croyons que tu dois être souvent en rapport avec lui ; — qu'il t'aide, eu égard à la mission que tu as à remplir auprès de ceux qui souffrent, qui doutent de la bonté divine, et qui ont besoin de consolation.

R. Quelle grandeur céleste et quelle humilité terrestre ! Dieu avait mis en lui toutes ses complaisances, et, à l'exemple de Jésus, il s'est élevé par des douleurs et des souffrances ! Réjouissez-vous, car encore son amour pour vous n'est pas épuisé ; il vient souvent souffler à vos âmes l'amour pour Dieu, la charité envers vos semblables et un vif désir d'arriver à la perfection. Le plus petit de vos efforts est bien apprécié par lui, et Dieu y accorde une grande valeur présenté par son zélé serviteur. Pour moi, j'ai le bonheur de me trouver souvent avec lui ; il veut bien m'aider à gravir les degrés qui me séparent du séjour divin. Il est aussi avec moi quand je suis impuissant à soulager ou à ramener au bien ; enfin sa bonté est inépuisable, et les pouvoirs que Dieu lui donne

sont immenses. Adressez-vous à lui dans vos besoins et surtout dans vos afflictions ; il a toujours conservé sa mission, celle d'adoucir et de calmer les maux qui vous affligent... Je suis obligé de vous quitter...

Etant revenu, il dicte ceci :

« Veuillez prier Dieu avec moi pour une personne de ma famille à laquelle il est arrivé un accident. »

Après avoir rempli ce désir, on continue les questions.

D. La règle établie par toi pour le choix des médicaments est-elle sans exception ; c'est-à-dire que toute substance médicamenteuse qui, donnée à fortes doses, occasionne une affection quelconque, est-elle toujours celle qu'on doit choisir et donner à faibles doses, pour combattre une affection semblable ?

R. Il y a beaucoup de cas où ma déduction se trouve fautive. Toute nouvelle découverte est appelée à progresser ; et se poser tout d'abord

comme infaillible est une grave erreur que j'apprécie, à présent que je suis dépouillé de l'orgueil qui s'attache à la nature de l'homme.

D. Quelle est la nature de la maladie ? Est-elle grossière, palpable, ou bien est-ce comme tu le croyais, étant sur la terre, un agent invisible que nous ne pouvons reconnaître que par ses effets apparents et ses symptômes ?

R. Veux-tu bien préciser ta pensée ? (Remarquons alors que c'est une question fort complexe, on la renvoie à un autre moment ¹.)

D. Comment agissent les spécifiques ? Est-ce en absorbant la maladie et en calmant la nature, ou bien est-ce en excitant celle-ci et en la portant à se défaire de la maladie ?

R. Le spécifique donné agit en endormant le mal, si je puis m'exprimer ainsi, mais il ne le détruit pas ; la preuve, c'est qu'un mal a de la tendance à revenir constamment.

D. Je me suis peut-être mal expliqué ; je

¹ Elle a été depuis expliquée page 54.

veux dire : comment les remèdes guérissent-ils ?

R. Quand un organe est malade, et que vous parvenez à trouver le remède qui lui est nécessaire, voici ce qui arrive : l'organe absorbe par la circulation le médicament, lequel médicament neutralise le mal sans le détruire, je vous le répète.

DU 5 MARS 1862.

A notre excellent ami.

Cher ami, de nouveau nous bénissons ta présence, et nous en remercions Dieu ! Permets-moi de te dire, avant toute autre chose, que ma femme qui t'aime beaucoup et qui est à Pétersbourg avec ma fille, doit venir me rejoindre ici dans quelques mois. Mais elle souffre de notre séparation ; elle perd patience et courage ; enfin elle est malade. Aie donc la bonté, mon cher ami, si, l'un de ces jours, tu trouves l'occasion de la visiter, de remonter son courage et de lui inspirer ce qu'elle doit

faire. Tu sais sa demeure à Pétersbourg (Russie).

R. Oui.

L'autre soir je n'avais pas bien compris tout d'abord le sens de tes dernières réponses. En y voyant les mots *endormir* et *neutraliser le mal*, si peu en harmonie avec ton style et tes idées terrestres, j'allais douter de toi. Pardonne-moi, je t'en prie, cher ami, cette pensée malheureuse. Hélas ! pauvres humains, nous sommes si souvent en butte à l'erreur et à la déception ! Mais cela m'a porté à réfléchir, et j'ai eu la satisfaction de reconnaître que, toujours le même, tu voulais nous mettre sur la voie de nouvelles appréciations. En effet, si tu as insisté deux fois sur ce que le remède ne guérit pas le mal, c'est que tu désirais nous faire comprendre qu'il y avait là quelque chose d'ignoré ou de mal compris de nous. Or le mal, non dans le cas de prévarication, de péché, a-t-il dans ta pensée la même signification que toute maladie, toute affection terrestre ?

L'esprit interrompt et répond : Oui.

Si nul remède ne peut le détruire, qu'est-il donc? Est-ce un agent unique ou sont-ce plusieurs? Est-ce un principe fluïdique, inerte ou vivace? Est-ce de l'essence de l'esprit? ou bien est-ce inné en la matière en vue de sa décomposition et de ses diverses transformations?

(Il interrompt et répond : Oui.)

Enfin, quoique le corps doive toujours périr par un mal quelconque, y a-t-il des maladies cependant qui, malgré leur existence constante dans la sphère où nous sommes, ne soient que passagères sur certains individus, et qui provenant ou de miasmes, ou de changements de température, ou d'accidents, puissent être dissipées par des remèdes sans lesquels elles deviendraient peut-être mortelles; comme par exemple les coups et blessures, les indigestions, les fluxions de poitrine, les congestions de sang et de bile, certaines fièvres, le choléra, la variole, etc.? Veuillez bien t'expliquer, cher ami, nous t'en prions!

R. Les maladies étant inhérentes à la matière,

le germe n'en est pas détruit par les médicaments. Souvent le mal qui existe à l'état latent n'attend qu'une petite circonstance pour se développer : par exemple l'air opposé à celui habituel, les aliments également changés, les habitudes qui ne seraient plus les mêmes ; tout enfin devient une cause de développement à une maladie. (Sur notre observation qu'il n'a pas répondu quant à ce qui regarde les maladies passagères et accidentelles, il dit :) Elles ne sont jamais détruites d'une manière absolue ; tout ce que vous devez chercher, c'est d'en arrêter l'accroissement. (Sur notre insistance il ajoute) : Je vois, mes amis, que vous avez de la peine à vous rendre à cette grande vérité, que vous n'avez pas le pouvoir de détruire le mal. Tout comme vous j'ai partagé la même erreur, et celui qui m'aurait dit ce que je vous révèle aurait été par moi très-mal accueilli. Je ne me plaindrai donc pas de votre résistance ; mais croyez-moi, ne vous obstinez plus. Que ceci jette du jour dans les maladies qui se présenteront à

vous ; si c'est un malade que vous ayez déjà traité, défiez-vous de l'ennemi que vous avez combattu, et qui revient sous d'autres formes ; si, au contraire, c'est un inconnu que vous avez à soigner, informez-vous scrupuleusement de ses maladies antérieures, de ses habitudes, même de ses inclinations morales, car il ne faut jamais perdre de vue l'esprit et quelquefois les esprits qui se mêlent du désordre, telles que l'obsession, la possession, toutes choses qui compliquent l'état du patient,

D. La première fois que tu nous as fait l'amitié d'entrer en communication avec nous, tu nous as dit : *Marchez ! la vérité est une ; Dieu veut le progrès, et votre ami guidera vos pas !...* Et nous avons marché avec bonheur, foi et résolution, soutenus par ces encourageantes paroles, de même que par l'expérience et les faits réitérés de chaque jour. Mais, dans la dernière séance, répondant à une de nos questions, probablement très-mal posée, tu es venu nous dire que, *dans beau-*

coup de cas, ta déduction médicale était fautive. Cette accusation tranchée, sans rien pour l'appuyer ou pour l'adoucir, a laissé dans notre esprit une sorte de vague et de tristesse. Tu le sais, cher ami, on est porté à tout prendre au pire, et beaucoup ne diront-ils pas que, si ta règle est hérissée d'exceptions, ce n'est plus une règle, et qu'il y en a de meilleures parmi celles qui courent le monde. Sans doute ta *déduction*, ainsi que tu l'appelles, n'est pas sans défauts, cela se comprend ; il n'y a rien de parfait ici-bas ; nous comprenons aussi que tu ne peux faire ton éloge, et que nos moyens sont trop restreints pour le libre cours de tes réponses ; mais tu peux nous dire en quoi cette déduction pêche, et s'il y a en médecine une règle moins erronée que la tienne. Et puis ta découverte ne t'appartient plus ; elle appartient à l'humanité, à tout le monde. Vraie, comme nous la croyons, si tu la sapes d'un côté, au moins nous te prions de l'étayer de l'autre, comme aussi de signaler ses qualités quand tu

dénonces ses défauts ; autrement nous sommes jetés dans le doute et nous voilà sans foi, sans boussole pour nous guider. Or, si nous nous mettons en face de deux systèmes tout opposés, que faut-il employer, par exemple, pour l'insomnie ? Est-ce de l'opium en nature, ou du café cru en dilution et d'autres semblables ? et de même, pour la brûlure, sont-ce des topiques froids, anodins, ou bien tout le contraire, c'est-à-dire de l'alcool chaud, du savon, de l'arsenic, de la chaux, de l'ortie, etc. ? Tu vois donc, cher ami, qu'il est nécessaire que tu nous précises quelque chose, et nous confirmes une règle. Ce que nous te prions de vouloir bien faire en toute liberté, et nous élevons notre cœur vers Dieu, pour qu'il daigne te le permettre, t'approuver et bénir en cette circonstance nos désirs comme nos intentions.

R. En vous disant que ma méthode n'était pas infaillible, je n'ai pas condamné le principe qui est très-vrai et appelé à devenir la règle universelle. C'est en ce sens que j'ai dit : *Marchez, la*

vérité est une ! Mais j'ai avoué aussi que j'avais été un peu trop exclusif, et que, sans altérer en rien l'essence de ma découverte, je pouvais adopter beaucoup de choses du vieux système ; car il y aurait de l'injustice à ne pas reconnaître que l'allopathie a guéri, sans en trop savoir, il est vrai, la véritable raison, bien avant que je misse au jour ma méthode. Je vous ai dit aussi : Ne soyez pas absolus. Prenez le bon partout où vous le trouverez. Mais ne vous désistez jamais de votre principe, car, je vous le répète, il est essentiellement vrai.

DU 14 MARS 1862.

Au même esprit.

Nous élevons notre pensée vers Dieu, et nous te remercions, cher ami, de tes marques constantes de bonté pour nous, te plaisant ainsi à venir à notre appel, et ne manquant jamais l'oc-

casion de nous instruire : témoin chacune de tes communications,

Nous sommes imbus maintenant de cette grande vérité contre laquelle on se roidit en vain, et que tu as bien voulu nous répéter, à savoir que le mal tient essentiellement à la matière, et ne saurait être détruit par aucun de nos remèdes.

De là découle cette conséquence que notre plus sûr bouclier vis-à-vis de lui, c'est, d'une part, la résignation à la loi divine, et de l'autre, une vie sage et réglée, qui calme et comprime ses tendances, et le retienne, autant que possible, dans son cercle d'état latent. Mais que cependant lorsqu'il s'agit de l'enrayer dans sa marche, comme il est enclin à se reproduire sans cesse, le médecin, permets-moi de répéter ta pensée, doit se défier de l'ennemi qu'il a déjà combattu, comme aussi, pour la même raison, il doit s'enquérir des maladies antérieures, tant physiques que morales, et pouvant venir d'obsessions d'esprit, de la personne qu'il traite pour la première fois. Puis,

enfin, quant à ce qui regarde la médication, la meilleure doctrine à suivre, sans cependant rejeter ce qu'il y a de bon dans les autres, est celle de l'homœopathie, parce qu'elle est vraie, et j'ajouterai, pour ma part, aussi parce qu'elle est douce, facile, commode, humanitaire, ne violentant pas la nature pour rétablir l'organisme, ménageant les forces, n'excitant pas les dégoûts, et abrégeant la maladie comme la convalescence des malades, et qu'en définitive son régime est rationnel et en parfaite harmonie avec les vues préventives de la santé.

As-tu quelque chose à nous dire ici ?

R. Non.

D. Tu t'es accusé, cher ami, d'avoir été trop exclusif dans ton système médical, et tu nous engages aussi à ne pas être absolus. Tu as parfaitement raison, car l'excès est toujours une cause de regret, et la sagesse, qui implique tant de qualités précieuses, est la meilleure de toutes les règles. Comme tu parais nous le faire entendre,

nous comprenons que les tisanes, les manulaves, les pédiluves, les bains locaux et généraux, les lavements, les lotions, les compresses, les cataplasmes, les gargarismes, les onguents, les emplâtres, les moxas, les cautères, les mixtures de médicaments, leur administration à fortes doses, les vomitifs, les purgatifs, les extirpations, les cautérisations, l'électrisation, les sangsues, même la saignée, enfin tous les moyens qui sont en usage aujourd'hui dans la médecine peuvent être dans certains cas mis à profit et bien employés ; mais ce caractère exclusif qui les réprouve de ta méthode a-t-il été défavorable à celle-ci et nui à la science et à l'humanité ? Je crois, au contraire, que sans son individualité tout exceptionnelle, ta doctrine eût eu de la peine à exister ; en proie aux abus de toute sorte, elle eût été défigurée et mise en lambeaux. Si tu avais ouvert la porte à une seule concession à l'ancienne, on s'en serait autorisé pour aller jusqu'à l'excès des moyens et à la confusion des règles. Bien souvent on aurait

été tenté d'employer, par exemple, une saignée, au lieu de quelques globules d'aconit ou d'arnica, ou bien un gargarisme caustique à un enfant, qui souvent l'avale, à la place d'une goutte de la dilution de belladone ou de toute autre dilution de substance indiquée homœopathiquement ; et cela par oubli de ta matière médicale, qu'on aurait trouvée trop ennuyeuse à étudier. Et, d'ailleurs, le résultat de tes découvertes n'a-t-il pas remplacé de la manière la plus heureuse cet arsenal de thérapeutique ancienne par un moyen unique, mais simple, direct, puissant, providentiel, le spécifique dilué, spiritualisé, pour ainsi dire, et passé au malade, dans une goutte d'eau, dans un petit grain de sucre, même dans une parcelle d'air ! Cela paraît inouï, fabuleux, mais c'est positif, comme la vérité. Beaucoup en rient par ignorance, mais beaucoup aussi, comme moi, bénissent chaque jour ta bienfaisante invention, et remercient Dieu de t'avoir inspiré ces études si persévérantes et donné cette sagacité qui

te l'ont fait réaliser. Oui, dans la pratique, on peut et l'on doit, sans perdre de vue notre principe, ainsi que tu nous le recommandes, prendre le bon partout où il se trouve. Mais quelle sagesse et quelle réserve ne faut-il pas en cela, pour éviter les écueils de l'abus, de l'erreur, de l'incertitude, de l'indécision et de l'engouement ! et dans une méthode, surtout dans une de régénération médicale comme la tienne, cette doctrine mixte encore une fois ne pouvait guère élire domicile ; car c'était la détruire, et tes découvertes eussent été perdues pour l'humanité.

Si tu trouves quelque chose à rectifier dans mes pensées, veuille bien, cher ami, le faire.

R. Je remercie Dieu de ce que vous avez si bien compris mes réponses, malgré le peu d'extension que quelquefois j'ai pu leur donner. J'espère que pour récompenser votre assiduité à nous interroger, en même temps que pour le désir que vous avez de vous instruire dans la pratique du bien et dans l'amour de l'Eternel, j'espère, dis-je, ob-

tenir la faveur de devenir de plus en plus clair, dans mes réponses, et surtout pouvoir vous révéler quelques mystères, qui donneraient un grand jour à vos sciences. Priez, afin que vous obteniez cette faveur.

D. Est-ce maintenant ?

R. Priez.

D. Est-ce dans le courant de nos études ?

R. Oui.

D. As-tu pu visiter ma femme ?

R. Non.

D. As-tu vu avec moi la jeune fille qui a la fièvre typhoïde, rue Chaptal ?

R. Non.

D. Et le jeune enfant qui a une affection du cerveau, rue de la Sourdière ?

R. Non.

D. Veux-tu bien aller le voir et nous dire son état ; il demeure au premier dans la maison n° 11.

R. Oui. Et il part.

Au bout de quelques instants, étant revenu, il dicte ceci :

« Ce pauvre enfant est gravement affecté; il y a surtout beaucoup d'inflammation dans les méninges, ce qui est susceptible d'amener, si ce n'est la mort, un état peu préférable, l'idiotisme. Pourtant, Dieu accorde souvent à ceux qui prient la faveur d'un miracle. Je prierai avec vous. »

D. Veux-tu nous indiquer un médicament pour lui?

R. Non ; c'est inutile.

D. Il est donc bien malade?

R. Oui ¹.

D. Nous reprenons la question des maladies en général. Il est bien entendu que nos remèdes ne peuvent aucunement détruire le mal, qui est la désorganisation personnifiée, toujours vivante en nous. Mais il reste sur ce point quelques aperçus

¹ Il était onze heures du soir, l'enfant est mort deux heures après.

qui ont besoin d'être éclaircis dans notre esprit.

Excuse-nous donc, cher ami, si nous t'en occupons encore, et veuille bien nous dire si nous approchons de la vérité, lorsque nous nous figurons :

1° Que le germe du mal, quand une occasion favorable, quelque petite qu'elle soit, le porte à se développer, s'épanouit alors pour ainsi dire en types ou en effluves morbides plus ou moins denses ; plus ou moins vivaces, selon les causes extérieures, les organes intéressés et l'idiosyncrasie des personnes ?

R. Oui.

2° Que ces diverses expansions ou manifestations ne sont autres choses que des maladies.

R. Oui.

3° Que la classification des maladies en groupes et en caractères différents est rationnelle et nécessaire ?

R. Oui.

4° Qu'il y a des maladies locales ou géné-

rales, superficielles ou profondes, bénignes ou mortelles ?

R. Oui.

5° Qu'il y a des affections physiques, morales, et même, ainsi que tu nous l'a révélé, d'obsession d'esprit ?

R. Oui.

6° Que la nature de notre organisation est telle qu'elle réfléchit tout ce qui l'approche, vibre à tout ce qui la touche et qu'elle est aussi, quant à certaines maladies, comme une terre qui reçoit et fait germer les semences ?

R. Oui.

7° Qu'il y a des maladies qui n'atteignent seulement que des individus ou des contrées qui ont été en contact avec leurs miasmes, les maladies contagieuses ?

R. Oui.

8° Qu'il y en a d'anciennes qui ont disparu d'un pays pour faire place à de nouvelles, la lèpre, la syphilis, etc. ?

R. Oui.

9° Qu'il y en a de caractéristiques des lieux où l'on vit ; les maladies endémiques ?

R. Oui.

10° Qu'une égratignure de l'épiderme, quoique antée toujours sur le mal, n'a pas l'importance d'une lésion de viscère ?

R. Oui.

11° Que les hommes des temps primitifs, s'ils avaient l'intelligence moins développée que nous, étaient du moins plus vigoureux et plus robustes, vivant plus longtemps, et ne mourant, pour ainsi dire, que par l'usure de l'organisme, parce qu'il y avait alors moins de maladies pernicieuses qu'aujourd'hui, provenant des vices des personnes, comme des climats et des grandes agglomérations d'individus !

R. Oui.

12° Qu'en résumé il résulte de ces données que, si le mal est indestructible et permanent, quant à son essence, il n'en est pas de même

quant à ses manifestations qui constituent les maladies ; que celles-ci peuvent, suivant les lieux, les circonstances et les personnes, se modifier à l'infini ; qu'il y en a qui s'amendent facilement, d'autres, au contraire, sont des plus rebelles ; que les unes se guérissent par le secours seul de la nature, tandis que d'autres entraînent presque toujours la mort, quand elles sont négligées ou soumises à un traitement intempestif, et qu'enfin nos moyens médicaux, quelque bornés qu'ils soient, ont leur importance et leur utilité, puisqu'ils peuvent agir comme toutes choses sur le mal, l'augmenter ou le diminuer, et même l'arrêter dans ce qu'il peut l'être ?

R. Oui.

D. Heureux de nous trouver d'accord avec toi sur ce point si important, nous allons passer maintenant à d'autres questions. Quelqu'un m'a chargé de te faire cette demande, que je n'ai pas cru devoir apprécier moi-même et dont je te laisse juge.

D. Si une personne te suppliait de lui conserver

la santé, ainsi que tous les avantages de la jeunesse et de la beauté, que lui répondrais-tu, avec la meilleure volonté de lui être agréable?

R. La déchéance de la fraîcheur et de la beauté est une conséquence de la désorganisation de la matière : je ne pourrais donc pas *réparer du temps* (ainsi qu'on l'a si bien dit) *l'irréparable outrage*. Je ne ferais qu'empêcher les maladies de venir compliquer cet outrage, car rien n'use plus la matière qu'une maladie. Mais, pour m'occuper d'un semblable travail, il me faudrait une autorisation toute spéciale, que je me garderais bien de demander, attendu que le but d'une pareille demande ne pourrait être que la coquetterie, qui est peu agréable à Dieu.

D. Si, pendant cinquante ans de sa vie, quelqu'un a été vicieux, dépravé, méchant et criminel jusqu'à l'excès, et qu'une année, ou une heure avant sa mort, il se repente et demande pardon à Dieu de ses fautes ; ce repentir, qu'il croit profond, suffit-il pour qu'il obtienne grâce entière devant

Dieu, et qu'il soit dispensé d'expié son passé dans une nouvelle réincarnation ?

R. Non, assurément.

D. Il a été remarqué que les médicaments avaient, après leur premier effet, qu'on peut appeler brutal, intrinsèque et pathologique, un effet secondaire ou réactionnaire. N'est-ce pas ce dernier qui est le curatif et qui marche, pour rétablir le malade, dans le sens de la nature, c'est-à-dire dans le sens contraire de la maladie ?

R. Oui.

D. Tous les médicaments ont-ils ces deux effets opposés? — R. Oui.

Alors l'homœopathie, qui s'inspire, pour le choix de ses médicaments, d'après l'aphorisme : *Similia similibus curantur*, réalise cependant, par le fait de la guérison, cet autre axiome : *Contraria contrariis curantur*, c'est-à-dire en opérant contrairement à la maladie et dans le sens de la nature ; tandis que l'allopathie va forcément dans le sens opposé, si elle choisit des remèdes

suivant la dernière formule, puisque ceux-ci ont toujours un effet réactionnaire et final, tout à fait opposé au premier, et qu'en donnant, par exemple, de l'opium dans le but de produire le sommeil, on agit contrairement à son intention, à moins d'en souler le malade et de tuer la vitalité de la nature par des doses de plus en plus fortes.

D. Ces propriétés contraires qu'ont certains médicaments de guérir, quoique toujours donnés à la même dose, tantôt la constipation, d'autrefois la diarrhée, comme, par exemple, la noix vomique, la bryonne, ne seraient-ce pas plutôt des effets de réaction propres à l'organisme, qui, excité à propos par le médicament, réagit et se débarrasse de la maladie¹ ?

R. Oui.

D. Ces divisions et atténuations infinitésimales des remèdes dont tu as doté l'humanité, n'est-ce

¹ Quand nous posons ces questions, nous n'avions pas encore bien saisi la grande loi développée au commencement de ce livre.

pas, pour ainsi dire, la médecine spiritualisée, médecine plus susceptible que toute autre à pénétrer l'organisme et de combattre la maladie dans tout ce que l'un et l'autre ont de plus subtil et de plus délié ?

R. Oui.

D. Tu avais donc le sentiment du spiritualisme ?

R. Oui, assurément.

D. Les dissections de cadavres auxquelles sont obligés pendant si longtemps les étudiants dans les hôpitaux, et que les professeurs continuent même toute leur vie, ne te semblent-elles pas un abus regrettable et une pratique malheureuse ? Ne tend-elle pas à faire négliger l'étude si nécessaire de la nature vivante et surtout de la matière médicale ? N'est-elle pas portée à éteindre les sentiments les plus délicats du cœur et à l'endurcir, en habituant l'homme à couper son semblable, à travailler dans son sang et ses chairs, enfin à mépriser ses restes ? De là n'est-on pas enclin aussi à n'envisager le traitement des maladies que sous

le triste point de vue de la dissection et de l'opération ? Si cette pratique est utile pour l'étude de la chirurgie opératoire, encore avec tous les moyens graphiques et plastiques qu'on possède aujourd'hui, ne pourrait-on pas s'en passer, sinon tout à fait, du moins en partie ? Mais cette recherche dans la nature morte est-elle si nécessaire pour la médecine proprement dite, qui ne s'inspire et ne se justifie que par les sensations, les impressions, enfin les manifestations physiologiques et pathologiques de la nature vivante ? A l'ouverture d'un cadavre, on découvre une lésion mortelle dans l'estomac ou tout autre viscère ; mais cette découverte nous donne-t-elle celle du remède, qui ne peut être apprécié que sur le vivant ? Elle ne peut que nous porter à faire de la thérapeutique à tâtons et par suppositions, jamais sur une base sûre. La recherche des causes est fort bonne de soi, mais les causes sont toujours si obscures et si cachées pour nous, que, si nous ne voulons pas être le jouet de l'erreur, nous devons

nous attacher spécialement aux symptômes et aux caractères apparents, vivants, qui d'ailleurs indiquent le fond de la maladie. J'espère qu'avec le temps, l'humanité se débarrassera de cette pratique vicieuse, ou du moins la modifiera : voilà ma pensée. Ai-je tort ou raison ?

Le docteur Ol*** n'est pas tout à fait du même avis. Il reconnaît qu'il y a énormément d'abus dans cette pratique, mais il dit qu'elle est nécessaire pour la connaissance des parties les plus déliées du corps. — L'esprit répond :

Il doit vous suffire de connaître l'organisation de l'homme en état de santé ; pour cela un corps, comme on est parvenu à le perfectionner aujourd'hui, est tout ce qu'il faut pour vos études ; la dissection cadavérique ne vous apprend rien ; l'organe malade ne vous apprend nullement la maladie de son pareil chez un vivant ; de même que rien n'est conforme dans la nature, aucun désastre n'est non plus la même chose, tout en vous présentant les mêmes apparences.

Vos études vous ont appris que le mal varie selon telles ou telles constitutions, inclinations¹ ; une foule de circonstances enfin qui font aussi que les organes varient dans leurs proportions. Pourtant la dissection est utile dans la chirurgie, pour démontrer jusqu'où peut aller votre instrument, sans léser un organe essentiel ; et, comme un bon médecin doit avoir des notions chirurgicales, les études faites sur les cadavres lui deviennent indispensables, mais dans ce cas seulement.

Hahnemann ayant interrompu sa communication, on a prié Rodrigue de nous dire ce que devenait Jolimont.

R. Jolimont est heureux d'avoir contribué à ton initiation à cette consolante doctrine, le spiritualisme ; il te regarde avec bonheur faire tes études avec l'excellent esprit d'Hahnemann. Comme moi, il désire te voir progresser dans cette voie, qui sera pour toute ta famille la source de jouissances sur

¹ Ce qui suit n'a été dicté par l'esprit que dans la soirée du 29 mars.

la terre, et ce qui est bien préférable, celle du bonheur céleste. J'ajouterai que tu as contribué à l'élévation de cet esprit. Il a une mission à remplir très-importante. Prie pour son succès, qui lui vaudra la gloire divine.

DU 17 MARS 1862.

A l'esprit d'Hahnemann.

En te remerciant, cher ami, sans oublier celui de qui tout vient et à qui tout se rapporte, permets-moi, dès l'abord, de rendre justice à l'exactitude de ton diagnostic, comme de ton pronostic au sujet du pauvre enfant que nous t'avions prié de visiter vendredi dernier, rue de la Sourdière. Il avait, en effet, une méningite des plus intenses, et son état était tout à fait désespéré.

Sa mère, malheureusement, ne se doutant pas du danger qu'il courait, ne s'était inquiétée de sa

maladie et n'était venue à nous que lorsqu'elle s'était aperçue de l'étrangeté du strabisme et des mouvements convulsifs de l'enfant, qui, étant comme ivre, ne pouvait plus se tenir sur ses jambes. Encore, par une circonstance non moins regrettable, la personne chargée de notre prescription, qui indiquait bellad., 12^e dilution, s'était trompée de pharmacie; ce médicament ayant été préparé non homœopathiquement, le petit malade avait dû le prendre pendant plus d'un jour. Le matin du soir où tu voulus bien aller visiter ce pauvre enfant, je l'avais déjà trouvé moi-même dans l'état le plus alarmant : coma continu, face alternativement pâle et rouge, yeux à demi fermés, larmoyants; conjonctive injectée, déglutition difficile, soubresauts des membres, pouls lent, spasmodique et parfois imperceptible, de sorte qu'en le quittant, je ne m'attendais guère à le retrouver vivant plus tard; et si le lendemain je retournai encore à sa demeure, ce n'était pas autrement que dans la pensée de calmer la douleur

d'une mère pleurant son enfant. En effet, j'appris alors qu'il était mort dans la nuit, deux heures environ après ta visite.

Mais il en est tout autrement de la jeune fille atteinte de la fièvre typhoïde et pour laquelle je t'ai interrogé aussi le même soir. Pris à temps, le mal a été victorieusement combattu par les ressources que nous offre la matière médicale. La maladie, qui date d'une vingtaine de jours, est maintenant à son déclin et dans sa phase de débilité. J'espère que le danger est passé, et, avec la grâce de Dieu, que la jeune malade sera bientôt rétablie. Je ne t'ai pas consulté directement, cher ami, en cette occasion, parce que, soutenu par ta méthode et ton inspiration, j'avais la ferme croyance d'agir selon toi et par conséquent de lutter avec avantage, ce qui chaque jour s'est confirmé, du moins jusqu'ici, et tu sais quelle doit être ma joie à cet égard, puisque tu me l'as toi-même annoncé.

R. Par une faculté qui nous est propre, il nous

est possible de pénétrer dans l'intérieur des corps. Voilà ce qui souvent fait notre succès ; car la plus petite cause d'un mal ne peut nous échapper.

Dès le début d'une maladie, il nous est donné, à nous esprits, de juger si elle est de nature à conduire au tombeau. Quand tu m'as envoyé vers cet enfant, il était mort pour moi. Dieu a quelquefois des motifs pour accorder un miracle. Voilà les secrets que nous ne connaissons pas. Nous ne pouvons que joindre nos prières aux vôtres. Tous tes regrets sur l'erreur du remède sont inutiles. La maladie était fatale, et tu n'aurais pu réussir à prolonger l'existence de l'enfant que de quelques heures seulement. Pour ce qui concerne la jeune fille, tu peux être rassuré. Pourtant n'oublie pas que le mal veille encore. Traite-la longuement ; sa constitution psorique, jointe au climat froid qu'elle a habité ¹, la prédisposent

¹ Nous n'avons pas besoin de dire que ces détails sont de la

à des fièvres pernicieuses. Je te renouvelle, ami, l'assurance de mon affection. Les détails que je te donne te prouvent que je suis avec toi quand tu cherches à soulager l'humanité. Continue tes bonnes actions ; Dieu me permettra de te venir en aide de plus en plus, et tu parviendras à faire faire de grands progrès à cette science, qui n'en est encore qu'à son début. Si les hommes n'avaient en vue que le bien de leurs semblables, et non leur intérêt personnel, vous auriez moins de peine à marcher ; Dieu ferait jaillir la lumière pour tous, bien plus facilement qu'il ne le fait pour un seul. Courage donc, ami ! ta tâche est rude ; pas plus que moi tu ne recevras sur la terre le prix de tes labeurs ; mais ici tu verras ton dévouement pour les hommes récompensé.

D. Qu'entends-tu par ces mots : la *maladie était fatale* ? Est-ce que l'heure de la mort de cet enfant était fixée d'avance ?

plus grande exactitude. S'il en était autrement, nous en eussions fait l'observation à l'esprit lui-même.

R. Non pas du tout ; j'ai dit que la maladie était fatale, en ce sens seulement que, étant dans la constitution de l'enfant et alors entièrement développée, elle devait entraîner sa mort d'un moment à l'autre.

D. As-tu eu la bonté de voir ma femme ?

R. Oui. Mais il n'existe rien qui puisse t'affliger. La période critique provoque des mouvements spasmodiques : le repos moral joint à l'exercice physique suffiraient pour détruire tout symptôme maladif.

D. Dans une de tes précédentes réponses, tu as bien voulu nous annoncer qu'en récompense de notre zèle et de notre amour pour la gloire de l'Éternel, tu espérais pouvoir obtenir la faveur de nous révéler quelques mystères qui donneraient un grand jour à nos sciences. Inutile de te dire, cher ami, l'effet que nous a produit cette communication de ta part, combien elle nous a émus de reconnaissance et quel ardent désir en même temps elle a fait naître dans nos cœurs !...

Ce n'est certes pas en vain que tu as saisi notre esprit d'un si séduisant mirage. Nous avons prié, nous prierons encore chaque jour, nous travaillerons, nous t'interrogerons ; daigne aussi nous aider ! Sur quels points doivent se porter nos pensées pour faire jaillir ces étincelles de lumière cachées ? Est-ce sur la morale, la médecine, les secrets de notre monde, ou sur ceux de l'invisible, des astres, enfin de l'univers en général ? Inspire-nous ! réponds-nous, et, avec la permission divine, veille bien, cher ami, nous indiquer un point qui nous mette sur la voie.

R. Connaisant ta demande, je viens te dire : Travaille avec ardeur, je suis disposé à t'aider ; Dieu t'accordera la lumière en temps utile. Si elle t'était donnée sans que les hommes eussent fait des progrès qui les rendissent accessibles à la recevoir, tes efforts n'auraient aucun succès. Soyez donc aussi modérés que prudents. Vos découvertes ont besoin d'un terrain préparé pour produire des fruits. L'étude de l'homme est celle

qui doit occuper vos esprits. De cette connaissance vous arriverez à approfondir bien des choses : de toutes les sciences, celle de l'homme est celle qui vous a donné le moins de résultats exacts. Ce retard tient essentiellement à ce que l'on n'a pas recherché les causes dans l'esprit ; mais toujours on s'est obstiné à trouver le secret de Dieu le scalpel à la main ; erreur ! trois fois erreur ! S'il y a eu quelques pas de faits dans le vrai, c'est par ceux qui ont élevé leurs regards vers les régions supérieures et qui n'ont trouvé dans la matière que des effets et non des causes.

D. Je ne sais si je suis dans le vrai ; mais si, portant ma pensée sur tous les êtres connus qui avec nous peuplent ce monde, je les examine avec une certaine attention et cherche à les classer suivant la mesure respective de leur intelligence, je trouve alors que plus ils en font preuve, et s'élèvent à cet égard vers nous, plus ils tendent aussi à se rapprocher de nous sous le rapport des formes et de l'organisation (l'esprit dit :

Oui). De même, il est de croyance établie que plus l'esprit se perfectionne et s'épure, plus aussi il s'élève, il approche Dieu, auquel il s'identifie même, autorisant ainsi cette expression si heureuse et si souvent employée que *tel esprit est au sein de Dieu*. Or, cette parole biblique que *l'Éternel a créé l'homme à son image et à sa ressemblance* trouve ici son explication, et se justifie d'autant plus pleinement, qu'on n'aime à se laisser approcher que par ceux qui vous ressemblent par la pensée et par les inclinations, sinon par la forme ; et, puisque Dieu, dans son immense bonté, nous a destinés à jouir du bonheur de l'approcher et même de participer à sa divinité, c'est qu'il nous a créés susceptibles et dignes de ce bonheur, et par conséquent *à son image et à sa ressemblance*. De là, il m'est donné de supposer que l'esprit est en miniature ce que Dieu est en immensité, et si je pouvais me faire une idée du premier, je pourrais aussi avoir le bonheur, quelque imparfaitement que ce fût, de

me représenter l'Éternel dont l'infini me confond, il est vrai, mais que cependant je cherche à me figurer, et alors, dans mon ignorance et ma faiblesse, ne pouvant mieux, je vois que c'est l'esprit ou la sphère des mondes par excellence, réunion, concentration en même temps qu'émanation et perfection les plus complètes de toutes les vertus et qualités comme de tous les joies et bonheurs ; et cette sphère ou cet esprit par excellence, qui rayonne partout, qui voit tout, qui réfléchit tout, qui connaît tout, qui embrasse tout, doit avoir cependant son foyer, son séjour bienheureux, glorieux et resplendissant dans les profondeurs des cieux qui nous environnent, puisque, quand un esprit bienveillant nous engage à prier, il nous indique d'élever nos cœurs vers le Très-Haut, indication unanime, d'ailleurs, de toutes les pensées comme de toutes les religions.

R. Je n'ai rien à dire ; tu es dans le vrai.

D. Quand, dans ce que je viens de te lire, j'ai dû substituer aux mots : *cet être*, que je voulais

écrire en parlant de Dieu, les mot : *cet esprit par excellence*, j'ai entendu un tressaillement dans mon bureau, comme un signe d'approbation; était-ce encore toi ?

R. Oui.

D. Voudrais-tu bien me donner ainsi d'une manière quelconque ton oui ou ton non dans des circonstances importantes où j'aurai besoin de ton avis pour guider ma raison ?

R. Oui.

DU 29 MARS 1862.

A l'excellent esprit d'Hahnemann.

Cher ami, tu nous as quittés l'autre soir sans que nous ayons pu te voir revenir à notre appel. Quel en a été le motif ? Est-ce une mission que tu avais à remplir, ou bien la divergence de nos pensées sur la continuation de la séance ? Nous

voulions te prier de terminer une réponse importante restée inachevée. Nous voulions aussi te remercier de vive voix de tes derniers enseignements, ce que nous avons fait, du reste, sans oublier le principal Dispensateur des grâces et des lumières, car tes communications sont chaque fois de plus en plus affectueuses et instructives, et chaque fois aussi elles remplissent nos cœurs de joie et de reconnaissance. Nous voyons qu'à mesure que nous faisons un pas dans les sentiers difficiles, mais admirables, où nous sommes, tu nous éclaires en avant la route, et, pour ne pas nous éblouir tout d'un coup et nous faire tomber, tu nous découvres peu à peu, de temps à autre et dans le lointain, un rayon précieux de lumière. Nous comprenons aussi pourquoi tu nous engages de nouveau à être modérés et prudents. La vérité est exigeante : elle est telle par sa nature, qu'on ne doit la produire qu'avec beaucoup de tact et de précaution ; car partout où elle rencontre l'ignorance, l'erreur ou l'égoïsme,

elle ne trouve aussi que des gens disposés à la combattre à outrance. Si elle leur arrive à l'improviste et sans préparation, elle les aveugle, ils la méprisent, ou ils s'en révoltent et l'étouffent pour ne plus la voir ni la connaître. Ses initiateurs passent alors pour des fourbes ou de fous, sinon même pour des ennemis de l'humanité. Hélas ! moi-même j'en connais quelque chose, et l'esprit de Jolimont pourrait ici en témoigner. J'ai été imprudent et immodéré, et nous en avons éprouvé de bien rudes échecs ! Aussi nous tâcherons, cher ami, de nous pénétrer de tes excellents conseils, afin qu'à l'occasion nous puissions les mettre à profit pour nous comme pour la vérité.

As-tu quelque chose à nous dire ?

R. J'approuve tes réflexions.

D. Je crois devoir te demander maintenant si, en me mettant seul à une table et en t'évoquant avec ardeur, tu me feras la grâce de venir à mon appel et de te communiquer à moi ?

R. Oui.

D. Sera-ce bientôt?

Pas de réponse.

D. Sera-ce dans quelque temps?

R. Oui.

D. Cela dépend donc de nous plutôt que de vous?

R. Oui.

Ici l'esprit est prié de vouloir bien achever sa réponse sur les dissections cadavériques, ce qu'il fait, bien qu'un autre esprit cherche à interrompre et veuille aussi se communiquer ; mais on le prie d'attendre, et on continue avec Hahnemann.

D. Tu as bien voulu nous dire que nous parviendrions, avec ton aide, à faire faire de grands progrès à la science médicale ; comment l'entends-tu ? Est-ce en faisant des prosélytes ou des découvertes ? Mais, pour ce dernier cas, tu sais, cher ami, que, si notre volonté est bonne, nos connaissances sont bien minimes, et puis, à notre âge, on ne peut guère encore beaucoup apprendre, à moins peut-être que, suivant tes avis et un

autre ordre d'études médicales et de perception, nous découvrons quelques nouveaux jets de lumière dans les rapports de l'esprit avec la matière, et dans les affinités et les influences de tous les êtres de la nature entre eux.

R. Oui, dans cet ordre de recherches.

D. Nous profiterons de ce moment pour te prier d'inspirer à ta femme l'idée de faire publier tes derniers travaux, surtout ceux de clinique, qui sont entre ses mains, et dont la connaissance serait si utile à tous.

R. Oui.

D. Confirmant cet axiome, que les extrêmes se touchent, tous les corps embryonnaires, comme ceux qui nous paraissent les plus parfaits, tendent à la forme arrondie, sphérique : la terre et les astres sont sphériques, la santé, l'unité, comme l'éternité, sont sphériques, Dieu l'est-il donc aussi, ainsi que l'esprit ?

R. Oui.

D. Comment faut-il entendre ces mots : *élever*

ses regards vers les régions supérieures? la lumière divine y est donc placée? Pourtant la science nous enseigne aujourd'hui que la terre est une masse ronde qui tourne; qu'elle n'est qu'un mite parmi tous les autres mondes; que l'espace est infini et qu'il n'y a, par conséquent, ni haut, ni bas, ni milieu, ni extrémité dans l'univers. Mais, d'un autre côté, nous ne sentons nullement cette rotation de la terre; nous voyons, en outre, que la fumée et la flamme s'élèvent; que plus un corps perd de sa densité, plus il se dématérialise, plus il s'épure et se volatilise, plus aussi il s'élève; que la tête, cette partie la plus noble de l'animal, est également la plus élevée, de même que son sommet bombé et haut indique ordinairement chez une personne l'amour et le respect de tout ce qui est grand et élevé. Enfin, outre nos facultés de perception, il y a chez nous un sentiment inné qui, malgré tout, nous suggère qu'il y a des lieux inférieurs et supérieurs, comme les forces et les intelligences, dans les

mondes, dans l'univers, et que tout ce qu'il y a de plus parfait pour nous doit se trouver au-dessus de nous, dans les régions supérieures des cieux qui nous environnent.

R. Dieu, tout en remplissant les mondes, est cependant placé au-dessus de toutes les régions. Ceci restera toujours pour vous difficile à comprendre. Comment vous figurer une Immensité qui est partout et n'est fixée nulle part. Voilà ce qui est mystère et que nous ne pouvons vous découvrir,

D. Si la tête est le foyer de l'esprit, n'est-ce pas aussi pourquoi elle est plus élevée et plus arrondie que toutes les autres parties du corps?

R. Oui.

D. De là, l'esprit rayonne selon sa puissance, en petit, comme Dieu de son foyer céleste resplendit dans toute l'immensité?

R. Oui.

D. Mais si l'esprit a une forme unique de sa nature ou de son espèce, il y a des traits

particuliers qui vous distinguent entre vous?

R. Oui.

D. Quels sont ces traits approximativement, et comment vous reconnaissez-vous?

R. Je ne saurais également vous faire comprendre ce que nous sommes : nous n'avons aucune forme, mais une vapeur fluidique, qui devient une espèce de corps quand nous approchons de vous, et au contraire devient plus éthérée et même plus lumineuse quand nous approchons de la Divinité. Au plus ou moins de clarté nous reconnaissons le degré de supériorité de l'esprit.

D. Cette vapeur fluidique provient-elle de l'élément universel?

R. Oui.

D. C'est une espèce d'enveloppe que vous prenez et qui change selon les lieux?

R. Oui.

D. Tous les esprits peuvent-ils visiter les astres?

R. Non, il n'y a que les esprits supérieurs.

D. Les astres ont-ils quelque influence sur nous comme sur tout ce qui est sur la terre ?

R. Oui.

D. Est-on né sous une bonne ou mauvaise étoile ?

R. Non.

D. Les divers quartiers de la lune ont-ils de l'influence ?

R. Oui.

D. Et les esprits en ont-ils ?

R. Beaucoup.

D. L'esprit peut toucher, frapper, peut-il aussi se faire entendre par la parole à toute une société, bien qu'il y ait des incrédules ?

R. Oui.

D. Les esprits peuvent-ils se montrer à nous sous différentes formes et surtout sous celles qu'ils avaient parmi nous ?

R. Oui.

D. Mais à quel âge de cette forme humaine ?
Toi, par exemple, comment te représenterais-tu ?

est-ce dans ta vieillesse ou dans la force de ton âge, ou selon l'époque où t'a connu la personne à qui tu veux te remontrer, ou bien encore selon son idée.

R. Selon la forme à laquelle elle pense et qui me ferait reconnaître.

D. Il y a des gens qui, quoique très-instruits, contestent encore les apparitions et révélations. Je ne les blâme pas, je les plains, car j'ai été un peu comme eux, malgré mon éducation chrétienne. Mais ils changeraient d'avis s'ils voulaient bien écouter leur cœur, voir et réfléchir; ils comprendraient bientôt ces secrets du monde invisible, qu'ils rejettent comme des mensonges et des superstitions; secrets révélés cependant par des faits répétés chaque jour et dans tous les pays, depuis que l'homme existe et surtout depuis que la science du spiritualisme est mise en pratique.

Je me rappelle qu'un soir, dans une réunion où l'on s'occupait d'évoquer les esprits, et où se trouvait entre autres une personne qui s'en mo-

quait, un esprit se manifesta, et dicta ces mots : *Rappelle en ta mémoire : « Saül évoqua Samuel » C'est aussi ancien que la Bible.* Etonné, on fit cette demande : **A** qui s'adressent ces paroles? **R.** *Il le sait bien.* Et en même temps la table se dirigea vers cette personne, qui chercha à la repousser en disant : *Je ne te connais pas.* Mais l'esprit répondit : *Je suis Isaac Nathaniel, docteur de la loi, et tu dois me comprendre ; tu es de ma religion.* Ce que la personne, après quelque hésitation et quoique de mauvaise grâce, fut bien forcée de reconnaître.

Mais, si, pour croire, on avait la prétention de tout définir, on ne croirait à rien. Peut-on expliquer le travail de Dieu, la création, même dans un seul de ses moindres détails? Avons-nous pu définir le ciel avec tous ses astres, la terre, l'eau, le feu, l'air, la vie? Nous y croyons et cependant tout n'y est-il pas mystère et miracle? La circulation, l'élaboration, le travail qui se fait dans nos vaisseaux et nos tissus, les battements de notre

cœur, la masse de liquide qu'il reçoit et rejette seulement par minute, celle qui se dégage par les pores transpiratoires de l'épiderme ; la conception, la croissance, la décrépitude, l'équilibre, le mouvement, enfin toutes nos fonctions, comme tous nos sens et nos sentiments, la vue, l'ouïe, la pensée, la mémoire, sans parler des propriétés si diverses des corps, ne sont-ce pas des mystères et des miracles continuel? Les faits qui se remarquent dans l'ordre spiritualiste ne me semblent pas plus fabuleux ni plus extraordinaires.

R. Tu as raison.

D. Comment doit-on comprendre l'enfer et les diables ou démons voués, dit-on, à souffrir éternellement, comme aussi à tourmenter les hommes ?

R. L'enfer n'est autre chose que l'éloignement de Dieu. Il n'est pas éternel. Ceux qui, par leur conduite, s'obstinent à ne pas suivre les lois du progrès, méritent qu'on les appelle *démons* ; et, comme ils sont souffrants, ils tourmentent tous

ceux dont ils peuvent approcher. La terre surtout leur cause un désespoir horrible, en raison de ceux qu'ils y ont laissés et qui ne prient pas assez pour eux.

D. Ils souffrent la peine du talion ?

R. Oui.

D. Est-ce vrai qu'on soit puni par où on a péché ?

R. Oui.

D. Même sur la terre ?

R. Oui.

D. Ces esprits qui souffrent ou démons viennent-ils d'autres mondes ?

R. Non. Ils appartiennent à la terre.

D. Les esprits peuvent-ils en progressant passer d'un monde à un autre ?

R. Oui.

D. Il y a des personnes qui disent aussi que l'esprit, étant immatériel, n'a point d'étendue de longueur ni de largeur, qu'il n'a point de forme, de place, ni de logis et qu'alors rien ne peut le saisir et l'enfermer pour le punir.

Cette logique, bien qu'elle soit employée pour combattre l'idée d'un enfer éternel, auquel ma pensée se refuse également, je la trouve cependant trop excessive; c'est méconnaître la toute-puissance de Dieu. L'esprit a été captif et a souffert dans notre corps; il peut donc bien encore être confiné et souffrir dans un autre milieu d'une manière quelconque. Si l'esprit n'était qu'un sentiment, qu'une pensée, qu'un rien qui s'exhale, se perd et se confond dans l'espace; enfin, s'il n'avait pas d'individualité, comment le distinguer, comment comprendre sa présence ici, de même que la justice et l'identité de Dieu ?

R. En effet, l'esprit a son individualité : il ne peut se soustraire ni au jugement, ni à la loi de Dieu.

D. D'autres personnes encore prétendent que l'esprit qui, à notre appel, vient se communiquer à nous, quel qu'il soit, ce doit être le diable. Je ne sais jusqu'à quel point celui-ci existe, comme on l'entend; mais cette idée, dont on fait une

arme contre le spiritualisme, me semble d'autant plus bizarre qu'elle ne peut se concilier avec la croyance de ces mêmes personnes, le dogme catholique des visions, apparitions et miracles, objets de sainteté, de culte et de vénération. Car, si on admet que de bons esprits se soient manifestés quelque part et dans telle circonstance à des humains, on doit admettre aussi qu'ils peuvent bien venir ici se manifester à nous. Ce privilège ou monopole n'appartient pas qu'à quelques hommes, mais, d'après la raison et les faits, à tous ceux dont le cœur le désire, appuyé par une bonne pensée et une constitution médianimique. Si, dans un but moral, nous évoquons un esprit bienveillant, en priant Dieu de vouloir bien lui permettre de se rendre à nos vœux, et que le diable vienne à sa place, ce dernier serait le plus puissant du monde, il serait Dieu lui-même. Et puis il ne parlerait pas contre son propre intérêt; il nous inciterait au mal et non au bien, c'est-à-dire à l'humilité, à l'indulgence, à la modération,

à la prudence, à la charité et à l'amour de Dieu, comme tu le fais chaque fois que nous avons le bonheur de t'entendre.

R. Tu raisonnes on ne peut plus logiquement. Je n'ai rien à ajouter à tes déductions ; je ne ferai que répéter ce que tu as si bien défini. J'ai été contrecarré ce soir ; vous avez dû vous en apercevoir ? J'ai pourtant répondu à vos questions avec plaisir. Je me plais au milieu de vous ; mais quelquefois je dois sacrifier ma jouissance à ma mission : c'est pour cela que la dernière fois je n'ai point répondu à votre appel : ne m'en voulez pas ; je suis toujours l'ami de votre cœur et de votre âme. Un jour, quand vous viendrez me rejoindre, vous retrouverez avec bonheur celui qui vous a fait faire quelques pas dans cette douce voie du spiritualisme. Suivez-la sans cesse ; elle seule vous conduira à la félicité éternelle.

L'esprit d'Hahnemann étant parti, on prie celui qui, pendant presque toute la soirée, a fait

faire des mouvements à la table, de vouloir bien se communiquer.

Il se nomme alors; c'est B*** un de nos anciens amis et père de M^{lle} A*** qui, étant aussi à la table, tressaille, se trouble et pleure. L'esprit dicte ces mots :

« Enfin je puis approcher de vous. Enfant, prie pour celui qui n'a pas assez songé à ton bonheur, mais qui mérite ton pardon, car il souffre de te voir ainsi. Toi, ami, reçois mes remerciements; tu adoucis mon sort. Veille toujours en père sur A***; et vous tous que j'aime, au revoir ! »

(L'individualité de cet esprit s'est montrée ici d'une manière d'autant plus évidente qu'outre ces circonstances rappelées et qui ne pouvaient être connues des autres personnes de la société, il était pendant sa vie terrestre vif et persévérant, ce qu'il a prouvé par la vivacité et l'insistance qu'il a mises à vouloir se communiquer, même au risque d'être importun.)

Du 5 AVRIL 1862.

L'esprit de B*** s'étant communiqué spontanément dans la dernière séance, on croit devoir l'évoquer en ce moment, pour le prier de nous instruire sur sa position dans le monde des esprits.

Il vient et dicte ceci :

« Je vous suis très-reconnaissant de ce que vous voulez bien me consacrer quelques instants que vous employez si utilement avec un guide aussi élevé que dévoué à l'instruction de ceux qui veulent marcher dans la voie du spiritualisme.

« Merci donc de vous intéresser à mon sort. Je ne suis pas très-heureux ; je dois expier les erreurs que j'ai commises. J'ai pourtant trouvé une grande indulgence divine, pour avoir suivi quelques élans de mon cœur. Il a été aussi fait la part du dérangement de mes facultés intellectuelles, qui, depuis longtemps, me poussait à des actes

coupables. Oh ! je demande que l'on oublie les fautes qui, quelquefois, ont été étrangères aux sentiments de mon cœur ! Ne vous souvenez de moi que pour demander à Dieu le pardon de mes péchés !

« Pauvre enfant ! je viens te dire d'oublier qu'il était en mon pouvoir de te faire une position heureuse dans ce monde ; mais tes prières auront un grand mérite aux yeux de Dieu, qui, à leur faveur, me permettra de veiller sur toi et d'éloigner de vous tous que j'aime ce qui pourrait s'opposer à votre bonheur. »

D. Vois-tu I*** ?

R. Oui.

D. Est-il heureux ?

R. Non.

D. Vois-tu Jolimont ?

R. Non.

D. Te réincarneras-tu ?

R. Non.

Après le départ de cet esprit, on évoque ce-

lui d'Hahnemann, à qui on adresse ces paroles :

« Cher ami, nous te remercions de nouveau, ainsi que le divin Maître de toutes choses. L'autre soir, en nous quittant, tu nous as laissé, avec quelques douces paroles, de bien consolantes pensées. En effet, tout n'est pas fini avec notre corps qui meurt; c'est l'enveloppe périssable de l'être qui ne périt pas et qui s'en dégage alors pour revoir le grand jour de l'éternité. Aussi, quand ce moment viendra pour nous, il ne nous remplira pas d'effroi; nous n'y verrons que le passage d'un monde à un autre, certainement meilleur, et nous penserons à toi, disant comme toi, que nous allons te rejoindre, et nous aurons le bonheur de retrouver ceux que nous avons connus et aimés, surtout l'ami qui du ciel se plait aujourd'hui à venir ici nous guider dans les sciences humaines, ainsi que dans la voie qui conduit à la félicité suprême.

« Continuant donc notre instruction; aie la

bonté de nous expliquer comment tu comprends le spiritualisme ?

R. Le spiritualisme est le rapport que Dieu vous a donné le pouvoir d'établir entre vous et les âmes de ceux qui vous ont précédés dans cette véritable existence céleste. Le plus sûr moyen de progresser dans ce rapport est la prière ; car, par elle, vous élevez vos désirs vers le Créateur, et vous éloignez les esprits malheureux qui, par leurs conseils, ne manqueraient pas de vous donner une fausse direction. Le spiritualisme, pratiqué dans la bonne voie, est la parole de Dieu ; au contraire, mal entendu, c'est la voie du mal.

Avec quelle douleur je vois partout se former des réunions où l'on nous appelle uniquement dans le but de satisfaire la curiosité, ou pour charmer les loisirs de gens blasés sur tout et qui seraient enchantés de trouver d'aimables esprits qui, tout en les amusant, flatteraient leurs passions et les pousseraient de plus en plus dans le vice !

Oh ! malheur à ceux qui comprennent ainsi nos relations ! ils auront un grand compte à rendre. En m'offrant pour être votre guide, j'ai voulu vous sauver de ce danger ; c'est pour cela que j'accours à votre appel. Suivez toujours le même principe ; soyez sérieux et religieux avec nous. S'il se présente quelque esprit douteux, faites ce que vous feriez à un malhonnête homme ; fermez-lui votre porte ; ce que vous reconnaîtrez facilement au langage voilé et quelque peu embrouillé du quidam. Amis, je vous promets ma protection, en tant que de votre côté vous ne vous écarterez pas de la ligne que je vous ai tracée ; autrement Dieu ne m'autoriserait plus à venir vous aider dans vos travaux. Ne croyez pas que je vous interdise l'évocation de plusieurs autres esprits ; vous en avez de très-élevés qui viennent auprès de vous et qui vous feront avancer vers la perfection. Priez, amis, priez sans cesse ! c'est la seule chose qui vous garantira la présence d'un guide supérieur. »

DU 12 AVRIL 1862.

A l'excellent esprit d'Hahnemann.

Cher ami, c'est toujours avec un vif contentement que nous te voyons venir à notre appel. Nous t'en remercions du fond de notre cœur, ainsi que celui qui t'y autorise et qui est l'objet de tout notre amour. Ne nous abandonne pas, nous t'en prions ; daigne nous guider toujours, nous mettrons tous nos soins à suivre tes enseignements et à mériter cette faveur qui nous est si précieuse. Nous sentons bien que le spiritualisme, comme tu nous le fais pratiquer, est en effet la parole divine ; aussi nous accueillons ce que tu nous dis avec confiance, bonheur et respect ; si notre médium est obligé de mettre sa précieuse faculté au service de certaines réunions que tu condamnes, en pénétrant dans notre for intérieur, comme

dans nos occupations, tu dois voir que notre désir n'est pas de chercher un amusement puéril dans le spiritualisme, mais bien une instruction sérieuse, et d'en retirer tout ce qui peut servir au perfectionnement de l'homme, comme à la gloire de Dieu. Ce que nous vous prions de nouveau de vouloir bien nous aider à accomplir du moins autant que faire se peut, tout en nous préservant des obsessions malheureuses qui pourraient venir surprendre notre bonne foi.

R. Oui, ami, le spiritualisme est la parole divine ; c'est en ce sens que vous devez la provoquer. Dans les premiers temps, il y avait grand nombre de médium, parce que les hommes étaient bien plus rapprochés de la Divinité ; leur habitude était de rapporter leurs actions au gouverneur de toutes choses. De là leur force à opérer tant de miracles. Je ne saurais donc jamais assez insister pour que vous soyez religieux dans l'acte qui doit vous élever vers Dieu ; afin qu'il daigne laisser venir à vous un esprit supérieur capable

d'aider à vos travaux terrestres, et surtout vous diriger pour arriver à la gloire éternelle. Quant à ces chers médium, il leur sera fait une large part et Dieu leur tiendra compte de la nécessité de leur apostolat, pourvu que leur cœur et leur âme appartiennent à Dieu. Ils peuvent marcher en toute sûreté, et se souvenir qu'ils doivent beaucoup semer ici-bas, et n'attendre leur moisson qu'auprès de Dieu.

D. Voudrais-tu bien nous dire par qui et pourquoi tu as été contrecarré l'autre soir ?

R. Plusieurs esprits sont venus à vous ; le plus grand nombre vous étaient inconnus ; ils ne venaient donc que pour interrompre notre entretien ; j'ai dû les éloigner, tout en leur faisant comprendre l'inutilité de leurs tracasseries, et combien il leur serait plus avantageux de chercher à s'améliorer en écoutant quelques enseignements religieux ; ce qu'ils ont fait.

D. Avant-hier, le 10 avril, beaucoup de tes disciples en médecine se sont réunis, dans un ban-

quet, à Paris, pour célébrer l'anniversaire de ta naissance. Paraphrasant ces paroles : *Soyez aussi modérés que prudents*, que tu nous as fait entendre ici, j'ai cru devoir, en cette occasion, porter un toast à *la vérité homœopathique, associée à la prudence et à la modération*. J'ai hésité quelque temps avant de m'y décider, craignant de blesser ceux qui étaient là et qui me sont de beaucoup supérieurs; mais le désir de bien faire l'a emporté, et je n'ai rien négligé aussi pour adoucir le conseil que tu nous avais donné et que je voulais transmettre aux autres. Veuille bien nous dire si tu t'es présenté à ce banquet, et si tu approuves le toast que j'y ai porté?

R. Non, ami, je n'ai point assisté à ce banquet, je ne suis pas moins reconnaissant de vos bons souvenirs, et toi, en particulier, reçois mes remerciements, surtout pour avoir osé souffler le vent calme et modéré parmi ceux qui n'auraient nullement reconnu leur maître dans cette allocution, C'est qu'Hahnemann, depuis qu'il est es-

prit, n'est plus ce qu'il était pendant sa vie terrestre, et il voudrait empêcher ceux qu'il aime de commettre ses mêmes fautes. Je te sais gré d'avoir si bien compris mon désir et d'avoir saisi avec empressement l'occasion de porter mes paroles à ceux qui suivent ma doctrine, et qui malheureusement seraient aussi disposés que moi à être exclusifs et emportés. Puissent ces quelques paroles que tu as semées en l'air, germer dans leurs cœurs, et y produire les douces vertus de patience et de modération qui seules feront marcher notre science et lui assureront des progrès immenses.

D. Le docteur L^{***}, qui t'a beaucoup connu, et qui est resté longtemps avec toi comme élève, m'a chargé de te demander :

1° Si les secousses qu'on donne à un médicament, quand on le dilue, réveillent ses propriétés latentes et augmentent sa puissance d'action ?

R. Oui, très-affirmativement.

D. Elles ne font pas que de la diviser et de l'étendre seulement ?

R. Non.

D. 2° Si cette puissance d'action donnée et accrue par les secousses peut se perdre au bout d'un certain temps de repos ?

R. Oui.

D. Dans ce cas, en faisant passer, tout aussitôt après les secousses, la dynamisation liquide dans des globules de sucre de lait, peut-on conserver ainsi tout le principe actif qui a été développé ?

R. Non.

D. Tu dis non ; ainsi peu importe que le médicament secoué soit dans un liquide ou dans des globules, il perd toujours de la puissance qu'il a acquise par les secousses ?

R. Oui.

D. Pendant combien de temps seulement peut-il conserver cette puissance ?

R. Pendant six ou sept mois.

D. En le secouant de nouveau, la reprend-il, cette puissance?

R. Oui.

D. Peut-on rétablir un malade sans médicament substantiel, et seulement par la pensée et la prière?

R. Non.

D. Cependant la prière opère quelquefois des miracles?

R. J'entendais que tu parlais de tous les malades. Il y en a pour lesquels Dieu n'accorderait pas le miracle; par exemple, pour un qui serait réincarné pour souffrir physiquement.

D. L'emploi du fer rouge et autres cautérisations dans certaines affections est-il bon?

R. Oui et non.

Après un débat contradictoire entre l'esprit et deux des personnes de la réunion, il résulte que cet emploi, qu'on a trop généralisé, ne doit être toléré que dans des cas extraordinaires, autrement il est perfide, paraissant guérir le mal, mais

ne faisant que le refouler dans l'organisme, pour le laisser s'accroître, et puis reparaitre avec des caractères plus graves.

DU 20 AVRIL 1862.

Au même esprit.

Nous louons Dieu et nous te remercions, cher esprit : le plaisir que tu dis éprouver en venant nous instruire, crois-le bien, est également partagé par nous ; car nous ne sommes jamais plus heureux que lorsqu'il nous est donné de pouvoir nous entretenir avec toi. Grâce à la bonté divine et à tes enseignements, notre foi s'éclaire chaque jour, et nous commençons à comprendre tout ce qu'il y a de puissant dans le spiritualisme. Aussi nous tâcherons de le pratiquer avec ces sentiments de respect et de conviction religieuse que tu nous

recommandes, et nous vous prions de vouloir bien nous continuer votre aide dans nos aspirations vers le bien.

D. Chacun de nous a-t-il son ange gardien, un esprit qui le protège ?

R. Oui.

D. Cet esprit est-il quelquefois remplacé par un autre ?

R. Oui.

D. Outre cet esprit protecteur, peut-on avoir encore un guide plus élevé ?

R. Oui.

D. Dois-je te considérer comme mon guide ?

R. Non.

D. Pourquoi, non ?

R. Bien avant que tu connusses le spiritualisme, tu avais ton esprit protecteur : depuis que tu es initié à cette belle doctrine, et que tu as bien voulu t'aider de mes enseignements, l'esprit, ton guide, veut bien me laisser venir à toi, et même m'appeler, quand il juge que mes lu-

mières pourront apporter quelque secours, soit à tes travaux, soit à ton avancement spirituel. Quant au nom de celui que Dieu a placé près de toi, tu dois l'ignorer; qu'il te suffise d'apprendre qu'il est très-supérieur. Tu lui dois beaucoup de bonnes pensées et actions. Puisse-tu toujours marcher d'après ses inspirations et arriver ainsi à ce terme d'épreuves qui, subies avec courage et résignation, vous donnent le droit de vous reposer dans le sein de Dieu.

D. Sous ton nom, d'autres esprits peuvent-ils venir se communiquer à moi, pour mieux répondre à des questions spéciales?

R. Oui.

D. Peut-il en venir de mauvais ?

R. Non. On ne le permettrait pas.

D. Doit-on entendre par médium tous ceux qui ont eu des relations directes et ostensibles avec les esprits, tels que les prophètes, magiciens, sibylles, etc. ?

R. Oui.

D. Peut-on comprendre Jésus-Christ dans la même catégorie ?

R. Non.

D. C'est-à-dire comme Socrate, Mahomet ?

R. Non.

D. Ou tout grand prophète, esprit, homme éminemment saint et inspiré, comme Vincent de Paul ?

R. Non.

D. Ou enfin comme Dieu incarné lui-même ?

R. Oui, trois fois.

Merci, cher ami, tu confirmes entièrement là notre opinion.

D. Dieu vous accorde souvent la faveur de pénétrer ses desseins. En nous disant que nous ferions faire de grands progrès à la science médicale, nous l'as-tu exprimé parce que la connaissance et la certitude t'en étaient acquises ?

R. Oui.

D. Ou dans l'intention seulement de nous porter à travailler davantage ?

R. Non.

Voudrais-tu bien nous citer un ou deux des esprits élevés qui, as-tu dit, viennent auprès de nous et nous feront avancer ?

R. *Vincent de Paul, Chateaubriand*, voilà ceux qui viennent auprès de vous ; après les membres de vos familles se joignent à nous, et sont heureux des progrès que vous faites.

D. Voudrais-tu bien aussi nous citer quelques-uns de ces hommes qui, ainsi que tu nous l'as dit, ont fait faire quelques pas à la science, parce qu'ils n'ont vu dans la matière que des effets et non des causes ?

Pas de réponse.

D. Veux-tu que je te donne quelques noms, et j'inscrirai ceux que tu indiqueras comme ayant été dans la voie ?

R. Oui.

Voici quelques-uns des noms approuvés :

Thomas d'Aquin, Albert le Grand, Roger, Bacon, Raymond Lulle, Paracelse, van Hel-

mont, Mesmer, Stahl, Swedenborg, Bordeu, Barthez.

D. Veux-tu nous dire comment il faut étudier l'homme?

R. Je ne puis pas toujours répondre à vos questions, surtout quand elles sont purement matérielles. L'homme doit être étudié sous plusieurs points de vue. Le côté moral est celui qui doit le plus vous occuper. En même temps que vous vous aidez de vos connaissances anatomiques, vous ne devez pas perdre de vue que le corps est une boîte à laquelle l'esprit donne telle ou telle forme.

D. Les rayons lumineux qui environnent l'esprit supérieur sont-ils de la même matière que ceux du soleil?

R. Oui.

D. Pourquoi ne pouvons-nous pas voir votre enveloppe lumineuse?

R. Parce qu'elle vous éblouirait et vous ferait mal.

D. Provient-elle du lieu qui avoisine Dieu, qui est toute lumière?

R. Oui. C'est la qualité de l'esprit supérieur.

D. La terre vue au loin paraît-elle aussi brillante que le soleil?

R. Non.

D. Que la lune?

R. Oui.

D. Que Vénus?

R. Oui.

D. Ces planètes et autres sont-elles habitées?

R. Oui.

D. Chaque astre, chaque planète, comme chaque esprit, a-t-il son influence particulière sur nous, ainsi que sur tous les objets terrestres?

R. Oui.

D. Les corps célestes ont-ils des rapports avec tels végétaux, minéraux, métaux, et animaux?

R. Oui.

D. Je veux dire que tels de ceux-ci sont en rap-

port fluidique et d'existence avec tels des corps célestes ?

R. Oui.

D. Comment distinguer cela ?

Pas de réponse.

D. Est-ce que le corps de l'homme est composé de plusieurs substances ?

R. De toutes celles qui sont dans la nature.

D. Les esprits ont-ils pouvoir sur les éléments ?

R. Oui.

D. Les éléments ont-ils une certaine influence sur les esprits ?

R. Oui.

D. Les esprits peuvent-ils traverser le feu ?

R. Non. — (Grande loi des semblables).

D. La lumière parait les incommoder ?

R. Oui.

(La foudre les dérange mais ne les divise pas. Ils peuvent pénétrer l'eau ainsi que la terre. Ils ne peuvent qu'approcher le soleil.

D. Peut-on considérer chaque monde comme

un individu, un homme ayant pour exister un corps et un esprit ?

R. Oui.

D. Est-ce une masse toute matérielle, sans volonté, sans âme, mais pénétrée en tous sens et guidée par Dieu dans l'espace ?

Pas de réponse.

D. L'âme de la terre est-elle incarnée en elle ou ne fait-elle que la diriger ?

R. Elle la dirige tout en restant près de Dieu.

Nous transcrivons ici deux réponses faites par deux esprits différents sur le même sujet :

1° « Il vous est difficile de comprendre ce que c'est que l'âme de la terre. Ce sont plusieurs forces réunies, presque comme vous diriez plusieurs âmes ensemble. Elle n'est nullement incorporée à la terre comme votre âme est attachée à votre corps. Elle est près de Dieu, et, par sa force, elle gouverne et dirige son corps, la terre, tout comme le fait la vôtre, qui donne l'impulsion à votre corps. RODRIGUE. »

2° « Veux-tu, cher docteur, me permettre de répondre aussi à ta question? Tu veux savoir ce que c'est que l'âme de la terre? Tu es bien ambitieux; tu veux connaître les secrets de ton créateur? Je te dirai, cependant, qu'un esprit est nommé pour être le protecteur, le gardien d'une planète, qui est confiée à ses soins. La végétation, les plantes, les minéraux de toutes sortes sont confiés à sa surveillance; il est le représentant de son Dieu. Il n'y a pas un esprit incarné dans la terre; il n'y a qu'un esprit protecteur, radieux, planant dans l'espace, servant ici d'intermédiaire entre Dieu et la terre.

« MARIE (Med. M^e H.). »

D. A part le soleil, sans lequel la terre ne pourrait exister, les autres corps célestes qui l'entourent lui sont-ils nécessaires?

R. Oui.

D. La disparition d'un seul d'entre eux ferait-elle une perturbation dans son état d'être?

R. Oui, certainement.

D. Tous les astres et planètes ont-ils des rapports, des liens généraux qui les unissent entre eux ?

R. Oui.

D. Les planètes ont-elles été des soleils ?

R. Non.

D. Ou des masses en ignition passagère ?

R. Oui.

D. Peut-on reconnaître et distinguer spécialement les influences des corps célestes sur les hommes ?

R. Non.

D. Les esprits ont une très-grande influence sur nous ?

R. Oui.

D. Nous sommes, pour ainsi dire, leurs esclaves ?

R. Oui.

D. Ils nous dominent comme nous dominons les animaux ?

R. Oui.

D. Cependant nous avons toujours notre libre arbitre ?

R. Certainement.

D. Par le travail et la préparation, pouvons-nous faire que les substances matérielles deviennent des fluides similaires aux bonnes comme aux mauvaises influences des astres ?

R. Non.

D. Mais nos médicaments, suivant certaines préparations, peuvent atténuer ces influences ?

R. Oui.

D. Ces mêmes médicaments, en modifiant l'organisme, ne peuvent-ils pas aussi combattre les influences des esprits ?

R. Oui.

D. Une personne qui vous en veut, qui vous poursuit de ses imprécations, qui désire votre malheur, peut-elle en effet l'occasionner ?

R. Non.

D. N'y a-t-il pas un certain rapport entre la

orme des maladies et celle des climats des minéraux, des végétaux et des animaux ?

R. Oui.

D. La cornaline a-t-elle quelque effet sur l'érysipèle ?

R. Oui.

D. La faculté médianimique, dépendant de la constitution individuelle, ne serait-elle pas d'autant plus développée qu'il y aurait chez la personne une plus grande extension du cervelet, une plus grande sécrétion normale ou anormale, saine ou morbide des sucs vitaux, prolifiques, nerveux, assimilateurs ou corporels, n'importe le nom ?

R. Oui.

D. Commè aussi une plus grande émanation fluïdique de ces mêmes sucs formant, aidés par la pensée, le conducteur médianimique ?

R. Oui.

D. Y a-t-il des animaux, des végétaux, des métaux, des minéraux, des maladies, qui pos-

sèdent aussi plus ou moins ce fluide conducteur?

R. Oui.

D. Peux-tu en indiquer quelques-uns?

R. Non.

D. Sans le secours d'une constitution médianimique, peut-on être en rapport, par la pensée et la prière, avec Dieu et les esprits, autant que par le moyen de la médiumnité?

R. Oui.

D. Quelle peut être la conduite de certains esprits dans le monde invisible et qu'elles sont les lois du progrès qu'ils ne veulent pas suivre?

R. Le progrès consiste dans le repentir et non dans la révolte. Dieu veut bien accorder miséricorde à ceux qui l'implorent; mais il faut nécessairement qu'on reconnaisse ses erreurs; sans cela des siècles entiers peuvent s'écouler sans amener de changement à votre position.

D. En thèse générale l'esprit doit être plus heureux étant au ciel que sur la terre?

R. Oui.

D. Y en a-t-il aussi beaucoup qui y souffrent plus que s'ils étaient avec nous.

R. Oui.

D. Outre que certains esprits se plaisent à tourmenter les humains, est-ce qu'ils tourmentent aussi d'autres esprits ?

D. Non.

D. Les esprits, en quittant la terre, s'éloignent-ils beaucoup d'elle ?

R. C'est selon leur élévation céleste.

D. Les esprits vont-ils plus loin que les étoiles ?

R. Oui, les esprits supérieurs.

D. L'esprit conserve tellement son individualité, que, si l'on consulte plusieurs esprits qui ont été médecins sur la terre, pour une même maladie, ils donnent chacun leur manière de traiter cette maladie, manière ou méthode bonne ou mauvaise, neuve ou arriérée, qu'ils employaient pendant leur vie terrestre. En fait de sciences humaines, l'esprit sorti d'ici ne progres-

serait donc plus? S'il a plus de lucidité, pourquoi ne change-t-il pas son système quand il est erroné? Ou bien encore, est-ce que l'esprit, n'ayant plus qu'un seul but, qui est la perfection morale, ne s'occuperait de nos sciences que par souvenir et exception, et d'autant que cette occupation contribuerait à son avancement? Est-ce cette dernière raison qui le fait rester dans son *statu quo* terrestre, ou bien parce qu'il n'a plus d'organes corporels?

R. C'est celle-ci.

D. On pense que les esprits viennent profiter des nouvelles découvertes faites par les hommes?

R. Oui.

Nos questions étant terminées pour aujourd'hui, l'esprit d'Hahnemann, avant de partir, veut bien dicter ces mots :

« Je suis avec bonheur vos études spiritualistes ; je vous le prouve, en quittant tout pour venir répondre à toutes les questions que Dieu veut bien que je vous aide à approfondir. Mais il y

en a une foule que vous ne devez connaître qu'après un travail assidu. Courage donc pour avancer. Vos amis vous offrent leur concours; mais ils ne doivent pas tout faire. Où seraient votre mérite et la justice divine, si vous étiez privilégiés au point d'avoir votre besogne toute tracée? Félicitez-vous et remerciez Dieu de vous avoir envoyé de bons guides; le moyen de lui témoigner votre reconnaissance, c'est de vous élever vers lui et de n'avoir en vue que sa gloire et le bien de l'humanité. »

DU 26 AVRIL 1862.

A l'excellent esprit d'Hahnemann.

« Cher ami,

« Nous sommes vraiment confus de tant de bonté divine et nous n'avons pas assez d'expressions pour en remercier celui qui en est la source

ineffable. Mais tout notre cœur tressaille et s'épanouit en actions de grâces, et, suivant tes conseils, comme les inspirations des excellents guides qu'il a bien voulu nous donner, nous tâcherons de nous rendre dignes de ses bontés et de lui prouver que nous en gardons un religieux souvenir, en élevant toutes nos pensées vers lui et en ne cherchant dans nos études que la glorification de ses œuvres et le bien de nos semblables. »

D. Pouvons-nous maintenant te donner connaissance d'une ébauche sur quelques idées nouvelles?

R. Oui.

Comme il n'y a rien d'achevé dans ce travail, nous demandons la permission aux personnes présentes de lire mentalement...

Après cette lecture, qui a été approuvée en tout point, on pose à l'esprit la question suivante :

D. Y a-t-il une hiérarchie parmi les esprits?

R. Oui.

D. Y a-t-il aussi une discipline? Les supérieurs commandent-ils et punissent-ils les inférieurs? Ont-ils aussi un pouvoir absolu sur eux?

R. Non pas comme vous pourriez l'entendre et comme cela est établi dans votre monde matériel. Une fois dégagé des liens charnels, l'esprit rentre sous la dépendance de Dieu seul. Les esprits supérieurs ne peuvent que faire la morale à ceux qui ont à expier des fautes, afin de tâcher de leur faire comprendre qu'ils n'ont qu'à s'incliner et à accepter les moyens de réparation qui leur sont offerts.

D. Swedenborg a dit que notre monde était la représentation du monde céleste, où il y aurait tout ce que nous avons ici. Est-ce vrai?

R. Non.

D. Tous les esprits sont d'accord sur la réincarnation.

R. En effet.

D. Mais, heureux ou malheureux, il en est peu qui fassent défaut à notre appel ; et l'on pourrait croire qu'ils sont toujours dans le monde invisible, sans jamais se réincarner. D'où vient cette contradiction ? Y aurait-il des esprits qui répondraient pour d'autres, comme aussi qui ne voudraient pas se réincarner, malgré l'obligation qui leur en serait faite ?

R. Vous aurez bien de la peine à comprendre la réincarnation, et surtout ce que vous saisirez difficilement, c'est qu'un esprit qui s'est réincarné a laissé dans la sphère qu'il a habitée une partie de son esprit ou, si vous comprenez mieux, son périsprit...

D. Le périsprit est l'enveloppe de l'esprit ; il peut donc aussi représenter l'esprit. Veuillez bien nous expliquer ce nouveau côté de la science ?

R. Par la faculté que Dieu lui a donnée, il devient, à la fin de tout, esprit lui-même, c'est-à-dire que, réuni à son esprit, ils ne font plus qu'un tout indivisible, alors qu'ils arrivent près de Dieu.

D. Avons-nous, ici, sur la terre, notre périsprit.

R. Oui ?

D. Le périsprit peut donc se séparer de l'esprit.

R. Oui.

D. Quand une personne vivante est évoquée quelque part, qui se présente pour elle ?

R. C'est le périsprit.

D. Le périsprit est pour ainsi dire l'image ou l'*alter ego* de l'esprit ?

R. Oui.

D. Si nous sommes, même ici-bas, punis par où nous avons péché, cette punition couvre-t-elle le péché commis, de sorte qu'ayant souffert de ce péché, nous en soyons absous ?

R. Non.

D. Le criminel auquel la justice des hommes fait subir une peine est-il pardonné de sa faute par Dieu ?

R. Oui, quand il y a repentir et peine suffisante.

D. Les fautes commises pendant cette vie peuvent-elles être expiées par le repentir et une bonne conduite pendant cette même vie, sans que nous soyons obligés de supporter les mêmes souffrances que celles que nous avons pu faire endurer à d'autres ?

R. Oui.

D. L'Église a établi des conditions très-sévères et très-sages à l'égard de l'œuvre de chair ; la loi humaine réproouve même l'enfant des transgresseurs ; mais quant à la loi de Dieu, en est-il de même ?

R. Non.

Nos questions étant épuisées, l'esprit dicte ces mots :

« Continue, ami, ta marche vers le progrès ; l'inconnu se déroulera peu à peu à tes regards : Dieu aime ceux qui recherchent en lui le principe de toutes choses, et il m'accordera tou-

jours la faveur de t'assister dans tes études, surtout tant que tu banniras de ton cœur toute idée ambitieuse et que tu ne travailleras que pour prouver à cette pauvre humanité qu'elle a été bien ingrate envers Celui qui ne cesse de répandre ses bienfaits sur *leurs âmes*, et en même temps bien obstinée de rechercher, uniquement dans la matière, le progrès qui ne lui vient que de Dieu. Courage ! va, sans t'effrayer des luttes que tu auras à soutenir ; je combattrai avec toi, et nous parviendrons à détruire le règne du matérialisme ! »

DU 3 MAI 1862.

A l'excellent esprit d'Hahnemann.

Salut et mille fois merci, cher ami ! Nous aurons peu de questions à t'adresser aujourd'hui ; mais pourtant nous avons travaillé, comme tu dois le

savoir. Absorbé par les idées qui nous sont venues, sans doute par ton influence, nous avons continué notre besogne commencée et pour laquelle tu nous as donné de tels encouragements, que nous sommes porté à croire que tu connais l'avenir et notre pensée avant nous-mêmes. Ami, nous t'écoutons, et puisque tu veux bien nous aider, quant à présent, et combattre avec nous plus tard, nous aurons du courage, et nous nous efforcerons de mériter de plus en plus cette faveur, à laquelle nous étions loin de nous attendre, et qui fait élever notre âme en actions de grâce vers le ciel.

Si tu veux bien nous le permettre, nous allons te lire ce que nous avons fait. Nous trouvons nos idées raisonnables, mais nous ne savons jusqu'à quel point elles sont vraies. Aie donc la bonté de fixer notre opinion sur ce point.

L'esprit approuve chacune des idées qui lui sont communiquées.

D. Tu as vu ici, à chacune de nos séances, le

docteur Ol*** eh bien ! il a disparu depuis plusieurs jours, et l'on ne sait ce qu'il est devenu. Nous en sommes profondément affligés ; nous craignons qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur. Veuillez donc bien nous instruire sur son sort, si cela t'est permis.

L'esprit bat la prière et se retire sans faire aucune réponse. Mais après de nouvelles évocations et un certain laps de temps, il revient et dit ceci :

« Priez, afin que Dieu envoie à vos âmes secours et consolations !... »

Après quoi il ne veut plus rien dire, et part en battant très-longtemps la prière...

DU 11 MAI 1862.

A l'excellent esprit d'Hahnemann.

Cher ami, ce qui s'élève bien souvent du fond de notre cœur, c'est l'expression de nos remerci-

ments à ton adresse, comme celle de notre reconnaissance envers le Tout-Puissant. Nous te la renouvelons en ce moment, de même que chaque fois que nous avons l'avantage de t'avoir ; car c'est toujours aussi pour renouveler une grâce divine que tu nous fais la faveur de venir nous parler. Nous avons continué notre travail ; si tu le veux bien, nous allons te donner lecture de ce que nous avons pu faire.

Cette lecture est donnée, et l'esprit dit :

« Ami, le temps n'est pas encore venu pour te dire ce que je pense des grandes idées que tu as déjà jetées sur tes cahiers. Poursuis toujours, je suis tes pensées, et je ne puis laisser arriver les rayons lumineux qu'au fur et à mesure que ton intelligence se développe. Je te répéterai sans cesse : Courage ! l'œuvre de Dieu n'est pas chose facile. Heureux ceux qui continueront leur chemin sans retourner en arrière ; ils éprouveront de grandes joies, le jour où par leur constance à poursuivre leurs travaux, ils auront réussi à pé-

nétrer les hommes des devoirs qu'ils ont à remplir envers Dieu, et de ça qui leur est imposé à l'égard du prochain .

« Chers amis, j'ai peu de temps à vous donner ce soir, malgré le bonheur que je ressens auprès de vos âmes ; je dois accomplir une mission que j'ai acceptée. Je vous demande même en échange des quelques conseils affectueux que je vous ai donnés, je vous supplie, dis-je, de m'aider, par vos prières, à l'accomplissement de ma tâche : elle est bien difficile et bien pénible ; mais avec votre secours, je serai fort ¹. »

DU 17 MAI 1862.

M^{me} R^{***}, médium, en arrivant, a bien voulu nous donner connaissance d'une communication qui eut lieu chez elle le 15 de ce mois. Une dame étant venue la voir, évoqua un esprit

¹ Nous avons pensé que cette mission avait rapport au docteur Ol...

qu'elle avait connu, et, pour être sûre de son identité, elle fit son évocation mentalement.

Il lui fut répondu ceci :

« Je voudrais pouvoir apporter du soulagement à tes peines, mais cela n'est possible qu'avec la permission de Dieu. Prie, et je pourrai alors t'être utile. »

L'esprit bat aux champs et se retire. Mais, après les prières des assistants et sur leurs demandes réitérées, l'esprit revient et dicte ces paroles :

« Mes chers enfants, je vous remercie de la sympathie que vous témoignez au pauvre mortel qui n'a eu d'autre mérite que d'aimer Dieu et ses semblables. Il avait aussi la foi, et cela lui donnait le pouvoir de calmer bien des souffrances. Ayez donc, amis, cette vertu qui vous rendra forts envers et contre tous. Vous serait-il permis de douter, vous qui êtes témoins de tant de miracles? Marchez avec confiance et ne négligez pas les sages conseils que ne cessent de vous donner

ceux qui vous guident. Je me joins à eux pour vous rappeler que vous avez une mission à remplir sur la terre, celle de faire adorer Dieu, afin de mériter de participer au bonheur des élus!

« VIANNEY, curé d'Ars (Ain).¹ »

Après cette communication, on évoque l'esprit d'Hahnemann.

· Cher ami, suivant tes désirs, nous avons adressé à Dieu nos prières pour l'accomplissement de la pénible mission que tu avais à remplir. As-tu réussi? Nous serons très-heureux de l'apprendre.

R. Mes amis, recevez mes remerciements pour la coopération que vous voulez bien apporter à la mission dont je vous ai entretenus; elle n'est point encore terminée: ne vous laissez pas de prier; vous aurez une large part dans les joies que le repentir d'un pécheur occasionne aux amis de Dieu. Je viens d'entendre de belles paroles,

¹ Nous venons de lire dans les journaux qu'une commission procède en ce moment à sa canonisation.

dictées par un grand parmi nous. Méditez souvent cette phrase aussi simple que sublime, et n'oubliez jamais que nous ne devons venir à vous que pour vous crier : Adorez Dieu ! Passez les quelques jours de votre existence à faire comprendre ses grandeurs à nos frères qui viennent s'instruire près de vous ; rendez-vous dignes de ces enseignements supérieurs et vous vous préparerez une belle place près du trône de l'Eternel.

D. Est-ce toi qui te communique à M*** et lui dictes ses prescriptions médicales ?

R. Non.

D. Il y a donc des esprits trompeurs, et Dieu permet à des esprits de nous induire en erreur ?

R. Dieu a donné le libre arbitre, et des esprits malheureux, sympathisant avec l'esprit de personnes peu scrupuleuses, peuvent ainsi contribuer à répandre l'erreur.

D. Comment l'esprit progresse-t-il au ciel ?

R. Par le repentir.

D. N'est-ce pas aussi par une sorte de travail ?

R. Oui.

D. Quel est ce travail ? Est-ce dans la surveillance des mondes ou pour l'amélioration des hommes ?

R. C'est pour l'amélioration des hommes et ils viennent en mission sur la terre.

D. Y a-t-il des esprits qui, sortis de la terre, vont s'incarner dans d'autres mondes pour progresser ?

R. Oui.

D. La terre est-elle plus avancée que les autres mondes ?

R. La terre est l'un des moins avancés et des moins âgés parmi l'innombrable quantité qui en existe.

D. Est-on plus avancé dans Jupiter que sur la terre ?

R. Oui.

D. Sur différentes questions il est répondu : — que l'espèce qui représente l'homme ne se ressemble pas, quant à la forme, dans les différents

mondes habités ; — qu'il y en a de plus matérielle comme de plus spirituelle que celle existant sur la terre ; — qu'il y en a que nos yeux ne pourraient même pas voir ; — que cependant, en quittant la terre, un esprit élevé, tel qu'un Vincent de Paul, peut arriver à Dieu sans être obligé de passer par tous les mondes supérieurs à la terre.

D. Veux-tu bien nous dire comment l'esprit se reproduit ?

R. Je ne saisis pas ta question.

D. L'esprit produit-il un esprit semblable à lui ou fait-il un esprit avec d'autres esprits ?

R. L'esprit perfectionne ; c'est sa seule production ; il perfectionne l'homme.

D. On prétend qu'à la place de la terre il y avait une grande planète entourée de cinq satellites, et qu'après sa disparition, quatre des cinq satellites se réunirent et formèrent la terre ; la lune en resta séparée, parce qu'elle était ou trop éloignée ou pas assez avancée. Est-ce vrai ?

R. C'est une erreur.

Sur de nouvelles questions adressées au sujet du périsprit, il est répondu ceci : « L'esprit ne peut se passer du périsprit ; s'il le laisse quelque part, il en prend un autre ; l'âme a son siège dans le cerveau ; le périsprit environne le corps.

« Le périsprit est une matière fluidique insaisissable, ayant presque les facultés de l'esprit. Il peut se diviser en plusieurs ; ce serait, pour vous en donner une idée, comme une ombre ou empreinte qui peut représenter la matière. Ne produisez-vous pas souvent des ombres sans rien laisser de votre corps ? »

Après lecture faite de la suite de notre travail, l'esprit termine la soirée par cette communication :

« Tout ce que je pourrais dire n'exprimerait pas la joie que je ressens des nobles pensées qui viennent tous les jours rayonner dans ton âme et que tu rends par un langage simple. Courage, ami, tes efforts te seront comptés par Dieu. Et moi, je te dis merci de suivre les inspirations des

vrais serviteurs de Dieu ! Sans nul doute, touché des désirs de ton cœur, il enverra vers toi un esprit de lumière qui, mieux que moi, éclairera ton chemin ; je ne te quitterai pas pour cela ; au contraire, je prendrai ma part du bonheur que tu goûteras, en ayant travaillé à la gloire de Dieu. »

DU 24 MAI 1862.

A l'excellent esprit d'Hahnemann.

Nous te saluons, cher esprit, en te remerciant, ainsi que Dieu, du bien que nous éprouvons par tes communications avec nous. Depuis la dernière fois que tu as bien voulu nous parler, nous avons beaucoup pensé, et beaucoup travaillé, et cependant, nous n'avons rien fait qui nous contente ; tout est encore pour nous dans le vague et l'incertitude ; cela tient sans doute à notre santé un peu dérangée qui nous empêche d'avoir assez de

force pour rassembler nos idées. Nous te prions d'avoir la bonté de bien lire et de bien examiner ce que nous avons fait, afin que tu nous dises si nous sommes dans le vrai, si nous devons poursuivre l'étude de l'électricité pour tâcher d'en découvrir les secrets, ou si nous ferons mieux de rester dans le cercle des études médicales selon la méthode d'Hahnemann.

R. Tout en restant dans le cercle de nos idées médicales, je trouve bon que tu recherches dans l'électricité bien des secrets qui n'ont pas été assez étudiés parmi ceux qui se sont le plus occupés de cette matière. Là, cependant, est la clef de beaucoup de mystères, puisque c'est *l'intermédiaire entre l'esprit et la matière, entre Dieu et les hommes*. Mais c'est un rude chapitre à apprendre, et ce n'est pas tout de suite que tu arriveras à la fin de ce non plus chapitre mais volume; mais le courage à quoi sert-il, si ce n'est à persévérer dans les travaux difficiles? Va donc, ami! ne sommes-nous pas avec toi pour tra-

vailler ? Je veux que tu ne te fatigues pas au delà de tes forces ; nous ne gagnerions rien à épuiser notre énergie en une semaine : le succès sera d'autant plus grand que nous aurons mis plus de temps à nos études. N'oublions pas que Dieu veut le progrès, et que, s'il daigne nous trouver bons à répandre la lumière sur ses enfants, il nous donnera des forces.

D. Veux-tu bien nous donner des nouvelles de la mission que tu avais à remplir.

R. Non pas encore.

D. L'esprit est-il dans les minéraux, dans les animaux ?

L'esprit ne veut pas répondre, sans doute pour ne pas blesser certaines susceptibilités. Mais, quand nous lui demandons mentalement si nous sommes dans le vrai en le pensant, il répond : — Oui.

D. La forme de l'homme est-elle arrivée sur la terre à sa perfection, ou bien viendra-t-il à sa

place un être moins matériel, plus élevé, plus capable de comprendre Dieu ?

R. Il arrivera un temps où l'homme changera et deviendra plus parfait, ce sera après des révolutions terrestres ¹.

D. L'électricité, le magnétisme, ou le fluide universel est-ce de la nature du principe actif ?

R. Oui.

D. Le soleil n'est-ce pas la matière en ignition ?

R. Oui.

D. C'est le principe électrique qui fait le soleil ?

R. Oui.

D. Un journal vient de publier qu'il y a eu des cas d'hydrophobie guéris par le genêt jaune ; cette plante est-elle en effet spécifique dans cette névrose ? — R. Non.

¹ Nous croyons devoir faire remarquer ici que notre opinion diffère de celle qui suppose que l'homme est venu du singe et la race caucasique de l'hottentote ; l'analogie ne saurait aller jusqu'à la confusion des races, des espèces et des germes ; comme l'âne et le cheval, le singe et l'homme ont pu naître à la même époque.

D. Et le stramonium en décoction? — R. Oui.

D. Le fer rougi exposé à une certaine distance de la plaie? — R. Oui.

D. La ventouse peut-elle servir au même but?

R. Non.

Nous avons appris aujourd'hui seulement la mort d'un de tes disciples en renom, le docteur Tessier... L'esprit ne dit rien, mais bat la prière pendant fort longtemps.

DU 8 JUIN 1862.

A l'excellent esprit d'Hahnemann.

Cher ami, voilà plus d'une semaine que nous n'avons eu le bonheur de nous entretenir avec toi et de recevoir ainsi les grâces que Dieu veut bien nous accorder ; mais, comme tu connais le fond de nos pensées, tu as dû voir que nous ne t'avons pas oublié. Force nous est aussi d'étudier

comme un simple écolier la physique et les autres sciences dont nous avons besoin pour pouvoir mettre à profit la loi qui nous a été révélée. Nous trouvons, par-ci par-là, quelques points lumineux qui nous font tressaillir de joie; mais, somme toute, nous cherchons encore notre terrain et notre route. Du reste cela nous porte à nous instruire et nous en remercions Dieu, tout en le priant de vouloir bien nous faire guider par vous et bénir nos désirs, dont la réalisation serait, pensons-nous, un bien pour la médecine et un grand triomphe pour le spiritualisme.

D. L'électricité, le magnétisme, la chaleur, la lumière, sont-ce des agents de différentes natures ?

R. Tout cela, ce sont des agents de la même nature et procédant du même principe : l'électricité.

D. Nous avons ici une enfant qui donne bien du tourment à ses parents : c'est la fille de notre médium ; aie la bonté de nous dire ce qu'elle a et ce qu'il faut faire pour la rendre meilleure ?

R. C'est son esprit qui suit une mauvaise direction, et qui par cela même attire encore à elle une quantité d'esprits qui l'obsèdent. Il faut prier et surtout elle doit faire tous ses efforts pour dompter ses mauvais penchants. Qu'elle réfléchisse bien que le désespoir de sa mère serait une chose horrible pour elle ! Courage, bonne mère, Dieu voit les larmes dont votre cœur est rempli. Offrez-lui votre douleur, je lui présenterai votre affliction et le prierai d'envoyer près de vous de bons amis susceptibles d'éloigner les mauvais. Rendez-vous dignes, de votre côté, de recevoir leurs bons enseignements. Faites quelques efforts, vous enfant, pour vous corriger, et vous mère, soyez plus sévère !

D. Es-tu du même avis que ceux qui pensent que la lune ne doit pas être habitée, parce qu'elle est sans atmosphère et couverte de glaces ?

R. Non.

D. Si on ne voit pas les habitants de la lune, serait-ce parce que nous ne voyons toujours d'elle

qu'une seule partie, l'inférieure et celle qui n'est pas habitée? — R. Oui.

D. A quinze ou vingt lieues de notre globe y a-t-il encore de l'air ; c'est-à-dire, après notre atmosphère, y a-t-il du vent, de la chaleur, de l'orage dans l'espace qui nous sépare de la lune ou du soleil? — R. Oui.

D. Y a-t-il de l'orage?

R. Oui.

D. Mais c'est un air plus délié que le nôtre?

R. Oui.

D. C'est ce qui fait que les rayons lumineux prennent une teinte pourprée, comme l'électricité dans la machine pneumatique.

R. Oui.

D. Le soleil a-t-il une atmosphère?

R. Non.

D. Les taches qu'on y remarque sont-elles dans le soleil ou à l'extérieur de ce corps?

R. A l'extérieur.

D. Si je te posais mentalement une question,

me comprendrais-tu et voudrais-tu bien me répondre ?

R. Oui.

L'esprit répond aussi affirmativement à la question posée.

D. Les gelées qui se montrent quelquefois pendant les nuits du printemps, sont-ce des effets de la lune ou du rayonnement des plantes ?

R. Des deux à la fois.

D. Il paraît cependant certain que la lune absorbe l'humidité de l'atmosphère, comme elle attire à elle les eaux de la mer ?

R. Sans doute.

D. L'astronomie peut-elle être utile à la médecine ?

R. Oui, assurément.

D. Permetts-nous de te donner lecture de quelques chapitres d'un livre qui vient de paraître. Comme cet ouvrage s'occupe des questions les plus élevées du spiritualisme, et qu'on dit qu'il a été dicté par des esprits, nous serions bien aise

de connaître ton opinion sur les doctrines qui s'y trouvent. On lit une partie de cet ouvrage, et l'esprit désapprouve la plupart des idées qui y sont énoncées. Puis il dicte, en terminant, ces mots :

« Ma présence ici prolongée te démontre clairement que je suis heureux de suivre tes pas dans la carrière spiritualiste. Je te renouvelle encore la promesse que je t'ai faite si souvent de te soutenir et de t'aider. Va donc, et n'oublie pas que Dieu combat avec nous.

« J'ai écouté la lecture que tu viens de faire : ce livre est rempli d'absurdes choses ; il y a aussi quelques vérités qui ont été dites par un bon esprit ; le faux est de l'invention des hommes. Voici ce qui arrive : souvent l'esprit vient vous faire des révélations ; si elles ne sont pas conformes à votre pensée, vous les rejetez et bâtissez, à votre guise, toute espèce de rêveries, comme celles que vous venez de parcourir. Gardez-vous de tomber dans de semblables erreurs ; remarquez le mal que cela va faire : on n'acceptera pas la vérité,

quand le mensonge sera aussi facile à découvrir. Vous le voyez, à chaque instant, l'auteur se contredit lui-même. »

26 JUIN 1862.

A l'excellent esprit d'Hahnemann.

Cher ami, ma femme et ma fille, que tu vois ici parmi nous, sont enfin venues me rejoindre : ensemble maintenant, nous avons le bonheur de te témoigner notre amitié, comme notre reconnaissance, et de remercier Dieu des bontés qu'il a eues pour nous. Leur arrivée m'a un peu distrait de mes études, et je suis confus de n'avoir aujourd'hui aucun travail à soumettre à ton appréciation. Je n'ai pas été cependant sans m'occuper de notre idée ; j'ai fait des recherches dans ce qui est connu ; mais il paraît que je ne mérite pas encore la grande faveur que j'ambitionne ; je n'ai

rien trouvé de certain sur quoi je puisse me fonder, pour mettre à exécution la méthode que j'ai eu l'avantage de te communiquer. Ainsi, dois-je me contenter, pour le moment, d'expérimenter certains médicaments que j'ai en vue, ou plutôt continuer, malgré toute déception apparente, à rechercher dans l'étude des sciences les moyens d'application de notre loi générale?

R. Je crois prudent, pour le moment, de t'appliquer à la recherche de la vertu des médicaments à peu près ignorés jusqu'à ce jour ; nous reprendrons plus tard notre grand travail, et même je puis t'assurer que nous y arriverons par cette voie et sans trop d'efforts. Courage donc, ami, les défaillances sont le pire de tout, elles sont souvent venues m'assaillir pendant mes recherches terrestres ; aussi suis-je disposé à absoudre tes faiblesses. Mais je te répéterai que, pour arriver, il faut lutter, et que tout ce que l'on a découvert jusqu'à présent a coûté beaucoup de tourments et de veilles. J'ajouterai que tu n'es

pas seul à combattre, et que je suis disposé à prendre la moitié de ta charge. Va et sois sans crainte, nous arriverons.

Je suis heureux de l'arrivée de ta famille ; elle était nécessaire pour ta tranquillité : cela te permettra de te livrer avec plus de plaisir à tes études. Ta femme sait déjà combien elle m'est sympathique ; aussi je lui dirai , ainsi qu'à ta fille, qu'elles peuvent compter sur mon amitié.

D. Est-ce pour mes intérêts, et dans la crainte que je ne me dégoûte de mon travail, que tu as employé le mot *prudent* ?

R. Oui.

D. Je dois toujours ne pas perdre de vue la physique ?

R. Oui.

D. Que penses-tu de la position actuelle du pape ?

R. Il est très-malheureux que l'on soit arrivé à agir de rigueur avec une cause aussi sacrée ; mais il faut réprimer les abus. Pourquoi avoir

jamais oublié qu'une étable était la première église, et que Pierre, qui devait en perpétuer le souvenir, était un simple pêcheur. L'édifice est ébranlé depuis longtemps, et il est nécessaire qu'il tombe tout à fait, pour qu'il soit reconstruit sur ses bases primitives.

D. Avec les enseignements des esprits, pourrait-on se dispenser des prêtres ?

R. Non.

D. Penses-tu que ma femme, ma fille et moi, réunis autour d'une table, nous pourrions t'évoquer de manière à recevoir de toi des communications ostensibles ?

R. Oui.

D. Est-ce vrai que le docteur Ol*** se serait retiré parmi les religieux de la Trappe ?

R. Non.

D. Est-il mort ?

Pas de réponse.

D. Le reverrons-nous ?

R. Oui.

D. L'esprit parvenu au bonheur suprême, tel que Vincent de Paul, se confond-il avec Dieu?

R. Non.

D. Conserve-t-il toujours son individualité?

R. Oui.

D. A-t-il toutes les qualités de Dieu par excellence?

R. Oui.

D. L'activité qu'il a constamment à déployer et les missions qu'il peut avoir à remplir sont-elles pour lui des sujets de joie plutôt que d'ennui?

R. Oui, toujours.

D. Dieu a-t-il fait le bien et le mal?

R. Oui et non.

D. Ces deux choses sont-elles réunies en lui?

R. Non.

D. Connais-tu cette personne qui est arrivée depuis peu à Paris, et qui prétend être la sœur du Christ et avoir une ceinture de chair, de

laquelle sortiraient des graines alimentaires nouvelles ?

R. Oui.

D. Qu'en penses-tu ?

R. Que voulez-vous que je pense de toutes ces créations de cerveaux attaqués d'une horrible maladie, celle de l'orgueil. Je plains franchement ceux qui ajoutent foi à un pareil délire. Veuillez ne plus me demander mon opinion sur de semblables cas d'aliénation de toutes les facultés morales.

DU 27 JUIN 1862.

Dix personnes.

Au nom du Dieu tout-puissant, nous prions les bons esprits de vouloir bien se communiquer à nous. Ce n'est pas par un motif de curiosité ni d'amusement que nous sommes portés à les évoquer en ce moment ; c'est dans le but d'é-

clairer ceux qui doutent. Aussi nous pensons que les esprits qui nous guident voudront bien se prêter à nos désirs et nous aider pour arriver au but proposé.

R. Frère et ami aimé, nous approuvons ton zèle et ta foi ; tu cherches à répandre la conviction dans les cœurs, et tu ne sais pas l'immense service que tu rends aux âmes que le doute accable. Dieu te le rendra au centuple.

HAHNEMANN.

On lui fait lecture d'une lettre écrite, il y a quelques jours, à un journal, sur le traitement de la rage. L'esprit y donne son approbation ¹.

¹ Cette lettre n'a pas été publiée, la voici :

« Paris, ce 25 juin 1862.

« Monsieur le Rédacteur,

« Si j'en juge par moi-même, beaucoup de médecins seraient heureux de pouvoir répondre à l'appel si louable que vous leur avez fait au sujet du traitement de la rage. Mais ce traitement exige des précautions et des connaissances trop longues à expliquer dans un article de journal. Comme la plupart des névroses, l'hydrophobie a des prodromes, des périodes et va-

M. P. A*** ayant désiré savoir si une personne à laquelle il pense viendrait se communiquer à

riétés qu'il faut distinguer et traiter en conséquence ; une même maladie, selon l'idiosyncrasie des personnes, diffère d'un individu à autre, et l'on se tromperait fort si l'on s'imaginait pouvoir la combattre chez tout le monde avec le même médicament. Le *datura stramonium* n'est pas le seul remède à opposer à la rage, contre laquelle, Dieu merci, la matière médicale nous offre des secours tels qu'on peut la combattre victorieusement. Car, outre le *stramoine*, elle nous indique spécialement la *belladone*, la *jusquiame*, la *cantharide*, l'*ellebore blanc* et le *venin dentaire du trigonocéphale à losanges*. Mais il y a une posologie délicate et des indications positives à suivre dans leur administration. On ne peut ainsi confier le traitement d'une maladie telle que la rage à l'inexpérience et à l'empirisme, et la plus simple prudence commande de s'adresser, dans ce cas, à un homme de l'art capable de mettre à profit nos précieuses ressources thérapeutiques. Ce qu'il faut que chacun sache, pour ne pas être malade même de la peur, c'est que, sur huit ou dix personnes mordues par un animal atteint de la rage, il n'y en a souvent qu'une seule qui soit infectée, et que la science médicale possède aujourd'hui des moyens certains contre les effets terribles de cette infection. Du reste, on peut, d'une manière générale et dans les premiers moments de l'accident, suivre le conseil du docteur Hering, de Philadelphie, qui consiste, non à cautériser la plaie, mais à l'exposer à distance à un fer rouge, pour en enlever le virus rabîéque sans la brûler elle-même ; et cette opération doit

lui, un esprit se manifeste et dicte ces noms :

F. A*** (un de ses frères, mort depuis longtemps).

On lui demande s'il a besoin de prières ; il répond : — La plus agréable des prières pour moi c'est que ton cœur soit ouvert à la foi.

D. Où es-tu mort ?

R. A Paris.

Après diverses autres expériences et manifestations physiques, Rodrigue, par la main de M^{me} R***, fait une communication dans laquelle il engage les croyants à persévérer dans la doctrine, et les incrédules à avoir un peu de confiance dans les esprits, de l'amour pour Dieu, et de la charité pour leurs semblables.

être répétée plusieurs fois pendant la journée, ainsi que pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que la plaie se soit fermée et cicatrisée. On peut aussi la laver et la panser avec quelques gouttes de belladone étendues dans un demi-verre d'eau ; mais le mieux, encore une fois, c'est d'avoir recours, aussitôt que faire se peut, à un médecin.

« Agréez, etc. »

21 JUILLET 1862.

A l'excellent esprit d'Hahnemann.

Cher ami, tu as bien voulu, l'autre jour, m'appeler frère et ami aimé. Il me serait difficile de t'exprimer la satisfaction que j'en ai éprouvée. Mais, comme tu lis dans mon cœur, tu dois voir combien je partage ces sentiments de fraternelle amitié dont tu veux bien me rendre l'objet, et combien aussi j'en suis pénétré de bonheur et de reconnaissance. Je continue mes études et je crois que quelques nouvelles lumières me sont venues ; je les recueille, afin de les mettre à profit un jour, si Dieu me le permet. Plus j'observe, plus je reste convaincu de ce principe, admis par toi et reconnu en physique, qu'une force neutralise une autre de même nature, quand elle lui est opposée, de même qu'un remède, administré à

faible dose, neutralise une maladie qui lui est similaire.

R. Oui.

D. Ce qui m'a fortifié dans cette opinion, c'est que dernièrement, incommodé par une indisposition pour laquelle divers remèdes connus étaient restés sans effet, j'ai eu la bonne pensée de mettre une goutte du suc même d'une plante qui, ainsi que je l'avais remarqué, donne cette indisposition, dans un verre d'eau, et de prendre une cuillerée de cette solution ; à ma grande surprise, j'ai été guéri presque instantanément. J'ai fait depuis le même essai sur deux autres personnes, et le même heureux résultat s'est reproduit. Je pense que cette découverte si simple pourra être très-utile.

R. Oui.

D. Peux-tu me dire quelle est la substance, à part le mercure et le soufre, qui a le plus d'affinité avec telles maladies ?...

R. Non.

D. Le virus de ces maladies est-il de la même nature que celui de la variole ?

R. Non.

D. De la scrofule ?

R. Non.

D. De la lèpre ?

R. Non.

D. Est-ce un virus tout à fait distinct ?

R. Oui.

D. L'isopathie peut-elle être d'un emploi général, c'est-à-dire les produits des maladies ont-ils la faculté de guérir des maladies semblables ?

R. Non.

D. On dit que les esprits n'ont pas d'organes, mais comment peuvent-ils voir, entendre, penser et juger ?

R. Les organes ne remplissent qu'un rôle secondaire, c'est-à-dire que sur la terre ils enveloppent l'esprit, qui, une fois dépouillé du corps, reprend toute son extension ; en un mot, c'est

l'esprit qui éprouve les sensations et non la matière.

D. L'esprit progresse-t-il avec la matière ?

R. Oui.

D. Quand la mort arrive après une longue maladie et lentement, l'esprit quitte-t-il de même lentement le corps ? Tâche, cher ami, de nous expliquer comment s'opère ce passage de la vie terrestre à la vie spirituelle ; si l'esprit, une fois qu'il a quitté le corps, s'en aperçoit ; s'il se rend aussitôt devant Dieu, son juge, et quel est son état, bon ou mauvais ?

R. Dans les derniers instants de la vie, l'esprit se dégage peu à peu ; souvent il arrive qu'entrevoiant les châtimens qui lui sont réservés, il cherche à rentrer dans son corps ; de là cette lutte et ces propos incohérens que vous avez souvent remarqués ; quelquefois, au contraire, si l'esprit a eu la vue des âmes supérieures, alors il a hâte de s'échapper et même il lui est permis de faire un violent effort pour arriver plus tôt. De là en-

core la remarque que vous avez dû faire, que certains esprits s'envolaient au moment où vous aviez le plus grand espoir de les conserver. Ce que je viens de vous révéler vous dit que l'âme est jugée quand elle est encore dans la matière, à peu près au commencement de ce que vous appelez l'agonie. A peine le dernier souffle expiré, l'esprit se rend où ses actions lui ont donné accès. Dieu ne voit que les esprits dignes de partager sa gloire. Quant aux pécheurs, ils vont expier leurs fautes pendant des temps plus ou moins longs, suivant la gravité de ces fautes.

D. Ils errent ?

R. Oui.

D. N'arrive-t-il pas souvent que, pour tâcher de convaincre des incrédules, des esprits prennent des noms supposés et leur parlent comme s'ils étaient leurs parents ?

R. Oui.

D. Un remède qui a la vertu d'arrêter une hémorrhagie quelconque, peut-il combattre

aussi une congestion ou hémorrhagie cérébrale ?

R. Oui.

D. Tu nous as dit précédemment que tu accompagnais certaines âmes près de leur juge, et tu dis ici que l'âme est jugée quand elle est encore dans la matière. Veuille bien nous expliquer de nouveau ce point.

R. J'ai dit que j'amenais l'esprit à Dieu pour être jugé; c'est toujours au moment de la mort que je le fais, et non quand l'esprit sait à quoi s'en tenir. De plus, je ne conduis au grand juge que les âmes qui sont dignes d'y paraître.

Après une courte absence, l'esprit d'Hahnemann revient et dicte ceci :

« Appelé auprès d'un malade, j'ai dû vous quitter quelques instants. J'accours à votre appel, heureux que je suis de vous renouveler tous les sentiments affectueux qui animent mon âme à votre égard. Je le fais avec d'autant plus de plaisir, que voilà longtemps que je n'avais été appelé par vous, ce qui ne m'a pas empêché de venir

souvent souffler à votre esprit ce que je croyais utile à vos études morales et physiques. N'oubliez pas vos bons amis. Priez pour eux, car, vous le voyez, ils vous sont tout dévoués. »

L'esprit d'Hahnemann étant parti, celui de Rodrigue se nomme.

D. Peux-tu répondre pour Jolimont ?

R. Non.

D. Peux-tu dire ce qu'il fait ?

R. Oui. Il est dans sa famille pour une mission.

D. Peux-tu aller le chercher ?

R. Non, pas aujourd'hui.

D. Est-ce parce que c'est trop loin ?

R. La difficulté n'est pas dans la distance, mais dans le dérangement de sa mission. J'irai l'avertir, et, s'il peut, il viendra ou me dictera ses réponses.

D. Quelle est sa mission ?

R. Ramener à Dieu plusieurs membres de sa famille.

M^{me} H***, ayant déposé sur la table un petit pa-

pier plié, demande à Rodrigue le contenu de ce papier.

R. C'est une feuille.

D. D'où vient-elle ?

R. Sur un tombeau.

D. De qui ?

R. Marie S***.

(Ces réponses sont en effet reconnues de toute exactitude.)

DU 2 AOUT 1862.

On se recueille et on évoque. L'esprit d'Hahnemann s'étant annoncé, on lui adresse ces paroles :

Cher et bon ami, en nous quittant la dernière fois, tu nous as dit de ne pas vous oublier : cette recommandation nous prouve une fois de plus ton amitié, et nous t'en remercions de tout notre cœur ; mais le voudrions-nous, qu'il ne nous serait pas possible de vous oublier ; vous nous avez

donné tant de marques de bienveillance et votre concours nous est toujours si précieux, que c'est une habitude, comme un bonheur pour nous, de vous désirer et de vous croire près de nous.

Tu nous as recommandé aussi de prier pour vous; c'est ce que nous ne pouvons pas oublier non plus; mais nous n'avons pas une idée bien nette de votre position : aie la bonté de nous l'expliquer et dis-nous ce que nous avons à demander à Dieu pour vous ?

R. En vous recommandant de prier, ce n'est pas toujours pour nous que nous le faisons, c'est plus souvent pour vous-mêmes. Que de fois nous vous avons dit que, malgré l'affection que nous vous portons et notre vif désir de vous venir en aide, nous n'obtenions cette faveur qu'à vos demandes réitérées ! Il serait folie de votre part, si vous vous imaginiez que, dès l'instant que les esprits sont à votre disposition, vous n'avez plus rien à faire et que tout travail doit cesser ; nos rapports exigent au contraire une bien plus grande

assiduité et une observation rigoureuse de vos devoirs; veuillez bien ne jamais oublier que nous ne pouvons vous être utiles que par une permission divine, qui n'est accordée qu'à vos instances. Ne nous accusez pas si nous vous faisons quelquefois défaut, mais prenez-vous-en à votre peu d'ardeur et à votre manque de foi. Comme nous vous aimons, nous ne laisserons jamais passer une occasion sans vous crier « : Amis, priez ! vous aurez tous vos désirs satisfaits par la prière, et nous aurons le pouvoir de guider vos pas chancelants dans ce rude sentier de la vie terrestre ! »

D. L'esprit, en quittant notre enveloppe, en conserve-t-il toujours une plus ou moins matérielle ?

R. Oui.

D. Le rend-elle sensible au froid, au chaud, à la lumière, et par conséquent à la douleur corporelle comme à l'ennui et à la fatigue ?

R. Oui.

D. Parcourt-il différents degrés avant d'arriver à Dieu ?

R. Oui.

D. Chacun de ces degrés et changements est-ce une nouvelle vie après une sorte de mort ?

R. Oui.

D. En même temps qu'il parcourt ces degrés s'éloigne-t-il de la terre ?

R. Oui.

D. Remplit-il toute sa mission près de nous ?

R. Non.

D. Tout esprit qui sort d'une planète accomplit-il toute sa perfection près de cette planète, ou passe-t-il de l'une à l'autre jusqu'à Dieu ?

R. C'est ce qui a lieu généralement pour les esprits qui ont besoin de se perfectionner.

D. L'esprit sait-il ce qu'il a été et ce qui lui reste à faire ?

R. L'esprit pur sait parfaitement ce qu'il a été et ce qui lui est réservé, puisqu'il est près de Dieu ; celui auquel il reste des purifications à

subir n'a connaissance de son sort qu'au moment du dépouillement, autrement dit, au moment de la mort. Je viens de vous répondre que, jusqu'à complète élévation, l'esprit conserve une enveloppe matérielle, dont il se débarrasse partiellement à chaque échelon qu'il gravit. Eh bien, il connaît sa valeur à chacun de ces moments de gravitation.

D. Ainsi il n'y a que les esprits purs qui soient dans l'éternité ; les autres sont toujours dans le temps, à peu près comme nous ?

R. Oui.

Après quelques instants de repos, la séance est reprise, un autre esprit se manifeste, et, dirigeant la table sur M^{me} H***, il dicte ce qui suit :

« Ma chère nièce, je suis bien heureuse de voir tes sentiments affectueux. Penses-tu que je sois indifférente à tes pensées ainsi qu'à tes attentions et à tes prières ? Non, amie, tout cela me cause une grande joie et a contribué à mon élévation. Sois bénie, chère enfant, pour les nobles

sentiments de ton cœur ! Je te demande de penser à ceux de ma famille qui sont loin d'avoir conservé pour moi ton religieux souvenir ; prie, afin qu'ils soient animés des mêmes sentiments que toi. Pour être parfaitement heureux, nous avons besoin de prières et de l'affection de tous ceux que nous avons aimés sur la terre.

« MARIE S*** »

DU 9 AOUT 1862.

Au bout de quelques minutes d'évocation, l'esprit d'Hahnemann se désigne.

Le docteur H*** fait part à la société de la satisfaction, mêlée d'étonnement, qu'il a éprouvée aujourd'hui en lisant ces paroles, écrites depuis si longtemps et placées par Hahnemann au commencement de la préface de la première édition de son *Traité des maladies chroniques*, paroles si caractéristiques, tant par rapport à l'homme lui-

même que sous le point vue du spiritualisme dont il était imbu :

« Si je ne savais que je suis sur terre pour me perfectionner autant qu'il est en moi, et faire aux autres tout le bien que mes facultés me permettent d'accomplir, je m'estimerais très-maladroit de lancer dans le domaine public, avant de mourir, un art en possession duquel j'étais seul, et dont il ne tenait, par conséquent, qu'à moi de me réserver les avantages en les dissimulant. »

L'esprit garde le silence en battant longtemps la prière.

On fait lecture d'une lettre écrite par M^{lle} D. C***, au sujet du rétablissement de sa santé. C'est la jeune fille hystérique dont il a été déjà parlé.

Puis, nous adressant à l'esprit, nous lui disons :

J'ai cru, cher ami, devoir prendre pour moi en particulier, quoique adressé d'une manière générale aux personnes présentes, ce que tu as

bien voulu répondre à la première demande que je t'ai faite l'autre soir, et je l'ai accueilli avec respect et reconnaissance, comme une nouvelle preuve de sollicitude et d'amitié de ta part. J'en ai été d'autant plus touché que je te dois plus que personne, et je serais assurément bien ingrat si je dédaignais tes conseils ou tes réprimandes, et si je méconnaissais le bien que j'ai retiré de nos rapports spiritualistes. Grâce à ton aide, ma foi s'est fortifiée, mes idées se sont agrandies ; j'ai acquis de nouvelles lumières en travaillant, avec autant d'amour que d'ardeur, dans le but le plus noble qu'il soit. (L'esprit frappe en signe d'approbation.) Mais permets-moi de te dire aussi que, depuis quelque temps, la santé a fait défaut à mon corps, et mon esprit n'a pas été sans s'en ressentir. Faible, incapable d'application, je n'ai pu faire ce que j'aurais voulu, et, frappé de toutes nos misères, j'ai eu des instants de découragement et même de révolte ; j'en ai demandé pardon à Dieu, comme je

le fais encore, en le priant de m'éclairer et de me fortifier, et j'ai cherché à vaincre cet état de défaillance et d'engourdissement ; j'ai expérimenté quelques médicaments, j'ai élucidé quelques questions, et si je n'ai pas fait davantage, je suis loin de t'en rendre solidaire. J'ai été arrêté, mais pas découragé au point de tout abandonner ; bien d'autres seraient très-heureux, à ma place, de posséder ce que j'ai acquis et dont on pourrait faire des volumes. Je comprends que Dieu n'aime à récompenser que le mérite, et que ses secrets, comme ses faveurs, ne s'obtiennent que par le travail et le sacrifice. Celui qui veut alléger le fardeau de son frère doit s'attendre à porter double charge, et celui à qui il est accordé une découverte heureuse, la paye, pour ainsi dire, pour tous ceux à qui elle profite. (Approbat.) C'est la loi, il faut bien qu'on l'accepte, comme tu t'y es conformé toi-même pendant ta vie terrestre, si rude pour toi et si fructueuse pour les autres. Seulement j'ai trop présumé de moi-même, et

mes forces ont failli, pour un instant, à mes désirs; c'est une épreuve utile. (Approbation.) J'en profiterai pour être moins présomptueux, plus simple, plus modéré, en même temps que plus fervent, et je prierai, comme tu nous le recommandes, afin que pleine satisfaction nous soit donnée.....

R. Je suis heureux d'être si bien compris et je remercie Dieu que mes observations soient si franchement accueillies, malgré les difficultés et la peine que j'éprouve à trouver des paroles à votre portée et susceptibles d'atteindre le but que désire celui qui aspire à votre avancement.

D. Outre les indispositions corporelles, des doutes sont aussi venus m'assaillir; je n'ai pas perdu ma foi, mais mon esprit a été troublé par des idées contradictoires. Tu m'as dit de m'adresser à toi dans ces moments difficiles, je vais le faire en te posant ici, en toute liberté, les questions suivantes, dont tu voudras bien nous donner la solution vraie. Nous faisons fond sur tes

paroles ; nous avons su apprécier ta bonté comme ta franchise, et nous espérons, avec la permission de Dieu, que tu nous tireras de nos doutes, quelles que soient les vérités qui doivent les remplacer.

D. On nous a dit que les esprits pouvaient se communiquer dans toutes les langues humaines, c'est-à-dire dans toutes celles qu'ils ont dû connaître individuellement : je suis disposé à le croire ; mais quand j'ai été à même de le constater, le fait ne s'est pas vérifié. Pourquoi l'esprit d'un Russe, évoqué en France, et qui s'est dit présent, n'a-t-il pas répondu dans sa langue ? Est-ce parce que le médium ignorait cette langue, ou bien parce que l'esprit n'était pas celui qui se nommait, ou enfin pour toute autre raison ?

R. Les esprits, une fois dégagés de la matière, ne peuvent plus rien produire de matériel ; comme, une fois arrivés parmi nous, ils n'ont plus de nationalité : nous n'avons donc qu'un unique langage, que votre matière ne peut comprendre ;

mais quand nous venons à vous et que nous produisons des effets matériels, nous ne pouvons le faire qu'en empruntant au médium les éléments nécessaires à la production des phénomènes. Voilà pourquoi l'intervention de ces êtres privilégiés est indispensable pour nos communications. *Nous sommes souvent près de ceux que nous aimons ; eh bien ! nous ne pouvons nous faire entendre, faute de médium ; ceci ne doit en rien altérer la confiance que vous avez en nous.* Nous ne pouvons nous passer d'un médium, mais nous ne lui sommes pas soumis, et jamais il ne nous commande. Il arrive quelquefois que, pour vous être agréables, certains esprits cherchent le moyen de se passer du médium présent et de vous reproduire quelques mots en une langue connue de l'un des assistants ; mais cela est extrêmement difficile et compliqué, car il faut, dans ce cas, que l'esprit de l'assistant apprenne à l'esprit du médium ce qu'il a à reproduire. Mais, vous le voyez, quel travail et encore quelles conditions il faut

pour que ce rapport d'esprit puisse s'établir. Je ne sais si vous allez me comprendre ; lisez et faites-moi vos observations.

D. L'incapacité où vous vous trouvez de vous communiquer en une langue quelconque provient donc de l'ignorance de cette langue par le médium ; mais vous faites cependant preuve de bien des connaissances que les médiums ignorent ?

R. Quand nous arrivons près de vous, nous reprenons toutes nos connaissances terrestres, et nous n'avons pas besoin que le médium les possède ; mais nous ne pouvons les manifester que par la langue et l'écriture connues de lui.

D. Ainsi l'esprit ne possède plus de nationalité. Il n'a plus qu'un langage unique, et, quand il vient à nous, il ne peut s'exprimer que dans la langue connue du médium lui servant d'intermédiaire ; ce qui ne l'empêche pas d'être en possession de toutes ses connaissances acquises et d'être plus instruit que le médium, duquel il est

d'ailleurs indépendant pour l'expression, les idées, comme pour tout acte de volonté.

R. Oui, c'est cela.

D. Il a été dit que la matière est éternelle comme Dieu. Alors comment les séparer ? comment comprendre la création ? Le soleil, la terre et tous les mondes n'ont cependant pas toujours existé comme ils sont aujourd'hui ?

R. La matière a été de tout temps, seulement dans un état latent, attendant la volonté de Dieu pour se réveiller.

D. C'est d'accord avec l'opinion que j'ai émise dans ce que je t'ai fait lire ?

R. Oui.

D. Tu as bien voulu nous répondre ; dans la dernière séance, que l'esprit, dans les divers mondes ou sphères qu'il parcourt, ne conserve pas le souvenir de son passé. Je me range de ton avis ; si nous avions la connaissance du passé et de l'avenir, nous troublerions toute notre existence en perdant courage ou en voulant trop nous

presser ; et, comme la terre n'est ni le premier ni le dernier lieu de réincarnation, les habitants ou esprits des autres mondes doivent se trouver à peu près sur ce point dans la même position que nous. Mais comment concilier cette ignorance du passé avec les communications des esprits se rappelant avoir été sur cette terre ou ailleurs, être Pierre ou Paul, enfin nos parents ou amis ? Au nom de Dieu, éclaire-nous, cher ami, sur ces points si importants. Dis-nous si les esprits qui répondent à notre appel sont bien ceux que nous évoquons et que nous avons connus sur la terre, ou si, par une grâce divine, des esprits placés en mission près de nous et pouvant avoir la connaissance de toutes choses, répondent pour ceux qui sont réincarnés dans les autres mondes.

R. Tous les esprits évoqués ne peuvent pas venir à votre appel. Alors ceux qui, comme vous le pensez, ont des missions, viennent à leur place. En général les esprits qui ont la possibilité de vous parler sont ceux qui, par leur élévation,

connaissent leur existence antérieure, ou ceux qui sont condamnés, pour leur châtement, à voir constamment leur existence terrestre, et voilà pour quoi vous avez les obsessions, les possessions ¹.

DU 16 AOUT 1862.

L'esprit qui se fait entendre veut-il indiquer la première lettre de son nom ?

R. H***.

Plus nous réfléchissons, plus nous reconnaissons avec bonheur que c'est bien l'esprit de Samuel Hahnemann que Dieu daigne laisser venir se communiquer à nous ; et nous proclamons cette vérité,

¹ Respectant notre libre arbitre, les esprits ne viennent à nous et ne nous inspirent que selon nos désirs et nos inclinations. On peut expliquer les obsessions telles que, par exemple, celles de Mourzines par ce qu'il a été dit p. 64. Cependant, d'après toutes leurs communications, on reste convaincu que généralement les esprits ont mission, de même qu'ils sont heureux de pousser l'humanité dans la voie du progrès.

non par orgueil, présomption ou flatterie, mais par un élan de satisfaction, de gratitude et de justice venant d'une conviction profonde, acquise dans le rapprochement et l'appréciation de sa vie terrestre et de ses communications actuelles. Plus d'une fois, nous l'avouons, des doutes sont venus traverser notre esprit ; mais ces doutes, nous portant à rechercher la vérité, loin d'avoir affaibli notre foi, n'ont fait que l'agrandir ainsi que notre confiance dans ce guide élevé et notre reconnaissance envers Dieu. Nous le prions donc de nous continuer ses bonnes grâces, en nous éclairant et en nous encourageant toujours dans la voie que nous parcourons.

R. Merci, mes chers amis, d'apprécier de la manière que vous le faites ma présence au milieu de vous ; je ne puis mieux vous exprimer la satisfaction que j'en éprouve moi-même qu'en vous faisant remarquer l'empressement avec lequel j'accours à votre appel. Je vois avec une grande joie vos progrès dans la sublime voie du spiritua-

lisme. Plût à Dieu qu'il fût goûté et pratiqué ainsi par tout le monde ! nous aurions moins d'erreurs à déplorer et nous verrions l'humanité marcher à grands pas vers son perfectionnement. Voilà malheureusement ce qui nuit à cette science ; ce sont les fautes que commettent ceux qui ne voient dans le rapport établi avec nous qu'une source de plaisanterie ou de satisfaction personnelle ; je le répète, voilà qui est affligeant, car les esprits inférieurs ont seuls la prérogative d'approcher de vous, tandis que ceux qui pourraient vous élever et vous instruire sont obligés de vous abandonner aux mauvaises influences. Tâchons donc, mes très-chers amis, d'éviter l'écueil attaché au spiritualisme et restez pour cela toujours fidèles à votre principe de nous appeler sérieusement et religieusement. Avec cela nous avancerons et nous marcherons selon les desseins de Dieu. Je désire que vous m'adressiez les questions qui vous seront utiles.

D. Veux-tu aller visiter une pauvre femme

malade, rue de la Grange-Batelière, n° 15, au cinquième ?

R. Oui.

Revenu au bout de quelques minutes, il répond :

« J'ai vu cette personne qui est gravement malade. Son état est compliqué par l'époque critique. Depuis quelque temps il lui était annoncé de se tenir en garde par certains symptômes ; si elle avait pris quelques précautions, le mal n'aurait pas envahi le cerveau. Maintenant la nature seule peut réagir, ce que tu as mis en usage jusqu'ici ayant été sans résultat. Je ne serais pas surpris de ce grand effort de la nature ; car cette femme a encore de l'énergie et beaucoup de force dans la volonté ¹. »

¹ Cette heureuse réaction ne s'est pas faite ; la malade est morte en conservant toute sa connaissance et après avoir dit quelques heures auparavant : « *Ce n'est pas la peine de me soigner ; je mourrai aujourd'hui.* » C'était une femme de quarante-huit ans, qui était, en effet, à son âge critique et souffrait déjà depuis longtemps, quand une vive émotion vint la

D. Il est dit que *le Christ est descendu aux enfers*, et que *Samuel, évoqué par Saül, monta vers ce dernier*. Les âmes des morts resteraient donc dans quelques lieux bas de la terre ?

R. Le mot *enfer* ne doit être pris qu'au figuré. On appelle ainsi tous les lieux d'expiation; la terre même est un enfer, puisque l'on y passe pour mériter les joies du ciel. Quant à l'expression concernant Samuel, c'est une erreur des temps anciens, qui laissait croire que l'âme restait longtemps près du corps qu'on avait descendu dans la terre; de là l'expression de *monter* employée au sujet de l'apparition de Samuel à Saül.

D. Il y a cependant des âmes qui restent près des corps qu'elles avaient animés ?

R. Oui, mais c'est par punition.

L'esprit bat la prière et nous quitte.

On évoque alors celui du docteur Haas, de

foudroyer en portant toute l'action sanguine à la poitrine et au cerveau.

Moscou, et on lui demande quelle est sa position dans le ciel. Il répond :

« Dieu a bien voulu mettre en ligne de compte les quelques petites bonnes actions que j'ai pu faire, et j'ai le bonheur de le voir. J'ai aussi la joie de ramener des âmes égarées, ce qui augmente encore ma félicité. »

Remarque : ce digne homme était le Vincent de Paul des médecins ; il ne se contentait pas de donner ses soins gratuitement aux pauvres, il leur donnait encore le peu d'argent qu'il avait, et jusqu'à ses habits, car il était devenu pauvre lui-même à force d'aumônes. Toutes les fois que des chaînes de prisonniers s'en allaient en Sibérie, il leur distribuait des secours de toute nature et les accompagnait à pied pendant plusieurs verstes pour les consoler et les encourager. Sa mémoire est restée vénérée en Russie.

DU 6 SEPTEMBRE 1862.

On évoque l'esprit d'Hahnemann, qui bientôt se manifeste, et on lui dit :

Nous te souhaitons, cher ami, la bienvenue avec d'autant plus d'effusion qu'il y a plusieurs semaines que nous n'avons eu le plaisir de nous entretenir avec toi. Mais ta pensée n'a pas cessé d'être présente à notre esprit, et nous ne sommes pas resté non plus sans nous occuper de notre avenir céleste. Nous avons écrit quelques pages en faveur de notre croyance, et nous allons te lire ces pages pour que tu nous conseilles. C'est le commencement d'un petit travail que nous désirons publier avec nos séances, et auquel nous étions bien loin de penser quand tu nous annonças que nous combattrions ensemble le matérialisme.

Après cette lecture l'esprit dit :

« Je joins mon approbation à celles qui te

sont données par les amis qui entourent cette table. Ces pages, que je connaissais déjà, sont d'un style simple en même temps très-élevé; le plus grand éloge que je puisse en faire, c'est de te dire : Ami, courage, poursuis avec la même ardeur, la même foi, et tu seras un de ceux choisis par Dieu pour travailler à l'œuvre du perfectionnement de l'humanité. »

D. Aie la bonté de nous concilier l'idée de la matière éternelle avec Dieu; si c'est le chaos ou le néant sur quoi Dieu a agi, ou si elle est d'essence divine?

R. Il est très-difficile de vous donner une explication compréhensible du commencement de la matière; il faut qu'elle soit aussi ancienne que Dieu; mais pourtant elle n'a été animée que par celui qui est tout.

D. Veuille bien nous dire quelle est la raison qui vous empêche de mettre le mot de *saint* devant les noms de ceux qu'on a canonisés sur terre?

R. Nous entendons par *saint* la perfection ; or, il n'y a de parfait que Dieu.

D. Mon cher ami, veux-tu nous dire si c'est toi qui t'es présenté chez M. M*** ?

R. Oui.

D. C'est donc toi qui as répondu aux questions de médecine ?

R. Oui.

D. Est-ce toi aussi qui as indiqué le rendez-vous de ce jour chez moi ?

R. Non.

On évoque ensuite l'esprit de M^{me} B***, dont il a été question dans la précédente séance, et qui veut bien répondre à l'appel.

D. Veuillez-nous dire pourquoi vous avez répondu au médecin que vous n'aviez pas besoin de remède, et que vous alliez mourir le jour même ?

R. J'avais été avertie le matin même par un envoyé de Dieu ; j'étais en communication avec un ange qui m'avait précédée dans la vie céleste.

D. Le spiritualisme a-t-il été pour vous un bien ?

R. Le spiritualisme a été pour moi une grande révélation ; j'étais depuis longtemps, sans m'en douter, en relation avec ce monde qui nous tient de si près quand nous avons perdu des êtres auxquels nous pensons continuellement ; aussi, je vous le dis, je recevais des avertissements, et, quand le moment est arrivé de quitter la terre, j'ai reçu cette nouvelle, ainsi que j'en avais demandé la faveur, sans trop m'effrayer ; grâce aussi à ces connaissances, j'ai vu la lumière à peu près en arrivant ici. Je remercie sincèrement ceux qui m'ont donné de si consolantes croyances ; heureux sont ceux qui, dès ce monde, ont établi des rapports avec ceux qui doivent être des amis pour une éternité, ils seront reçus par eux, et aidés à franchir ce pas difficile de la vie mortelle à l'éternité.

DU 28 SEPTEMBRE 1862.

A. S*** *Hahnemann*,

Très-cher ami.

Nous te remercions tout d'abord des encouragements que tu as bien voulu nous donner dans notre dernière entrevue. Ils ont été pour nous une nouvelle excitation au bien et au travail. Nous venons te soumettre d'autres pages qui terminent la première partie de nos idées : si tu y trouves quelque chose à reprendre, ne te fais pas scrupule de nous le dire. Nous recevrons toujours tes avis, même tes réprimandes, avec reconnaissance, puisqu'ils seront aussi toujours dictés en vue de notre perfectionnement. Nous avons laissé en repos nos recherches en médecine, pour suivre ce nouveau travail, parce que nous l'avons cru plus opportun et plus utile ; nous avons pensé

que, si nous pouvions convertir seulement un incrédule (l'esprit frappe en signe d'approbation), nous ferions plus de bien à l'humanité qu'en guérissant même cent malades, qui, loin peut-être de profiter de leur rétablissement pour s'amender, reprendraient le cours d'une vie fâcheuse. Nous demandons à Dieu de nous inspirer et de nous donner le courage de continuer notre œuvre, comme nous te prions de vouloir bien nous y aider.

On lit ces pages, et l'esprit dicte ensuite ces mots :

« Me voilà encore une fois au milieu de vous, mes très-chers amis, écoutant, avec bonheur, les sublimes pensées que le spiritualisme a fait naître dans ton cœur, cher ami; mais je me trompe en disant que ces pensées sont nouvelles pour toi; elles ont été de tout temps gravées dans ton âme, qui n'attendait que le moment favorable pour s'élever vers Dieu. Que je le bénis d'avoir bien voulu m'accorder la joie d'avoir participé à l'éclosion de

ces rayons de la foi ! Tes paroles, ami, auront une grande portée, et l'humanité te sera un jour reconnaissante de cet excellent remède de l'âme qui procurera souvent la santé du corps ! Continue donc tes efforts ! Soulage cette pauvre humanité souffrante ! éloigne d'elle le plus cruel de ses malheurs, le matérialisme ! Prions ensemble, afin que Dieu donne à ta voix les accents les plus éloquents, et que nous ayons le bonheur de lui ramener ses chères brebis égarées. Que ce jour où nous nous retrouverons tous sera glorieux pour nous, qui aurons contribué à la félicité de nos frères ! »

D. Quoique je ne sois pas médium comme madame, puis-je avoir la faveur de savoir, par un bruit, un signe quelconque, ton approbation ou celle du bon esprit qui me guide quand je fais bien ?

R. J'ai déjà cherché le moyen de me faire entendre, je n'ai pu encore y réussir ; mais je ne désespère pas : ce sera par un coup frappé dans

ton bureau que je me manifesterai, et si je n'approuve pas, je frapperai plusieurs coups, comme je le fais ici.

D. Aie la bonté de nous expliquer la résurrection de la chair et le jugement dernier?

R. La chair, telle que vous l'entendez, ne peut ressusciter ; c'est-à-dire qu'elle ne peut plus servir d'enveloppe à l'âme, qui, d'une part, doit être seule dégagée de tout lien. Comment voulez-vous que la matière qui, une fois descendue dans la terre, devient, par sa décomposition, l'aliment d'une foule d'insectes, ce corps pourrait-il un jour reprendre ses droits, et partager avec l'âme le bonheur qui lui est réservé auprès de Dieu ? Non, la majesté suprême n'aura pas autour d'elle cette vile matière qui n'a d'autre but que de servir à la purification de cette âme, à laquelle elle sert de prison. C'est donc une erreur du catholicisme de prêcher la résurrection de la chair. Quant au jugement dernier, c'est encore mal compris ; le jugement est appliqué à chacun en arri-

vant parmi nous ; à la fin des temps, il y aura bien une confirmation de ce premier jugement, et même encore les peines seront terminées ; je vous assure que Dieu veut le bonheur de tous, et que le temps de la pénitence n'est pas près de finir. Pour être à la fin du monde, il faut que la perfection soit universelle parmi les hommes ; celui qui quittera la terre alors n'aura pas besoin de pénitence.

Notre médium veut bien nous faire part des communications suivantes faites à différentes personnes, et qui prouvent si bien l'individualité des esprits.

Il y a ici *une mère et une sœur, loin desquelles j'ai quitté la vie* sans pouvoir leur donner mon dernier baiser, elles pourtant que j'aimais, et *auxquelles je confiai ce que j'avais de plus précieux : mes enfants*. Chères bien-aimées, vous n'avez cessé de les protéger ; merci, je ne puis mieux vous témoigner ma reconnaissance qu'en venant

moi-même, bonne mère et bonne sœur, vous dire que celui que vous pleurez est heureux.

FRANÇOIS.

Je suis là, bonne mère, près de ton excellent cœur qui n'a jamais cessé de battre pour ton petit Léonce. Courage, bonne mère, supporte tes épreuves avec résignation, nous nous retrouverons là-haut, tu le sais : *Les trésors envolés, c'est un Dieu qui les garde*¹.

LÉONCE.

Bonne sœur et chère petite *Maria*, c'est moi qui viens vous exprimer toute mon affection et toute ma reconnaissance pour les souvenirs et pour les larmes que vous répandez à ma pensée. Après *mes enfants*, vous êtes celles qui occupez le plus mon âme. Mon bonheur serait d'adoucir ton sort, sœur bien-aimée, mais cela n'est pas en ma

¹ C'est le dernier vers d'une épitaphe gravée sur la tombe de celui qui dicta cette phrase.

puissance. Sois résignée à tes tourments; Dieu ne les fait *endurer* qu'en vue d'une immense compensation; une couronne t'est réservée pour prix de tes combats, même ici-bas.

Même ici-bas, car Dieu t'accorde un grand bien : tes enfants sont bons et aimés de lui. Oh ! aimés de Dieu ! Il y a-t-il une richesse comparable ? Non ; — enfants, restez toujours dignes de cet amour, que les plus grands parmi nous vous envient. Que tous ceux qui sont ici présents comprennent bien cette immense faveur.

C'est un *fil* qui voit une *tendre mère*, et qui est bien heureux de pouvoir lui exprimer tout l'amour qu'il a conservé pour elle au séjour du bonheur. C'est là où je t'attends, bonne mère, où tu viendras *enfin* te reposer de tes fatigues et de tes douleurs. *Tu as eu de fortes luttes à soutenir*, et en te laissant, pauvre isolée, j'ai bien souffert, moi qui espérais être le soutien et le bien-être de tes derniers jours. Mais Dieu te réservait cette dernière épreuve, et après t'avoir successivement

enlevé tous tes enfants, excepté moi, il lui fallait encore te séparer de ton Emile. Aie confiance, je suis heureux, et nous serons tous ensemble un jour.

ÉMIRE G***¹.

DU 25 OCTOBRE 1862.

A l'esprit de Rodrigue.

D. Veux-tu bien nous dire quel est le caractère de la dame qui a écrit sur cette carte? (Remarquant l'hésitation de l'esprit, on l'invite à s'informer de cette personne auprès de l'esprit de sa mère.) Il répond au bout d'un instant :

Cette question n'a pas été agréable à sa mère, ayant peu de louanges à accorder à cette na-

¹ Ces communications seront aussi publiées par M. Camille Flammarion, dans la troisième série (sous presse) de l'ouvrage : *les Habitants de l'autre monde.* (Méd. M^{me} Rodière.)

ture orgueilleuse avant tout ; par suite très-égoïste, le cœur ne donnant preuve d'existence que quand il fait une action d'éclat qui doit rehausser son orgueil. Pauvre mère ! ce n'était pas votre portrait ! Pourtant quelques qualités pallient un peu ces défauts : de l'ordre, de la prévoyance, de l'activité, etc.

L'esprit d'Hahnemann, évoqué, manifeste sa présence ; on lui fait la communication suivante :

M. G***, épuisé par une longue maladie, se sentait toucher à sa fin, quand, le 16 mars dernier, il évoqua, avec l'assistance de notre médium, l'âme de sa mère, qui vint à lui, accompagnée de l'esprit de Boerhaave ; et celui-ci, au bout de quelques instants, fit écrire ces mots :

« Voici ce qui résulte de mon examen : le dés-organisme général provient d'un vice rachitique constitutionnel. Tous les moyens mis en usage jusqu'à ce jour ont eu le triste effet de compliquer le mal, sans en détruire la cause ; maintenant il nous faut retourner en arrière, et voir à

pallier, si ce n'est détruire le mal ; il serait d'abord bien essentiel de rétablir une transpiration interrompue par un usage mal appliqué de bains et de vésicatoires ; de là un désordre complet : engorgement du foie et des organes thoraciques, le pylore est aussi affecté, tantôt manquant de sécrétions nécessaires à la digestion, et alors point d'appétit ; d'autres fois, au contraire, la surabondance des sucs provoque des besoins manducants désordonnés. Une boisson sudorifique me paraîtrait devoir convenir ; l'usage du goudron est également excellent ; après viendra l'huile de foie de morue ; ensuite l'iodure de potassium. Voilà pour ce qui concerne la médication interne. J'ai dit, en débutant, qu'il fallait ramener la moiteur : vous avez pour cela des moyens simples, tels qu'une botte fumigatoire ; ce qui serait bien utile, serait de joindre à la fumigation une plante sudorifique qui aurait pour effet l'absorption par les pores : le benjoin, par exemple, me paraîtrait convenir, car il a une action directe sur les in-

testins, qu'il ne faut pas négliger. Quant au régime, il doit être substantiel, mais pas en grande quantité, car tu sais que ce qui nourrit est simplement ce que l'on digère et non ce que l'on mange. Je conseille de recourir surtout à la sal-separeille : 15 grammes pour un litre d'eau, à la réduction d'un quart par l'ébullition, et édulcorée avec du sirop de gomme, pendant l'intervalle de deux mois. »

Ce traitement, indiqué par l'esprit de Boerhaave, a été suivi par le malade, qui s'en est fort bien trouvé¹. Penses-tu que, sans les bains et les fumigations, enfin avec un traitement tout à fait homœopathique, on fût arrivé au même résultat ?

R. Oui, sans aucun doute.

D. Veux-tu nous dire quels sont les remèdes qu'on aurait pu employer dans ce cas ?

¹ Il est juste de dire cependant que nous avons remarqué que, si les esprits sont plus capables que nous, en fait de diagnostic, il n'en était pas ainsi pour ce qui concerne le traitement des maladies en général.

R. C'est inutile, puisque tu les connais.

D. Que penses-tu de ces paroles de Boerhaave, paroles qu'il nous a léguées comme étant sa dernière pensée : *Conservez-vous la tête fraîche, les pieds chauds, le ventre libre, et moquez-vous des médecins ?*

R. C'était un bien excellent homme, auquel il manquait l'essentiel : la foi en Dieu et dans son art.

Une des dames de la réunion désirant consulter l'esprit d'Hahnemann sur sa santé, les autres personnes, excepté le médium et le médecin, se retirent alors dans la pièce voisine.

D. Veux-tu bien examiner madame, et nous dire ce qu'elle a ?

L'esprit garde le silence pendant quelque temps, puis il répond :

« Après les recherches les plus minutieuses, je ne vois aucun organe gravement affecté, et cependant un désordre général, par suite de la surexcitation des nerfs, provenant de grandes émotions à une époque où la femme aurait dû avoir du

calme et de la tranquillité d'esprit¹. Il s'ensuit de là toujours un mal dans les organes... une fatigue de la... qui, sans être grave, ne laisse pas que d'être inquiétante ; mais ceci n'est que l'effet dont la cause est dans les nerfs, qu'il faut calmer avant tout. En conséquence, la malade doit éloigner d'elle tout sujet d'ennui, qui, sans cela, rendrait tout médicament infructueux. Du reste, je crois que les principaux moyens doivent consister dans des précautions hygiéniques bien plus que dans des remèdes. Si pourtant leur intervention était nécessaire, je conseillerais la *pulsatille* à la dixième et à faibles doses d'abord, en augmentant progressivement ; la *belladone* dans les mêmes proportions. Pour calmer les nerfs, qui produisent un désordre dans la circulation sanguine, l'*arnica* sera employé avec succès. »

Pour mieux éclairer l'esprit, on lui expose alors toutes les circonstances de la maladie, et on lui demande de nouveau son opinion.

¹ Cette appréciation a été reconnue de toute exactitude.

R. Mon jugement est celui de tout à l'heure : désordre dans les organes, etc., sans cause malade ; l'engorgement est le résultat de la circulation irrégulière, qui deviendra régulière par l'exercice fréquent ; un régime nourrissant, mais peu copieux ; surtout le bon air et le mouvement pendant la digestion.

Après cette consultation, qui modifie quelque peu notre opinion sur la gravité de la maladie, la séance est reprise d'une manière générale.

On pose à l'esprit différentes questions, auxquelles il veut bien répondre ; et puis enfin, lui ayant fait lecture des dernières pages que nous désirons publier en tête de nos séances, il dicte, pour terminer, les lignes suivantes :

« Je t'ai déjà témoigné bien des fois, mon ami, la satisfaction que j'éprouve de te voir travailler à l'œuvre du Créateur, laquelle est, ainsi que tu le proclames, le perfectionnement de l'humanité. Louanges soient rendues à Dieu, d'avoir permis ton initiation à cette grande vérité, le spiritua-

lisme ! Si j'ai apporté quelques petits matériaux à la construction de ton édifice, que la gloire en revienne à Dieu, qui a semé avec profusion dans ton âme, et qui a bien voulu se servir du plus indigne de ses serviteurs pour faire naître ces idées, qui sont appelées à prouver à l'homme combien il est petit quand il se croit grand, et combien il est grand quand il voit qu'il est petit ! Il nous reste à demander à Dieu le succès de notre œuvre, c'est-à-dire des cœurs pas trop endurcis. C'est ici que ma besogne commence ; je ne compte sur un plein résultat qu'avec le secours de vos prières : veuillez donc ne pas oublier que, sans elles, ce pauvre Hahnemann serait fort peu écouté par certaines natures inaccessibles à la voix de Dieu. Tu n'en auras pas moins rempli ta tâche, et ne serais-tu entendu que par un petit nombre, que nous devrions nous écrier, dans les transports de la plus vive allégresse : « Gloire et amour à Dieu, « paix et bonheur éternels aux hommes de bonne « volonté ! »

L'esprit bat la prière et nous quitte. Comme lui aussi nous nous arrêtons à ces magnifiques paroles, et nous terminons ici notre recueil, tout en souhaitant que ses lecteurs partagent nos convictions et nous aident à atteindre le but qui l'a inspiré.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

I

	Pages.
C'est un privilège inné qui nous porte à rechercher Dieu.	5
La cause divine se prouve, comme toutes les causes, par ses effets.	7
Guidé par la foi en Dieu, l'homme comprend mieux ce qu'il est.	11

II

Le défaut de croyance en Dieu.	13
Plus que la raison, la foi est notre frein et notre bouclier.	15

	Pages.
Les idées d'ordre et de justice nous viennent de celle de Dieu.	16
Conséquences du matérialisme.	17

III

Inconséquence de l'homme.	19
Le bonheur de l'humanité dépend de sa foi en Dieu.	21
La puissance de la foi.	22

IV

La même faculté qui nous porte vers Dieu, nous révèle aussi l'essence immortelle de notre être.	25
Pour trouver la vraie lumière, il faut remonter à celui qui en est la source.	27
La création.	28
Les mondes et tout ce qu'ils renferment émanent des mêmes principes.	30
La combinaison et la filiation des éléments.	32

V

Explication du péché originel.	33
Il n'y a pas que l'homme seul à qui il a été accordé un rayon de la divinité.	37

	Pages.
L'homme est le complément et le résumé le plus élevé	
· des esprits antérieurs à lui.	40

VI

La nature n'a pas eu plus de préférence pour l'espèce humaine que pour les autres.	41
Comment sont venues les races humaines.	42
L'homme des premiers temps.	43
L'idée de Dieu.	45
Les passions.	47
La terre est notre creuset de perfectionnement.	48
Le pauvre, le riche et le puissant.	49

VII

La médecine ; le principe des maladies.	54
L'agent médical.	57
Hippocrate, Paracelse.	58
Hahnemann.	59
Avenir de la médecine.	61
Communication de l'homme avec le monde invisible.	63

•
SÉANCES.

	Pages.
Communications des esprits de Rodrigue, de Jolimont et d'Hahnemann. Identité, pénétration de l'esprit. Faits physiques.	67 à 75
Un bon ange dans une famille. Un esprit plaisant. Comment les esprits peuvent opérer des effets matériels. Consultations médicales spirites. Encouragements.	75 à 84
Le libre arbitre des esprits. Une mission spirite. Une pièce anatomique. Un diagnostic d'Hahnemann.	86 à 89
Communication spontanée à la suite d'une bonne œuvre.	89
Communication de l'esprit d'Auguste	91
Communication de l'esprit de Nicolas I^{er}.	92
Communication d'Hahnemann sur sa vie céleste.	94
Un cas d'hydrothorax.	100
Le Christ.	103 et 111
Suite de la vie céleste.	107
Mission actuelle de Vincent de Paul.	109 et 140
Rétablissement d'une malade.	111
Consultations et prescriptions médicales.	112
Question sur la race noire.	114

	Pages.
L'homœopathie dans le monde.	118
Les races et les langues humaines.	120
Certaines névroses.	122
Jours néfastes.	123
Leçon de modération.	125
Maladies d'obsession. Héritéité.	127, 128
Le moment de la mort n'est pas fixé d'avance.	131
Les esprits qu'on évoque.	133
Une faute.	136
La procréation.	137
L'usage et l'abus.	139
Hahnemann jugeant sa découverte.	141
La manière d'agir des spécifiques.	142
Le mal est indestructible.	145
Conversation avec Hahnemann sur sa méthode.	147
Un diagnostic du même.	156
Les différentes manifestations du mal.	157
Une demande indiscrete. Expiation du passé.	161 à 162
Propriétés des médicaments.	163
Dissections cadavériques.	165
Un cas de méningite et un cas de typhus.	170
Conseils importants.	175
Dieu.	177
La vérité est exigeante.	180
La sphéricité	183

	Pages,
Les régions supérieures.	184
La vapeur fluïdique de l'esprit.	186
Influence des astres et des esprits.	187
Apparitions et révélations.	188
L'enfer.	190
L'esprit ne peut échapper à la justice divine.	191
Le diable.	192
Communication de l'esprit de B ^{***}	195
Définitions du spiritualisme.	199
Anniversaire de la naissance d'Hahnemann.	204
Questions médicales.	205
L'esprit protecteur.	209
Médium.	210
Comment l'homme doit être étudié.	213
Influence des éléments sur les esprits.	215
L'âme de la terre.	216
La faculté médianimique.	220
Les esprits récalcitrants.	221
Nouvelle preuve que l'esprit conserve son individualité terrestre.	222
Le travail.	223
Hierarchie et discipline parmi les esprits. Sweden- borg.	226
La réincarnation, le périsprit.	227, 240
Expiation des fautes. L'enfant naturel.	229

	Pages.
Dieu aime ceux qui recherchent en lui le principe de toutes choses.	230
Disparition du docteur Ol**	232
Heureux ceux qui continueront leur chemin sans retour- ner en arrière.	233
Communication de l'esprit de Vianney, curé d'Ars. . .	235
Une supercherie. Comment l'esprit progresse dans le monde invisible.	237
La Terre.	238
Adjuration à la persévérance.	242
Il arrivera un temps où l'homme sera moins matériel. L'électricité.	244
Traitement de la rage.	244, 257
Mort du docteur Teissier.	245
Une mauvaise direction.	246
La Lune.	247
Opinion de l'esprit sur un livre.	250
Les défaillances sont le pire de tout.	252
La papauté.	253
L'esprit supérieur. Une prétendue sœur du Christ. . .	255
Une bonne intention.	256
La loi des semblables.	260
L'isopathie.	262
Diverses questions sur l'âme.	263
Mission actuelle de Jolimont.	266

	Pages.
Une feuille cachée, vue par l'esprit.	267
Une réprimande de l'esprit.	268
L'esprit, en quittant la terre, conserve-t-il encore une enveloppe plus ou moins matérielle? Sait-il ce qu'il a été et ce qui lui reste à faire?.	269
Communication spontanée de Marie S ^{***}	271
Spiritualisme avancé d'Hahnemann pendant sa vie ter- restre.	272
Réponse à la réprimande.	273
L'esprit ne peut se communiquer que dans la langue du médium.	277
Dieu et la matière.	280, 289
Quels sont les esprits qui répondent à notre appel. . .	280
Notre conviction sur l'identité de l'esprit d'Hahnemann.	282
Ce qui nuit au spiritualisme.	284
Visite de l'esprit à une personne malade.	285
Le Christ descendu aux enfers; Samuel monté vers Saül.	286
L'esprit du docteur Haas, de Moscou	287
Lecture des premières pages de ce livre à l'esprit. . .	288
Comment on doit entendre le mot saint.	289
Évocation de M ^{me} B ^{***}	290
Pensées dues au spiritualisme.	294
La résurrection de la chair.	295
Diverses communications.	296

	Pages.
Un caractère.	299
Une consultation de Boerhaave.	300
L'opinion de l'esprit d'Hahnemann sur Boerhaave.	303
Une consultation d'Hahnemann.	<i>Ibid.</i>
Gloire et amour à Dieu, paix et bonheur aux hommes de bonne volonté!	305

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typographie HENNETER, rue du Boulevard, 7.

30 MH 64

Paris. — Typographie Henkova, rue du Boulevard, 7.

D & W 1987

Digitized by Google

